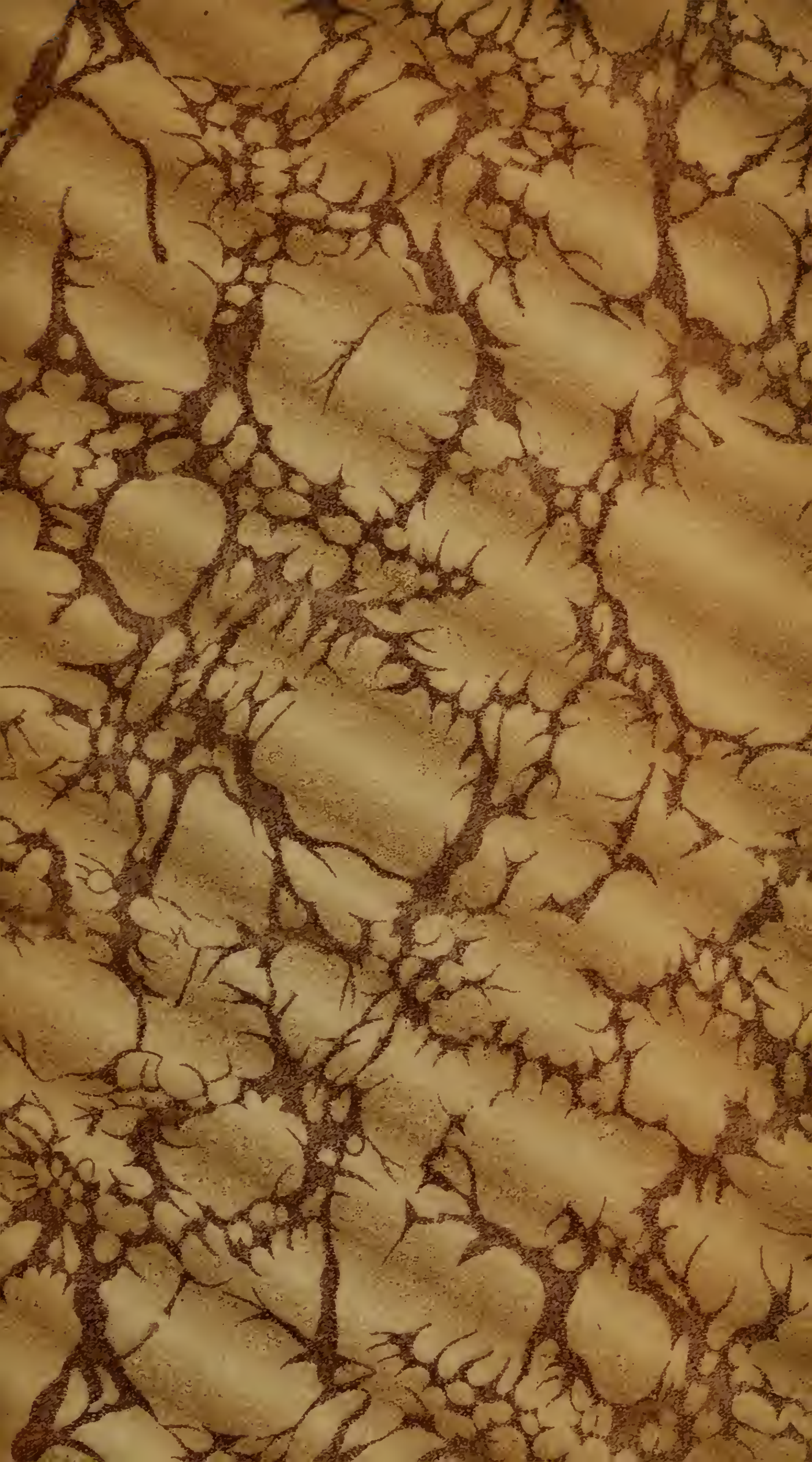




POÉSIES FRANÇAISES

DE

JEAN PASSERAT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

25 exemplaires sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

LES

POÉSIES FRANÇAISES

DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME PREMIER

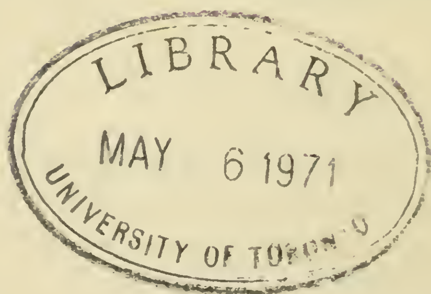


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX


LIBRARY
MAY 6 1971
UNIVERSITY OF TORONTO



JEAN PASSERAT

SA VIE ET SES ŒUVRES.

1534-1602.



ARMI ces quelques poètes champenois, dont la bonhomie est plus narquoise et plus gouailleuse qu'elle ne semble au premier abord; groupe peu nombreux, mais choisi, de fins rimeurs dont La Fontaine est le type immortel, Jean PASSERAT occupe une place d'élite. C'est dans la capitale même de la Champagne, à Troyes, le 18 octobre 1534, qu'il naquit de Pantaléon Passerat et de Nicole Thiénot, tous deux de la même ville.

Quoique son père eût voyagé, qu'il aimât, cultivât même les sciences et les lettres, peut-être était-il gêné dans ses affaires; ou mourût-il

de bonne heure; car ce fut le chanoine Thiénot, oncle maternel du jeune Jean Passerat, qui se chargea de son éducation. L'abbé Laurent Acaria le conduisait tous les jours au collège; mais l'élève subissait impatiemment la règle et les corrections sévères d'alors, si bien qu'un beau jour il se déroba aux verges de son régent et se sauva jusqu'à Bourges, où, ne sachant comment subsister, il se fit ouvrier dans une forge et acquit pour la pêche en rivière un talent qui lui fut aussi profitable. Un moine du couvent de Saint-Satur, à Sancerre, séduit par sa mine éveillée ou par quelques bribes de latin qu'il étala devant lui, le retira de chez son forgeron et, trois ou quatre mois après, grâce aux conseils du bon religieux, il rentrait chez son oncle. Celui-ci accueillit l'enfant prodigue et lui fit reprendre ses études, qu'il continua pendant trois ans avec beaucoup de succès. Il alla ensuite à Paris suivre, au collège de Reims, les leçons de Jean Rochon, qui devait être plus tard doyen de la Faculté de médecine; puis il revint à Troyes, près de l'excellent latiniste Jean Lescot, qui le prit en affection et l'emmena de nouveau à Paris, où le maître professa la rhétorique au collège du Plessis, tandis que l'élève y professait les humanités.

Il fut bientôt appelé au même titre au collège

du cardinal Lemoine par son compatriote Jean Richer, et s'était lié avec Marc-Antoine de Muret, revenu depuis peu de Rome, lorsque la peste, éclatant soudain dans Paris, le força à s'exiler à Milly-en-Gâtinais.

Aussitôt le danger passé, il rentra dans un nouveau collège, celui de Boncourt, et dans une chaire plus élevée, celle d'éloquence, où il expliqua les *Commentaires* de César et compta, au nombre de ses auditeurs, Pierre de Ronsard, Jean-Antoine de Baïf, Nicolas d'Angennes, sieur de Rambouillet, etc., etc.

En 1565, s'étant pris de passion pour Cicéron, et, jugeant indispensable de connaître la latinité des jurisconsultes anciens pour bien comprendre les finesses du style de l'orateur romain, de professeur il redevint élève et partit pour Bourges. Y retrouva-t-il le vieux forgeron dont il avait été l'apprenti? Eut-il de nouveau l'occasion d'y exercer ses talents pour la pêche? C'est ce que l'histoire ne nous apprend pas. Mais il est certain qu'il étudia le droit sous le grand Cujas. M. Chevreul, dans une excellente notice sur Passerat, prouve qu'il n'y dut séjourner que deux ans, Cujas s'étant retiré en 1567 à Valence, où son élève l'aurait suivi et d'où il aurait fait un voyage en Italie. Mais ce voyage, dont les contemporains n'ont pas parlé et auquel il ne fait qu'une rapide allusion,

pourrait bien n'avoir eu lieu qu'en mai 1574, lorsque Henri III revint de Pologne par l'Autriche et l'Italie; car on trouve, dans les poésies françaises du poète, une ode sur l'entrée du roi à Ferrare, qui évidemment a été écrite et présentée à Henri III dans Ferrare même, et une autre ode offerte au même souverain lors de son entrée à Lyon; ce qui fait supposer que Passerat aurait fait partie de la députation envoyée au-devant du roi, pour le recevoir et le ramener en France.

Ce qui est certain, c'est qu'avant son retour à Paris, en 1569, il passa par Troyes, puis par Épernay, dont les habitants, sur le point d'être assiégés par Henri de Bourbon, prince de Condé, le députèrent au camp des Réformés; et il parvint à détourner l'assaut dont la ville était menacée.

A cette époque, ayant résolu de se fixer définitivement dans la capitale, il acquit une protection précieuse. Parmi les jurisconsultes qui assistaient à ses cours, où il traitait la question *De rerum et verborum significatione*, se trouvait le savant maître des requêtes Henri de Mesmes, qui, charmé tout à la fois par le savoir et l'esprit du professeur, forma avec lui des liens qui se transformèrent bientôt en une vive amitié, si bien qu'au bout de peu de temps l'humaniste devint le commensal, puis

l'hôte du magistrat, et fut choisi pour être le précepteur de son fils unique Jacques. Heureux de cette mission et reconnaissant de cette hospitalité, qui devait durer jusqu'à sa mort, il ne manqua pas une fois, pendant vingt-quatre ans, d'offrir, le 1[er] janvier, à son généreux Mécène une de ces charmantes pièces de vers latins, qui firent sa réputation poétique et dont le recueil fut d'abord imprimé sous le titre de *Kalendæ Januariæ*.

Peu lu de nos jours par suite du discrédit où sont tombées injustement les études classiques, ce livre abonde en détails exquis; il est écrit dans la plus pure latinité; il faisait les délices des magistrats, des lettrés, des savants, dont l'hôtel de Mesmes était le rendez-vous.

Ses poésies françaises roulent à peu près dans le même cercle d'idées. Cependant les poètes de la pléiade chantent à l'envi son éloge, bien qu'il ne partage pas leurs principes de rénovation littéraire. Gaulois par le fond et par la forme, il est le continuateur de Villon et de Marot plutôt que l'adepte de Ronsard. Aussi, quand il essaye de soupirer une tendre élégie, est-il froid et compassé. S'il y sème l'esprit à pleines mains, il n'y rencontre jamais, sauf dans deux ou trois pièces sincèrement émues, le cri véritable de la passion. Il ne parle pas sa

langue[1]. Il exprime beaucoup mieux les sentiments d'une amitié sincère et profonde pour ses chers hôtes. En les fêtant, il rencontre, à côté de la note spirituelle, la note émue, le mot qui part du cœur. Pendant de longues années sa verve s'anime; il cultive ce terrain fécond, sans jamais l'épuiser.

En même temps qu'il offrait des vers latins à Henri de Mesmes, jamais il ne faillit à présenter aux dames de la famille des poésies françaises, accompagnées de quelque souvenir, auquel l'intention donnait de la valeur. Remarquons en passant qu'un grand nombre de ces *Étrennes* s'adressent à Judith de Mesmes, qu'il

1. Les vers de Passerat n'avaient pas pour objet une *Iris en l'air*. Elle portait le prénom de Catherine, ainsi qu'on le voit dans plusieurs des pièces qui lui sont adressées. Elle partit en Italie à la suite du duc de Nemours. (Élégie x, t. I, p. 54.) Quand elle vint à mourir, le poète lui fit une épitaphe attendrie où il révèle les trois premières lettres de son nom : *Sur le trespas de madamoiselle Cat. Del.* (t. II, ci-après). Le *Dictionnaire historique* de Jal indique une Catherine d'Elbene, fille de Richard Dalbene (*sic*), banquier florentin, et de Jeanne Loveau, née à Paris le 1er juin 1536. Le frère de cette Catherine, François d'Elbene, avait épousé Antoinette de Mesmes, cousine de Judith de Mesmes. Fille d'un Florentin, Catherine dut profiter du voyage du duc de Nemours en Savoie pour aller voir sa famille en Italie. Alliée aux de Mesmes, c'est chez eux que Passerat dut la connaître et s'éprendre d'elle. Il y a donc, sinon une certitude absolue, du moins les plus fortes présomptions pour que Catherine d'Elbene fût Cat. Del. et la bien-aimée du poète.

avait vue naître et pour laquelle il semble éprouver une affection particulière.

On peut remarquer encore un sentiment aimable dans quelques pièces où il célèbre, en rythmes légers, le réveil de la nature ou les rustiques amours des pastoureaux et des bergères. Ainsi : le premier jour de mai — Pastoureau, m'aimes-tu bien? — Belle, ta beauté s'enfuit. — La Villanelle : J'ai perdu ma tourterelle, qui se trouve comme égarée au milieu d'élégies quasi-officielles sur la mort de la belle Gabrielle, composées pour Henri IV et dans le voisinage d'autres élégies écrites pour Henri III, sur ses mignons tués en duel.

Ce n'est certes pas dans les vers de commande que Passerat excelle, mais dans la fine raillerie. Quand il lance une épigramme, elle est armée de l'aiguillon qui frappe et qui pique; quand il badine, c'est avec une grâce, une finesse toutes françaises; quand il fait du *procès* une divinité, parce qu'il est immortel et se nourrit des offrandes des pauvres plaideurs; quand il raconte la métamorphose d'un homme en oiseau, il trouve des accents qui n'appartiennent qu'à lui et font pressentir l'inimitable La Fontaine. Le vin aussi avait droit à ses hommages, et il ne se bornait pas à l'aimer platoniquement. Sa face enluminée, son nez rubicond et tuméfié, son petit œil clignotant (car il raconte lui-même,

dans un sonnet[1], qu'il eut l'œil gauche crevé en jouant à la paume) témoignaient assez de son goût pour la dive bouteille, s'il ne l'avait d'ailleurs attesté dans ses vers.

Mais autant son visage le faisait mal venir auprès des femmes (et il s'en est bien vengé), autant sa conversation aimable et piquante le faisait rechercher des hommes de goût. Il aimait à se délasser avec eux, dans des festins où présidaient Bacchus et les Muses légères; car il n'avait du pédant que la robe, comme dit La Monnoye, et, à ces moments-là, il la jetait aux orties. Il oubliait les longs et arides travaux du lexicographe et du savant, où il s'absorbait souvent des journées entières, sans songer à prendre ni repos ni nourriture.

C'était à la porte Saint-Victor qu'il professait vers 1570, et qu'il expliquait comme nous l'avons dit, le titre du Digeste : *De verborum significatione*, en relevant l'aridité de l'enseignement par des remarques dont la finesse et l'ingéniosité charmaient ses auditeurs accourus en foule pour l'entendre. Charles IX, qui eût été un roi artiste et lettré, si des courtisans dissolus n'eussent étouffé en lui ce sentiment du beau, inné chez les Valois; s'il n'eût été l'esclave de

1. Il n'est que dans l'édition de 1606. Voyez t. II, p. 46. Les sonnets paraissant suivre l'ordre des dates, Passerat aurait été blessé vers 1570, à l'âge de trente-six ans.

sa mère et la plus triste victime des discordes par lesquelles son règne fut ensanglanté, Charles IX sut distinguer et apprécier Passerat. Aussi, lorsque le savant et infortuné Ramus fut tombé à la Saint-Barthélemy, sous les coups des massacreurs, c'est à Passerat que pensa le monarque, pour occuper une des deux chaires laissées vacantes au Collège de France, celle d'éloquence latine. Henri III ne lui témoigna pas moins de bienveillance, et c'est sur sa demande qu'il composa le poème du *Chien courant*, qui figure en tête de ses poésies, œuvre didactique un peu monotone, mais qui témoigne de connaissances techniques dans l'art de vénerie.

Le règne du dernier des Valois ne fut pas moins tourmenté que celui de ses frères. En vain il employa la ruse et l'assassinat contre les Guise, il ne put empêcher ni leurs conspirations ni la formation de la Ligue et périt à son tour sous le poignard d'un meurtrier. Dans cet effondrement d'une dynastie, les écoles se fermaient l'une après l'autre, les étudiants abandonnaient la plume pour l'épée ; la chaire des professeurs restait vide. Passerat, pour faire trêve aux tristesses patriotiques dont ses travaux avaient peine à le distraire, fréquentait de temps en temps le logis de Jacques Gillot, son ami, conseiller clerc au Parlement de Paris,

qui demeurait dans la petite rue qui va du quai des Orfèvres à l'hôtel de M. le premier Président, rue où depuis naquit Despréaux, où plus tard demeura Me Arouet, le père de Voltaire. Il y rencontrait le grand prévôt de la connétablie, Nicolas Rapin, poète comme lui, le médecin protestant Florent Chrestien, l'intègre magistrat Pierre Pithou, Pierre Leroy, chapelain du cardinal de Bourbon, et enfin un des plus aimables poètes de cette époque, Gilles Durand, sieur de la Bergerie. Dans ces réunions intimes, on échangeait des nouvelles, on souhaitait un avenir meilleur, on se révoltait contre les malheurs du pays, contre l'ineptie et l'outrecuidance des hommes qui s'étaient arrogé le pouvoir; mais, malgré les tristesses d'un temps qui n'était pas sans analogie avec le nôtre; malgré l'insolence de l'étranger qui foulait notre sol; malgré la folie des Français, qui se déchiraient entre eux sous l'œil des envahisseurs, la gaieté ne perdait pas ses droits. On se vengeait d'une persécution par un bon mot, d'une trahison par une épigramme et, le 16 janvier 1593, les états de la Ligue s'étant réunis, quelqu'un répéta, en les parodiant, les discours qui se tenaient dans cette néfaste Assemblée. Ce fut, dit-on, Pierre Leroy, qui eut l'idée de noter ces improvisations où le rire ne voilait qu'à demi l'amertume, de réunir en faisceau ces brindilles

trempées dans le vinaigre et d'en faire une poignée de verges sanglantes, pour fustiger ces faquins sans vergogne, dont le triomphe était une honte et un désastre pour la patrie.

Le plan de la satire Ménippée venait d'éclore; il fut aussitôt mis à exécution, chacun se partagea la besogne. Aux magistrats les discours; aux poètes les satires, les quatrains acérés, les chansons mordantes; Passerat qui, selon l'expression de l'historien De Thou, *était un homme de bon nez et de bon sens*, se chargea de la partie poétique et épigrammatique à laquelle Rapin n'eut guère de part que pour les poésies latines. Partout de l'esprit, du sel à foison et, sur tous les ennemis du Béarnais, ce ridicule qui tue mieux qu'une arquebusade. — Une fois la mine chargée, il fallait la faire éclater. A Paris c'était chose impossible. L'imprimeur du pamphlet eût encouru la peine de la hart. Peut-être quelques épigrammes avaient circulé, quelque chose du plan avait transpiré au dehors. Aussi le cénacle, mis en suspicion, se dispersa de toutes parts. Ce fut à Tours que la bombe fit explosion. Une première édition fut enlevée aussitôt que parue et c'est à peine si l'on pourrait compter combien il s'en publia sous les dates de 1593 et 1594.

Les auteurs de la satire Ménippée, en osant seulement la composer et l'écrire dans Paris,

sous le regard soupçonneux de la Ligue, avaient certainement fait preuve d'un grand courage, Passerat surtout, qui occupait la chaire de Ramus et devait songer non sans appréhension au sort funeste de son prédécesseur, cette grande victime de la Saint-Barthélemy. Quant au célèbre pamphlet lui-même, son mérite et sa puissance ont été de beaucoup exagérées. Le président Hénault a été jusqu'à dire qu'il fit plus peut-être, pour Henri IV, que les batailles d'Arques et d'Ivry. C'est lui donner une importance à laquelle ses auteurs eux-mêmes n'ont jamais prétendu. Son succès fut grand et légitime, parce qu'il soutenait un parti vraiment national et dont le triomphe s'affirmait chaque jour ; mais il n'eut aucune influence sur la dislocation de la Ligue, qui était un fait à peu près accompli lorsqu'il parut.

Sous le rapport historique, la satire Ménippée n'est digne d'aucune créance, M. Auguste Bernard observe avec justesse qu'elle fait ouvrir les états généraux le 10 février, jour où il n'y eut pas de séance ; elle y introduit des personnages qui n'y parurent jamais ; toutes les époques sont confondues. Il semble d'abord qu'on assiste à la séance d'ouverture et l'on s'aperçoit qu'un an s'est écoulé entre le premier et le dernier discours.

Restent les qualités d'un style spirituel, in-

cisif, éminemment français, digne par intervalles de Rabelais, le grand railleur, hérissé d'épigrammes barbelées qui restent dans la blessure et qui ont dû faire pâmer d'aise tous les patriotes du temps; mais tout cela n'eut qu'une médiocre influence sur les destinées du pays. — La messe de Saint-Denis fit plus pour Henri IV que tous les aiguillons de la Ménippée.

Néanmoins lorsque, le 24 mars 1594, le roi rentrait en vainqueur dans sa capitale, vainqueur aussi, Passerat y rentrait à sa suite et reprenait au Collège de France ses leçons, trop longtemps interrompues à son gré et surtout au gré de ses auditeurs. De quels applaudissements ne dut-il pas être accueilli lorsque, prenant prétexte du traité de l'orateur de Cicéron, et spécialement du livre II : *De risu et de ridiculis*, il fustigea de nouveau la Ligue, sur le dos des pères jésuites, toujours hostiles à l'Université ! On s'arracha la harangue immédiatement imprimée par Patisson, sous le titre : *Præfatiuncula in disputationem de Ridiculis* (Paris, 1594, in-8°).

Il avait d'ailleurs l'habitude d'ouvrir chaque année ses leçons par un discours, dont vingt-neuf ont été conservés et imprimés après sa mort, par son neveu Jean de Rougevalet : *Orationes et Præfationes*, etc. (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°). On y voit qu'il commenta successivement plusieurs comédies de Plaute,

des harangues de Cicéron, des morceaux de Salluste, de Catulle, d'Ovide, les *Bucoliques* de Virgile, etc.

Mais l'on ne se nourrit pas seulement de gloire et le Trésor épuisé ne soldait plus, depuis quinze mois, les appointements des professeurs au Collège de France. Avant la Ligue, ils étaient déjà si rarement payés qu'un jour, dans un sonnet, Passerat demanda au roi Henri III la succession de Tullène, un fou de cour, qui venait de mourir. Sous le nouveau règne, la détresse s'était encore aggravée; si bien qu'il vint, à la tête de ses collègues, solliciter de Henri IV ce qui leur était dû.

Selon le récit de l'abbé Goujet, dans son mémoire sur le Collège de France, le roi les reçut avec bonté et déclara qu'il aimait mieux diminuer sa dépense et prendre sur sa table pour payer ses lecteurs. Puis il les renvoya à Sully, chez qui ils eurent ordre de se présenter le lendemain. M. de Rosny ne les accueillit pas moins bien : « Les autres, dit-il, vous ont donné du papier, du parchemin et de la cire; le roi vous a donné sa parole, et moi, je vous donnerai de l'argent. »

Que résulta-t-il de ces belles promesses? Peu de chose sans doute; car on voit que Passerat continua de solliciter un payement qui se faisait trop attendre. Il n'était cependant ni

avide ni intéressé; car aux étrennes de 1574, il fit reprendre à Henri de Mesmes un cadeau de 50 pistoles en or, dont il n'avait, disait-il, aucun besoin.

Bien qu'ayant dépassé la soixantaine, il persévérait avec ardeur dans ses études incessantes et ne se donnait de relâche que pour faire parfois *carrousse*, avec des amis aussi joyeux que lui; mais ces excès de travail et de plaisir minaient sa robuste constitution. Il s'en ressentait déjà, lorsqu'en août 1596, il eut la douleur de perdre son protecteur et ami Henri de Mesmes. Bien que Jacques de Mesmes, son fils, eût revendiqué, comme son plus bel héritage, le droit d'héberger le vieux poète, le savant qui l'avait instruit, qui l'avait presque vu naître, cette perte fut pour Passerat une douleur inconsolable. Un an plus tard, à la suite d'une violente attaque de goutte, il resta paralysé de la moitié du corps. Son intelligence n'en fut pas atteinte, heureusement pour lui, car ses études l'aidèrent à supporter tant de souffrances. Devenu aveugle, il travaillait encore et, dans son discours *De Cæcitate*[1], il s'appliquait le *Tant mieux; nous combattrons à l'ombre*[2]*!* que Léonidas répondait à Xerxès, menaçant d'obscurcir

1. Paris, M. Patisson, 1598, in-8° de 12 feuilles.
2. Voyez feuillet 11 verso, ligne 21.

le soleil sous les flèches de ses archers. Dans la dédicace à d'Incarville, trésorier de l'épargne, il réclamait ses appointements échus, pour payer son secrétaire devenu indispensable. Enfin il fut cloué sans mouvement sur son lit de douleurs. C'était pour toujours. Dans ses souffrances intolérables, il adressait à la sainte Vierge des stances, que son neveu nous a gardées, et qui respirent une piété douloureuse et résignée. Mais par moments ses forces le trahissaient; sa noble intelligence fléchissait sous les tortures du corps. Enfin, le 14 septembre 1602, âgé de 68 ans [1], après cinq années de tortures il cessa de vivre et de souffrir.

Son compatriote et ami Jean Richer fut son exécuteur testamentaire.

Depuis vingt-neuf ans, il habitait l'hôtel de Mesmes et Jacques de Mesmes, voulant pro-

1. Scévole de Sainte-Marthe lui donne à tort 73 ans et L'Estoile s'éloigne encore plus de la vérité, dans son Journal, où il écrit : « Le samedy 14 septembre 1602, Jean Passerat, professeur du roy en l'université de Paris, *âgé de près de 80 ans,* homme docte et des plus délicats esprits de ce siècle, bon philosophe et grand poète, mourut à Paris, ayant langui longtemps et perdu la veue avant que mourir, de trop estudier et aussi (disent aucuns) de trop boire : vice naturel à ceux qui excellent en l'art de poésie, comme faisoit ce bonhomme, duquel la sépulture est aux Jacobins. »

C'est Papyre Masson qui, dans son éloge latin, en tête des *Orationes et præfationes,* nous a conservé les détails les plus exacts et les plus complets sur la vie de Passerat.

longer son hospitalité au delà de cette vie, lui fit élever un tombeau dans l'église des dominicains de la rue Saint-Jacques.

Jean de Rougevalet, son neveu, greffier de l'élection de Troyes, fut son héritier et, grâce aux libéralités de Sully, qui n'était pourtant pas coutumier du fait, se fit l'éditeur de ses œuvres. Il publia successivement :

1° Le recueil des œuvres poétiques (Paris, Langelier, 1606, in-8°) dont le tiers seulement avait été imprimé du vivant de l'auteur, en 1597 et 1602.

Nous avons déjà fait ressortir le mérite de ces poésies, toujours élégantes et d'un charme souvent irrésistible dans les sujets légers et les fines satires. Elles ont semblé dignes d'être remises en lumière et offertes à l'appréciation des esprits délicats.

L'éditeur avait omis d'y joindre les vers piquants que la satire Ménippée doit à Passerat, ainsi que le chant d'allégresse sur l'entrée du roi Charles IX dans sa ville de Troyes (Troyes, 1564, in-8°). Ces morceaux ont été ajoutés à la nouvelle édition à la fin du tome II.

2° Kalendæ Januariæ et varia quædam poematia (Langelier, 1606, in-8°).

Ce recueil, qui avait déjà paru deux fois, en 1597 et 1603, a été augmenté de moitié.

Par malheur, notre siècle s'est trop désintéressé des études classiques, pour qu'on ait pu songer à le rééditer. Peu de personnes apprécieraient à sa juste valeur ce style qui marche sans contrainte sur les traces des anciens, cet esprit qui se rend personnels leur génie et leur langue, ces allusions qui ne sont ni des copies ni de serviles imitations [1].

1. Nous rougirions de ne pas choisir seulement une citation parmi les étrennes en vers hexamètres que Passerat offrit, pendant vingt-huit ans de suite, à Henri de Mesmes. La pièce qui porte la date du 1er janvier 1582 est sans contredit la plus originale de toutes, et, bien qu'elle ait été cent fois imitée sans avoir été jamais égalée, bien qu'elle ait été souvent réimprimée, nous avons cru devoir reproduire ici le *Nihil*, *Henrico Memmio, pro xeniis.* (Ann. M. D. LXXXII.)

Janus adeſt, feſtæ poſcunt ſua dona Calendæ :
Munus abeſt feſtis quem poſſim afferre Calendis.
Siccine Caſtalius nobis exaruit humor ?
Uſque adeo ingenii noſtri eſt exhauſta facultas,
Immunem ut videat redeuntis janitor anni ?
Quod nuſquam eſt potiùs nova per veſtigia quæram.
Ecce autem, partes ſeſe dum verſat in omnes,
Invenit mea Muſa *Nihil*. Ne deſpice munus ;
Nam *nihil* eſt gemmis, *nihil* eſt pretioſius auro.
Hùc animum, hùc igitur vultus adverte benignos ;
Res ea nunc canitur quæ nulli audita priorum.
Auſonii & Graii dixerunt cætera vates ;
Auſoniæ indictum *nihil* eſt Graiæque Camœnæ.
E cœlo quacumque Ceres mea proſpicit arva,
Aut genitor liquidis orbem complectitur ulnis
Oceanus, *nihil* interitus & originis expers,
Immortale *nihil, nihil* omni ex parte beatum.
Quod ſi hinc majeſtas & vis divina probatur

3° De litterarum inter se cognatione et permutatione liber (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°), ouvrage de philologie que M. Chevreul déclare être des plus curieux.

Numquid honore Deûm, numquid dignabimur aris?
Conſpectu lucis *nihil* eſt jucundius almæ;
Vere *nihil, nihil* irriguo formoſius horto,
Floridius pratis, Zephiri clementius aura.
In bello ſanctum *nihil* eſt Martiſque tumultu :
Juſtum in pace *nihil, nihil* eſt in fœdere tutum,
Felix cui *nihil* eſt! Fuerant quæ vota Tibullo.
Non timet inſidias; fures, incendia temnit,
Sollicitas ſequitur nullo ſub judice lites.
Ille ipſe invictis qui ſubjicit omnia plantis.
Zenonis ſapiens, *nihil* admiratur & optat,
Socraticique gregis fuit iſta ſcientia quondam
Scire *nihil*, ſtudio cui nunc incumbitur uni,
Nec quicquam in ludo mavult didiciſſe juventus,
Ad magnas quia ducit opes & culmen honorum.
Noſce *nihil*, noſces fertur quod Pythagoreæ
Grano hærere fabæ, cui vox adjuncta negantis.
Multi Mercurio duce freti viſcera terræ
Dura liquefaciunt ſimul & patrimonia miſcent,
Arcano inſtantes operi & carbonibus atris,
Qui tandem exhauſti damnis fractique labore,
Inveniunt atque inventum *nihil* uſque requirunt.
Hoc demetiri non ulla decempeda poſſit
Nec numeret Lybicæ numerum qui callet arenæ.
Vel Phœbo ignotum *nihil* eſt, *nihil* altius aſtris.
Tuque (tibi licet eximium ſit mentis acumen
Omnem in naturam penetrans & in abdita rerum)
Pace tua, Memmi, *nihil* ignorare videris,
Sole tamen *nihil* eſt & puro clarius igne.
Tange *nihil*, diceſque *nihil* ſine corpore tangi;
Cerne *nihil*, cerni dices *nihil* abſque colore.
Surdum audit, loquiturque *nihil* ſine voce; volatque
Abſque ope pennarum & graditur ſine cruribus ullis.
Abſque loco motuque *nihil* per inane vagatur.
Humano generi utilius *nihil* arte medendi.
Ne Rhombos igitur neu Theſſala carmina tentet
Idalia vacuum trajectus arundine pectus,
Neu legat Idœo Dictœum in vertice gramen,

4° Orationes et Præfationes, etc. (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°) contenant les discours d'ouverture des cours professés par Passerat. Ils sont au nombre de vingt-neuf. On y retrouve la *Præfatiuncula de Ridiculis* et la *De Cæcitate Oratio*, dont il a été question plus haut. Une seconde édition a été donnée à Paris, par M. Henault, 1637, in-8°, de 29 feuillets non cotés et 336 pages.

5° Enfin des commentaires sur Catulle, Tibulle et Properce, une traduction des trois livres d'Apollodore de l'origine des Dieux (Paris, Gesselin, 1605, in-12), etc., etc.

L'édition du Dictionnaire de Calepin en dix langues (Lyon, 1586, 2 vol. in-fol.) porte le nom de Passerat; mais s'il y a réellement travaillé, il n'en a pas revu les épreuves; car elle abonde en erreurs que le savant lecteur du roi n'aurait pas omis de corriger.

Vulneribus ſœvi *nihil* auxiliatur amoris.
Vexerit & quamvis trans mœſtas portitor undas,
Ad ſuperos imo *nihil* hunc revocabit ab orco.
Inferni *nihil* inflectit præcordia regis,
Parcarumque colos & inexorabile penſum.
Obruta Phlægræis pubes Titania campis
Fulmineo ſenſit *nihil* eſſe potentius ictu.
Porrigitur magni *nihil* extra mœnia mundi;
Dique *nihil* metuunt. Quid longo carmine plura
Commemorem? Virtute *nihil* præſtantius ipſa,
Splendidius *nihil* eſt : *nihil* eſt Jove denique majus.
Sed tempus eſt finem argutis imponere nugis
Ne tibi ſi multa laudem mea carmina charta,
De *nihilo* pariant *nihili* faſtidia verſus.

La Croix du Maine affirme qu'il a composé des tragédies et comédies, tant en latin qu'en français, une histoire des Troyens ou Champenois. Scévole de Sainte-Marthe, dans son éloge, en tête des poésies latines, lui attribue des remarques sur Cicéron, Salluste et Suétone[1]. Tous ces ouvrages ont aujourd'hui disparu ainsi qu'un commentaire sur Rabelais dont la perte est surtout regrettable; car il était, en qualité de contemporain, à portée d'élucider toutes les allusions dont fourmillent le Pantagruel et le Gargantua, et d'en faire goûter tout le sel, grâce à la finesse acérée de son esprit.

La Monnoye semble révoquer en doute l'existence de ce commentaire, mais Guillaume Colletet, cité par Sainte-Beuve, dans une note de son Tableau de la poésie française au XVIe siècle, Ed. Jules Troubat (Paris, A. Lemerre, 1876, in-12), t. Ier, p. 215, est on ne peut plus affirmatif :

« La lecture des livres de Rabelais lui avait autrefois plu si fort, et il en avait tellement approfondi les mystères cachés, que, sur cet ouvrage folâtre, il avait dressé de doctes commentaires, qu'il conservait curieusement dans son cabinet et qu'il ne communiquait qu'à ses

1. La Bibliothèque de Troyes possède un commentaire de l'*Énéide*, écrit sur les marges mêmes d'un Virgile in-folio.

plus intimes amis. Mais comme il vint à examiner sa conscience et à considérer le peu d'édification ou plutôt le scandale que pouvait causer cet ouvrage, s'il advenait qu'il fût un jour publié, il se résolut de le supprimer, d'autant plus que son dévot confesseur faisait difficulté de lui donner l'absolution. Dans cette pieuse réflexion, il fit brûler en sa présence cet illégitime enfant de son bel esprit et voulut prouver, par cette action véritablement chrétienne, qu'il préférait la qualité d'homme de bien à celle de docte interprète. O vous, que j'ai vus souhaiter de lire et de posséder cet ouvrage, au préjudice du salut de Passerat, et qui, dans votre sentiment impie, désiriez plutôt la damnation de l'auteur que la condamnation de l'ouvrage, rougissez de honte, etc., etc.! »

En dépit des anathèmes ampoulés et passablement burlesques du bon Colletet qui avait, pour sa part, sur la conscience, certains péchés mignons, concernant le Parnasse satirique, les Commentaires sur Rabelais auraient bien pu n'être pas aussi anéantis qu'il le croit. Le Président de la Mare, dont les recueils sont conservés à la Bibliothèque de la rue de Richelieu, raconte quelque part que les Jésuites tenaient sous clef, au collège de Clermont, ces notes de Passerat. Mais à la suite des diverses expulsions que la Société de Jésus a subies,

après tant de révolutions qui ont ravagé le pays, qu'est devenue l'ancienne bibliothèque de ce collège de Clermont, qui s'appelle aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand ?

Il serait singulier que ces commentaires d'un esprit audacieux, sur un des penseurs les plus révolutionnaires du XVIe siècle, sauvés par les Révérends Pères, plus indulgents qu'on ne semble le croire, eussent été anéantis par quelque révolte du populaire, aussi destructeur qu'ignorant.

En définitive, tous les brûleurs de livres, quels qu'ils soient, ne méritent que haine et malédiction. Briser une œuvre d'art, lacérer un produit de la science ou de l'esprit, c'est commettre un attentat contre l'âme humaine et nous unissons nos regrets à ceux de Sainte-Beuve, pour déplorer la perte d'une œuvre qui serait si précieuse aujourd'hui.

PROSPER BLANCHEMAIN.



RECVEIL
DES OEVVRES POETIQVES
DE
IAN PASSERAT
LECTEVR ET INTERprete du Roy.

Augmentè de plus de la moitiè, outre les precedantes impreſſions:

DEDIE' A MONSIEVR DE ROSNY.



A PARIS,
Chez ABEL L'ANGELIER, au premier pilier de la grand' ſalle du Palais.

M. D C V I.

Auec priuilege du Roy



A MESSIRE

MAXIMILIAN DE BETHVNE,

duc de Suilly, pair de France,
marquis de Rofny, &c.,
grand maiftre de l'artillerie, grand voyer
de France, fuperintendant des finances,
& gouuerneur pour le Roy
au haut & bas Poictou.



ONSEIGNEVR, l'election que le Roy a faite de voftre perfonne pour l'affifter au reftabliffement de cet Eftat, que les troubles paffés auoient beaucoup alteré, n'a pas efté fans quelque diuin myftere qui fe recongnoift par les effects qu'a produicts voftre fage conduicte, non feulement en remettant tous les ordres du Royaume dans les reigles de leur deuoir, mais auffi en defchargeant la France par bon mefnage des grandes debtes qui l'accabloient, la tenant en aduance pour le feruice de fa Majefté fans oppreffion du public : & principalement pour le grand foin que vous aués de faire paffer aux fuiuants la memoire de noftre heureux fiecle fignalé, tant par les fuperbes baftimens & autres marques muettes de noftre felicité & repos, qui fe voyent

çà & là, que par la ſolicitude que vous prenés en la recerche des hommes ſçauans & publication de leurs œuures : entre leſquels feu Maiſtre Iean Pafferat n'eſt pas le dernier, ayant eſté partie de ſes labeurs tirée de la pouldre, & des vers qui les euſſent mangés ſans la liberalité dont il vous a pleu les aſſiſter pour le bien de la France, & du quel vous aués eu ces iours paſſez les Prefaces & harangues prononcées en la chaire Royale, autant d'années qu'il a ſerui au public ; leſquelles i'oſe eſperer vous auoir eſté aggreables. Maintenant voicy les vers François plus poëtiques qu'affectés, qui pourtant ne manquent pas de grace, meſmes ſi vous permettés (MONSEIGNEVR) qu'ils ſe laiſſent veoir ſouz la protection de voſtre nom à qui ils ſont voüés, comme à celuy qui les merite, & meriterés le reſte en continuant d'honorer ſes œuures, comme nous eſperons de l'aſſiſtance de voſtre faueur.

Voſtre tres-humble & obeiſſant
ſeruiteur,

I. DE ROVGEVALET.



AV MESME

SONET.

Quand Homere euſt voulu vn autre œuvre entreprendre
Que les erreurs d'Vlyſſe, ou Achille irrité :
Il n'euſt eſté moins grand à la poſtérité,
Et d'eus rien ne ſeroit ſinon qu'vn peu de cendre.

Quand vn autre argument Virgile euſt voulu prendre
Que du Troyen par terre & par mer agité,
Sa gloire dureroit, & ſon los merité :
De ſoi-meſme vn beau vers partout ſe fait entendre.

Mais à moy, pour auoir vn immortel renom,
Monſieur il eſt beſoin d'emprunter voſtre nom,
Dont iamais la louange aſſés bien n'eſt eſcrite.

Que fai-ie, temeraire, & trop audacieus?
Pour ſuivre vn tel ſuiet il faut voler aus cieus :
Car qui vole plus bas n'atteint voſtre merite.





Le Chien courant.

AU ROY.

Dans ces foreſts, où bruit vn doux Zephyre,
Ie veux des Chiens & de la Chaſſe eſcrire,
Sans inuoquer Diane, & les cent sœurs,
Nymphes des bois, deeſſes des chaſſeurs.
HENRY *grand Roy, fleur des Princes du monde,*
A qui Diane en la Chaſſe eſt ſeconde,
Donne courage & force à ton ſubiet
De bien traicter vn ſi noble ſubiet.
Nature a faict des Chiens de toute ſorte :
Chaque païs de differents en porte,
Foibles & forts, & peſans & legers ;
Hardis, coüards, & ſages aux dangers.
Meſme tout Chien n'eſt pas bon à la Chaſſe,
Et ſi tout Chien toute beſte ne chaſſe.
De tant de chiens, & de ſi differents,
Ie n'eſliray ſinon que les Courants :
Parler de tous ſeroit trop de matiere :
On en feroit vne Iliade entiere.
Ne montons pas en vne telle mer,
Qui loin du bord nous pourroit abyſmer :
C'eſt bien aſſez de ſeurement conduire

En petit lac ſa petite nauire.
Celuy qui veut des Chiens courans auoir,
Qui facent bien de chaſſer leur deuoir,
En premier lieu doit chercher vne Lyſſe.
De bonne race il faut qu'il la choiſiſſe,
Groſſe de rable, & de reins aſſez forts,
Vn peu longuette & de teſte & de corps :
Large de flancs, & de nazeaux ouuerte :
Et qu'en chaleur d'vn bon Chien ſoit couuerte :
On dit que c'eſt la meilleure ſaiſon
Quand les Gemeaux logent en leur maiſon
Le clair Soleil : ou le Prince de Troye
Qui en chaſſant d'vne Aigle fut la proye.
Ne faites pas la Lyſſe trauailler
Lorſque verrez ſon ventre s'aualler.
Repos eſt deu à vne beſte pleine.
Durant ce temps elle eſt foible à la peine.
Qui luy feroit le trauail ſupporter
Il la mettroit en peril d'auorter.
S'ainſi aduient que ſes Chiens elle face
En temps d'Hyuer, qu'elle ait vne paillace
Aupres du feu : à cauſe que l'Hyuer
N'eſt guere propre à des Chiens eleuer.
Prens-en le ſoin, & bien la mere traite
En la ſaiſon que ſes Chiens elle allaite.
Si elle en a trop grand nombre a nourrir,
Faute de laict les bons pourroient mourir.
Oſter en faut ce qui eſt inutile,
Retenant ceux de nature gentile.
On cognoiſtra en les voyant tetter
Ceux qu'il faudra retenir ou ietter.
Car volontiers le meilleur de la bande
Eſt le plus aſpre, & ſes freres gourmande.
Sçachez auſſi que les meilleurs ſeront

A l'aduenir, ceux qui plus peſeront.
Pareillement leurs bontez on diſcerne,
Si on les met au milieu d'vn grand cerne,
Et on allume autour vn feu leger :
Soudain la mere accourt à ce danger,
Prend les meilleurs, & premiers les emporte.
Voyez qu'Amour eſt vne choſe forte!
Encor dit-on que le premier porté
Dans la paillace, eſt premier en bonté :
Et que celuy eſt de bonté premiere
Qui le dernier voit du iour la lumiere.
Nazeaux ouuerts en peuuent aduertir :
Deſſous le ventre vn poil rude à ſentir :
Oreille large & longuette & eſpeſſe.
Sont argumens de future viſteſſe.
On peut auſſi iuger à la couleur,
Qui eſt le pire ou qui eſt le meilleur.
Ceux qu'on dit Bauls, emportent la loüange :
Pardeſſus tous de bien garder le Change :
Chiens de Hault-nez, forcenans, beaux chaſſeurs,
Ne craignans point la foule des piqueurs :
Prompts, eſueillez, quand le Cerf on leur lance :
Et n'en eſt point de meilleure Creance.
Tel fut Souillard, & Maigret, & Miraud,
Cleraud, Ioubard, & l'Eſcoçois Baraud :
Dont le renom qui partout ſe publie
N'a point de peur que iamais on l'oublie.
Les Fauues ſont vn peu moins Requerans,
Mais plus communs, & ſeurement courans :
De grand trauail, de cœur & d'entrepriſe :
N'abandonnans, quand il ſe For-païſe,
Iamais vn Cerf. Les Gris ſont trop ardans :
Au demeurant le change mal gardans.
Si on veut prendre vne beſte qui ruſe,

Ie ſuis d'aduis que d'autre meute on vſe.
Quand aux Chiens Noirs, de ſainct Hubert nommez,
Pour les Sangliers ils ſont bons eſtimez,
Ou pour Renard, mais ils ne valent gueres
A courre vn Cerf, & des beſtes legeres.
Si toſt qu'auras choiſi les petits Chiens,
Ayes le ſoin de ceux que tu retiens.
A demy mois il faut qu'on les eſuere :
Il faut encor auant la Lune entiere
Rongner la queuë, & le nerf en tirer,
Qui ne leur ſert qu'à la rage attirer.
N'endure pas que de quelque maſtine,
Non de leur mere ils ſuccent la tetine :
Ils en tiendroient : & comme abaſtardis,
Seroyent peſans, laſches & refroidis.
Auſſi faut-il (puiſque la nourriture,
Ainſi qu'on dit, eſt vne autre nature)
Qu'ils ſoient aux champs & nourris & dreſſez,
Non à la ville, & à l'ombre engraiſſez.
Rien ie ne priſe vne Meute nourrie
En la cuiſine, ou à la boucherie.
Race caignarde, & ne fay point de cas
De Chiens frians, pareſſeux, delicas.
Ie veux vn Chien qui le trauail endure,
Qui ne craint point le chaud ny la froidure :
Qui me conuie à le mener au bois,
Balant ſa queuë & doublant ſes abbois,
I'y pren plaiſir, & forcer ie me laiſſe
A vn tel Chien tirant contre ſa leſſe.
Celuy qui veut en auoir paſſe-temps,
Y penſe d'heure, & ne perde le temps.
Deux mois durant nourry-les de laictage,
Apres deux mois porte-les au village,
Ou l'air eſt libre, & où le plus ſouuent

Ils ſortiront à la pluye & au vent.
A ſouffrir tout, il les conuient apprendre,
Tandis que l'âge eſt ſouple encore & tendre.
Dés qu'ils viendront à neuf ou à dix mois,
Pens à leur col quelque billot de bois :
Et vn chien ieune à vne lyſſe accouple
Qui ſoit ia faicte, & bien appriſe au couple.
Lorsque la trompe vn Forhu ſonnera,
S'il ne veut ſuiure, elle l'entrainera.
A quinze mois il eſt temps qu'on les meine
Courir le Liéure vne fois la ſepmaine.
Ils ſont pluſtoſt dreſſez & façonnez
A ceſte chaſſe, & s'affinent le nez.
Là cognoiſt-on lequel eſt le plus viſte
le querir, & pouſſer en ſon giſte :
Qui ſçait queſter & chaſſer ſans defaut :
Comme abbreger ſes Huruaris il faut :
Le remarquer aux Crottes & Repaire :
Trouuer ſa nuict, & auſſi la defaire :
Se redreſſer, & ne s'éloignant pas
Le voir ſoudain retourné ſur ſes pas.
Qui ſent pluſtoſt que la beſte ruſee
A pris congé de la meute abuſee.
Comme il la faut ou ſuiure, ou deuancer,
S'elle tournoye, ou ſe fait relancer.
Qui entend mieux ſi un fin liéure laiſſe
Paſſer les chiens, pendant qu'il ſe relaiſſe.
Qui n'eſt menteur : qui eſt le plus adroit
A prendre vn cerne, ou a ſuiure le droit.
Qui vient au greſle, ou au gros de la trompe,
Sans qu'il ſe croiſe ou qu'en foule il ſe rompe.
Bref ceſte chaſſe eſt le commencement
Pour leur apprendre à chaſſer ſeurement.
Sur les deux ans, que l'âge les renforce

Ils pourront bien prendre le Cerf à force,
Sans s'effiler : & la droite ſaiſon,
C'eſt quand vn Cerf eſt en ſa venaiſon :
Veu qu'en ce temps il a moins de viſteſſe,
Moins de deſtours, de ruſe & de fineſſe.
Vn grand vieux Cerf ne doit eſtre donné
Aux ieunes Chiens, qu'il ne ſoit mal-mené.
Parlant à eux, gardant leur aduantage
Reſiouy-les, & ſouuent les ſoulage.
Si vne fois quelque Cerf ils ont pris,
En peu de iours ils y ſeront appris,
Et oublieront des liéures la curee :
La chair du Cerf eſt la plus deſiree.
Plus chaſſeront, plus croiſtra le deſir
D'y retourner, & te donner plaiſir.
Ce n'eſt pas tout, il faut qu'on s'eſtudie
A les guerir de mainte maladie :
Car comme nous, les Chiens grands & petis
Dés leur naiſſance y ſont aſſujetis.
Ie n'eſcriray ſi non de quelques vnes,
Ne m'amuſant aux receptes communes.
Si vous cherchez remedes pour les yeux
Rouges, enflez, pleurans & chaſſieux :
La roſe ſeiche eſt bonne à ceſt vſage :
Fueilles de murte, & de vigne ſauuage,
D'eau & de vin, où le tout ſera cuit,
Vous lauerez ceſte humeur qui leur nuit.
Il faut encor qu'en leurs yeux on diſtile
Le blanc d'vn œuf, & la liqueur de l'huile.
Frotteles Chiens qui deuiennent pelez
D'huile de noix & miel entremeſlez.
Durant l'Eſté les mouches impudentes
Viennent piquer leurs oreilles pendantes :
Craignant cecy, auant le coup tu dois

Faire piler des eſchales de nois,
Et que du ius leurs oreilles ſoient teintes,
Garde n'auront de ſemblables atteintes.
Si quelque Chien, ainſi qu'on voit ſouuent,
Quelque ſang-ſue aualoit en beuuant,
Le parfumant de punaiſe brulee
Tomber feras le ſang-ſue aualee.
Le miel auſſi auec huile battu
Et la ptiſane ont la meſme vertu.
S'il eſt galeux, ie conſeille qu'on cueille
En ſa verdeur du Lentiſque la feuille,
La faiſant cuire auec graiſſe de bœuf,
En beurre frais, dedans vn pot tout neuf,
Où cuiſe auſſi poix reſine & ceruſe :
De ceſt vnguent contre la galle on vſe.
S'il s'eſt rompu quelque veine en courant,
Voicy comment tu l'iras ſecourant :
Mettre tu dois ſur la playe enſaignee
Cendres de rats, & toiles d'araignee :
Ou ſi cela ne profite, il te faut
Toucher la veine auecques vn fer chaud.
Si d'vn ſerpent la dent enuenimee
En quelque endroit a ſa chair entamee,
Laiſſe-le faire : il s'en ira querir
Parmy les champs herbe pour ſe guerir.
Auſſi luy eſt-ce vne recepte ſeure
Que ſa ſaliue, encontre ſa bleſſeure.
Tant qu'il pourra ſa langue en approcher,
Il n'eſt beſoin à l'homme d'y toucher.
Si vne fiéure en ſes veines encloſe
Le chien tourmente, & que point ne repoſe,
Auec vn fer tire du ſang pourry
De ſon palais, pour le rendre guery.
Autre remede au precedant aſſemble,

D'huile rosat & vin bouillis ensemble.
Trois fois le iour aualer tu feras
De ce breuuage au chien que penseras.
Si on cognoist qu'il ne pisse qu'à peine,
Mal que souuent chaleur de reins ameine,
En laict de chéure on trempera du pain,
Pour luy donner alors qu'il aura faim.
Mais s'il pissoit du sang au lieu d'vrine,
Vser faudroit de ceste medecine :
Poiure battu & lentille meslant
Parmy du laict, dedans vn pot bouillant :
Huile d'oliue, & jus de coriandre,
Le garderont de plus de sang espandre.
S'il se dessole & l'ongle est arraché,
De ta saliue & de cumin masché,
Frotter souuent sa patte il te souuienne,
A celle fin que l'ongle luy reuienne.
Aucunefois les chiens s'entremordans
Blessent l'vn l'autre aspres à coups de dens :
Huile d'oliue adonc il vous faut prendre,
Et os de cerf par feu reduits en cendre.
De cest vnguent deux ou trois fois gressez
L'endroit du corps où ils seront blessez :
A cela mesme estre bon on estime
Le menu fer que fait tomber la lime.
Si la morsure est d'vn chien enragé,
Dedans la mer par neuf fois soit plongé :
Ou pour garder que ce poison ne rempe,
Rue & resine en vin-aigre destrempe.
Cruel destin, qui as à tant de maux
Assuietti ces pauures animaux!
N'estoit-ce assez? falloit-il dauantage
Les tourmenter de ce qu'on nomme Rage?
Mal que iadis apporta, ce dit-on,

Du fonds d'Enfer le Chien noir de Pluton,
Lorſque trainé par Hercule en arriere
D'vn œil deſpit il veit noſtre lumiere.
On iugera par des ſignes certains,
Si de ce mal les chiens ſeront attaints.
Piteux effets incontinent le monſtrent :
Ils courent ſus à tout ce qu'ils rencontrent :
Ils ont les yeux affarez & ardans.
Noire l'on voit leur gueule par dedans,
Dont toutesfois il ne ſort point d'eſcume :
Et vont heurlant plus fort que de couſtume.
Voyant de l'eau, ils en ont telle horreur,
Qu'elle redouble & aigrit leur fureur.
Ils ont perdu memoire & cognoiſſance :
Tant la douleur a ſur eux de puiſſance.
Le doux repos, & ſommeil gracieux
Ne vient iamais couler dedans leurs yeux.
Plus de trois iours dure ceſte tempeſte,
Que bois ny roc, mont ny plaine n'arreſte.
A la parfin on les voit trebuchans
Mordre la terre, & mourir par les champs.
Le Chien ſaiſi d'une telle manie
Soit retiré de toute compagnie,
Et enchaiſné : puis dedans vn mortier
Conuient piler racines d'eſglantier,
Les arrouſant d'eau puiſee en la ſource
D'vne fontaine, eſlancee à la courſe.
Cela luy ſert & ne ſe trouue rien
Qui ſoit meilleur pour la rage du chien
Que de paſſer par quelque toile noire
Ceſte liqueur, & la luy faire boire.
Autre moyen, ce ſera de cueillir
Force lierre, & le faire bouillir
Iusques à tant que la flamme allumee

Aura de l'eau la moitié consumee,
Ou les deux tiers : maint Chien s'est bien trouué
D'en desieuner auant soleil leué.
Et l'hellebore, & le laict de la mere
D'vn enfant masle, est chose singuliere
Contre ce mal : aussi les anciens
Vsoient de charme & vers magiciens :
Où ils dressoient des soupes & potages
Faits de vieux oingts & de figues sauuages.
N'attendons point : dés le commencement
Ensemble ostons la cause & le tourment.
Dans leur palais, où la langue s'attache
Pres du gosier il y a vne tache
Iaune comme or : il y conuient chercher
Vn petit ver, & soudain l'arracher.
Bientost apres on verra la furie
Perdre sa force, & la beste guerie.
Mais si cela a desia pris son cours
La seule mort en sera le secours.
En la saison que la Chienne celeste
Va bruslant tout, plus regne ceste peste.
Prenons-y garde : il en faut soin auoir
Si on en veut du plaisir receuoir.
Ce que des Chiens l'antiquité raconte,
Merite bien que lon en face conte.
Ils ont iadis par vn secours loyal
Remis les Rois en leur siege royal :
Gardes de corps sans pensions ny gages :
Guet de citez, & rempart de villages.
Quand les Medois contre eux firent armer
Toute la Grece, vn Chien passa la mer
Apres son maistre : & luy faillant l'haleine,
Ia hors de l'eau, tomba mort sur l'areine.
L'vn a sauué son maistre de danger,

L'autre a laiſſé le boire & le manger,
Perdant le ſien : l'autre eſt mort de triſteſſe
Sur le tombeau de ſa chere maiſtreſſe.
Les vns encor ont ſuiuy leurs ſeigneurs
Dedans le feu des funebres honneurs,
Brulez tous vifs : d'autres ont ſceu connaiſtre,
Entre vn millier, le meurtrier de leur maiſtre,
Iappans, mordans : & l'ont ſi fort preſſé
Qu'il a le meurtre à la fin confeſſé :
Puis en ont faict eux meſmes la iuſtice,
A belles dents le trainans au ſupplice.
Quel eſcriuain ne louë en ſes eſcrits
Le Chien faé de Cephale & Procris ?
Qui eſt le Grec, le Romain, ou barbare
Qui n'a parlé de la chienne d'Icare?
Dont l'amour vraye, ou pluſtoſt pieté,
Enuers ſon maiſtre a le ciel merité?
C'eſt celle-là que nous y voyons luire :
Aſtre bouillant, qui fait meurir & cuire
Fruits & moiſſons : & qui ſans nul repos
Pourſuit le liéure au pied-viſte & diſpos.
Tant ſont des Dieux les Chaſſes honorées
Qu'ils en ont faict des eſtoiles dorées!
I'en diroy plus, ſi i'auoy plus de iour,
Qui m'eſclairaſt en ce plaiſant ſeiour :
Mais i'apperçoy que le ſoleil ſe couche
Tethys l'appelle en ſon humide couche,
Croiſtre ie voy l'ombre des cheſnes verds,
Qui me contraint mettre fin à mes vers.
Adieu mon chant des Chiens & de la Chaſſe,
Iuſqu'à demain : la nuict d'icy me chaſſe.

AV ROY

En luy preſentant vn placet pour eſtre payé de ſa penſion.

Roy, de qui la vertu plus que la terre eſt grande,
De voſtre Paſſerat accordez la demande.
Ainſi puiſſe-ie voir auant que de mourir,
Voſtre nom & vos Lis en l'Europe fleurir :
Et voſtre chef orné de deux couronnes belles,
Qui pardonne aux vaincus, & dompte les rebelles.

Le Cerf d'Amour.

A

MADAME, SOEVR VNIQUE

DV ROY.

Pour auoir veu vne Deeſſe nuë
On dit qu'vn homme eut la teſte cornuë,
Par grand miracle; & qu'en vn cerf changé
Fut de ſes chiens chaſſé, pris & mangé.
Ie le croy bien : mon aduenture eſt telle,
Pour auoir veu vne beauté mortelle :
Et maintenant ſi le Romain viuoit
Qui d'Acteon le malheur eſcriuoit ;
Me remarquant ſemblable en tant de choſes,
Il me mettroit en ſes metamorphoſes.
Regardez-moy, vous iugerez Amans,
Si ie ſuis Cerf, par beaucoup d'argumens.

Regardez-donc, voicy le Cerf en place,
Amour le ſuit, & commence ſa chaſſe.
Le Cerf trouué abandonne ſon fort,
Fuyant des chiens & des hommes l'effort :
De ma raiſon auſſi le fort ie quitte
Deuant Amour eſlancé à la fuyte.
Le Cerf entend mille cris & abbois
Au laiſſez-courre, & i'entens mille voix
De meſdiſans, qu'vn amant plus redoute
Qu'vn Cerf abbois & cris de Route Route.
Au moindre bruit du Cerf tremble le cœur :
A tous rapports ie treſſaute de peur.
Le Cerf a peur du Cor & de la Trompe :
Ie crain d'Amour la parole qui trompe.
Chiens & piqueurs tiennent le Cerf de pres :
Où que ie coure, Amour s'enuole apres.
Et c'eſt grand cas que luy qui ne voit goute,
Ne perd iamais mes Erres ny ma Route.
Auecque luy ſont les ſoucis mordans,
Le vain penſer, & les deſirs ardans :
L'eſpoir menteur, c'eſt la Meute affamee,
Dont en cent lieux eſt mon ame entamee.
Quand le piqueur n'a pas pris les Deuans,
Monſtrant le droit aux chaſſeurs le ſuiuans,
Où le Cerf paſſe il iette vne briſee :
D'vn pauure Amant l'entrepriſe eſt briſee
Par vn ialoux, & par vn enuieux,
Qui ſes pas conte, & tient ſur luy les yeux.
En vain le Cerf par Sentier & par Voye
Reuient ſur ſoy, ſouuent Ruze & Tournoye :
Toſt les Limiers, & aſpres Chiens-courans
L'ont retrouué, & remis ſur les rangs :
Contre l'Amour c'eſt pour neant que i'vſe
De Hourualis, & de toute autre Ruſe :

Les chiens qu'il a à la proye acharnez,
Requeſtent trop, & ſont de trop Haut-nez.
Suiuant le Cerf ſi la Meute eſt laſſee,
Nouuelle force aux Relaiz eſt dreſſee;
Et quand le Cerf de l'vne eſt eſchapé,
Par l'autre Meute il ſe ſent ratrapé :
Quand i'ay trompé vne enuieuſe eſpie
Quelque parent plus dangereux m'eſpie.
Lorſque le Cerf fort longuement vené
Hallé ſe voit & preſque mal-mené,
Il cherche l'eau : toute ſon eſperance
Eſt dedans l'eau, où ſoudain il ſe lance :
Quand ie me voy preſque outré de douleur,
Et tout brulant d'amoureuſe chaleur,
Contre ces maux, pour mes dernieres armes,
Ie n'ay recours qu'à mes pleurs & mes larmes.
Mais plus ie pleure & plus ſens s'allumer
Le feu ſecret qui me doit conſumer.
Loing des foreſts, où eſtoit ſa franchiſe
Vn Cerf preſſé ſouuent ſe Forpaïſe :
Aſſez de fois pour eſtre en liberté,
Loing de chez nous ie me ſuis eſcarté,
Cherchant vn lieu fort deſert & ſauuage :
Amour y eſt qui m'attend au paſſage.
Pour ſe ſauuer d'vn ennemy plus grand
Le Cerf à l'homme aucunefois ſe rend :
Pour me ſauuer du fer & de la flame
De Cupidon, ie me rens à Madame.
Le Cerf eſt ſot, & ſot ie ſuis auſſi,
Qui me vas rendre a vn cœur ſans merci.
Voyant ſa mort on dit que le Cerf pleure :
Et ie me plains de la mort qui demeure
Trop à venir, pour d'Amour me guerir,
Si dauanture il prend fin par mourir :

Mais mon chaſſeur, quand i'ay plus grande enuie
De voir le bout de ma trop longue vie,
Feint vn Default, à fin que plus long temps
De ma miſere il ait ſon paſſetemps.
Cerf aux Abbois, comme beſte enragee,
Laiſſe ſa mort aucune-fois vangee :
Quand la douleur me poingt ſi viuement,
Vne rage entre en mon entendement,
Qui me fera (ſi la raiſon ne bride
Mes paſſions) commettre vn paricide.
Le Cerf occis, on Sonne pour Limiers,
A la Curee ils ont part les premiers :
Celuy d'entre eux qui deſtourna la beſte
Mange le cœur, & les autres la teſte;
Mon limier eſt vn Deſir obſtiné,
Qui de bon ſens premier m'a deſtourné :
Mon cœur il mange, & puis la dent cruelle
De mes ſoucis me ronge la ceruelle.
Suis-ie pas donc vn Cerf infortuné?
Voire plus Cerf qu'vn Cerf de biche né?
Car vn fin Cerf ſe ſauue par le change :
Là où ma foy ne permet que ie change,
Quand ie pourroy, trompant ce petit Dieu
Qui me pourſuit, mettre vn autre en mon lieu.
Tant que le Cerf a puiſſance de viure,
De toute fiébure il vit franc & deliure,
Quoy qu'il Viande : & moy ſans faire excez
Si non des yeux, i'ay touſiours quelque accez,
Non vn accez de bien peu de tenue,
Ains vne groſſe & forte continue.
Le Cerf mouillé ſe ſeiche en ſes Reſſuis :
Et moy chetif qui Cerf à deux pieds ſuis,
Trempé de pleurs, triſte & amere pluye,
Ie ne voy point que mon ſoleil m'eſſuye.

Le Cerf tué n'a plus de ſentiment :
Sous le tombeau doit viure mon tourment :
Quand ie pourroy toute l'eau d'Oubly boire,
Si ne pourroy-ie eſteindre la memoire
De la beauté, où plus ie vas reſuant,
Le traict d'Amour m'entre au cœur plus auant.
Las! contre vn traict le Dictamne de Crete
Secourt le Cerf par ſa vertu ſecrete;
Et, ſi le fer eſt au corps demeuré,
Broutant ceſte herbe il en eſt hors tiré.
Tout le pouuoir des herbes de Candie
N'adouciroit d'Amour la maladie :
Ses traits crochus dedans mes os cachez
Quand & mon ame en ſeront arrachez.
Ainſi du Cerf i'ay tous les maux enſemble,
Et d'vn ſeul bien au Cerf ie ne reſſemble.

SVR LA COMPARAISON DES CERFS ET DES AMOVREVX.

SONET.

Le Cerf & l'amoureux, d'vne diuerſe flame
Qu'allume vn meſme Dieu, ſont egaux en malheur :
L'vn ſouffre maint trauail, l'autre mainte douleur :
L'vn court apres ſa biſche, & l'autre apres ſa Dame.
En ardeur, & au rut, l'vn crie, & l'autre brame :
L'vn vit touſiours en crainte, & l'autre a touſiours peur :
L'vn eſt ſuiuy d'Enuie, & l'autre du Chaſſeur :
L'vn eſt leger de corps, l'autre eſt leger de l'ame.
O Cerfs à quatre pieds, nous ſommes vos parens,
Nous les Cerfs à deux piés qu'Amour a rendu beſtes :

Mais vous faites tomber vos cornes tous les ans,
Nous n'auons pas ce bien, dont plus heureux vous estes
Car depuis qu'vne fois sont cornus les Amans,
Iamais ne font tomber les cornes de leurs testes.

ADONIS,

OV LA CHASSE DV SANGLIER.

A MONSIEVR DE SANCY.

Longtemps auant que Venus fust esprise
Du feu secret sorty des yeux d'Anchise,
Son fils volage & plein de cruauté
Prise l'auoit d'vne humaine beauté.
Celuy qui eut si heureuse aduenture,
Fut Adonis, miracle de Nature.
Ses cheueux blonds sembloient au chef dore
Du Dieu prophete en Delphes adoré.
Sa belle bouche, & léures demy-closes,
Ne deuoyent rien au coral ny aux roses.
Son front estoit plus serein & plus gay,
Qu'vn iour sans nuë au ioly mois de May :
Sous qui lui soyent deux egales planettes.
Dardans menu flammes claires & nettes.
Iuoyre blanc, d'vn peu de pourpre teint,
Seconderoit le vermeil de son teint.
Et l'eust on pris pour quelcun de la bande
Des Amoureux à la mine friande,
S'il eust porté des ailes & des traits :
Il en auoit l'air, la grace, & les traits.
Ce Iouuenceau s'adonnoit à la chasse,
Sur tous deduits qu'vn tel âge pourchasse :

Non qu'il daignaſt aux beſtes s'adreſſer,
Qui n'ont cholere & armes pour bleſſer :
Ains par les bois, par les monts & les roches
Oſoit lancer les Sangliers aux dents croches.
Leué matin, dans les bleds & paſtis,
Il remarquoit Mangeures & Boutis.
Trouuoit leur Bauge és foreſts plus eſpeſſes :
Les cognoiſſoit aux Traces, & aux Leſſes :
Les mal-menoit desbuchez de leur fort,
En païs Foible, ou-bien en païs Fort.
Briſoit leur Voye, Erres, Route & Paſſages :
Les eſpioit Herbeillans és gaignages :
Il entendoit quand eſtoit la ſaiſon
D'vn porc Courable, & de ſa Venaiſon :
Iugeoit au vray ſi le maſle, ou la Laye
Auoit Fougé du parc en quelque haye :
En quel endroit il ſouloit Muloter;
Ou à quel arbre il ſouloit ſe froter.
Nul ne ſceut mieux comment on le Deſtourne :
Comment ſur ſoy vn fin Sanglier Retourne :
Qui prend pluſtoſt la campagne, ou les bois,
Beſte effrayee, ou Tenant les Abbois.
Heureux chaſſeur, ſi trop de hardieſſe
N'euſt eſté iointe à ſi tendre ieuneſſe!
Heureux chaſſeur, ſi iamais n'euſt apris
Qu'vn fort ſanglier peut à force eſtre Pris!
Mais qu'euſt-il fait, puiſque la deſtinee
Seule commande à toute choſe nee?
Vn iour Venus, le trouuant à propos
Sous vn grand Pin, où cherchoit le repos,
Et l'ombre fraix, en la chaleur plus forte,
La larme à l'œil lui diſt en ceſte ſorte,
Bel Adonis, ma ioye & mon deſir :
Rien ne me plaiſt ſi non que ton plaiſir :

Tu le ſçais bien ; & n'en faut autre preuue
Que ces deſerts, où ores ie me treuue :
Que ces buiſſons, qui me piquent ſouuent,
Sujette au froid, à la pluye, & au vent.
La trompe au col, menant tes chiens en leſſe,
Ciel & nectar pour te ſuyure ie laiſſe.
Puiſque du ciel tu m'as tiree icy :
Tu dois encor me tirer d'vn ſoucy.
De ta Venus ſi tu tiens quelque conte,
Ie te ſupplie, aux Sangliers ne t'affronte.
Maint vaillant homme a eſté renuerſé
Par les Sangliers, qui mort, & qui bleſſé.
Penſer n'y puis que de peur ie ne tremble :
Amour & Peur logent touſiours enſemble.
Les Loups-ceruiers, les Lions genereux,
Onces, & Ours ne ſont ſi dangereux.
Ils vont bruyans & eſcumans de rage,
Comme la mer au milieu d'vn orage.
Ils ont les yeux comme charbons ardens,
Et font ſortir le foudre de leurs dents.
Tu es trompé, mon Mignon, ſi tu penſes
Pouvoir durer encontre leurs Defenſes.
Tes meilleurs chiens, nos compagnons loyaux,
Y traineront leurs tripes & boyaux.
Croy moy mon cœur : quiconque aime ſa vie,
De les chaſſer ne doit auoir enuie.
Paſſe ton temps à pourſuiure les dains ;
C'eſt ton gibier qu'vn liéure aux pieds-ſoudains :
Tirer cheureuils, & dreſſer entrepriſe
Sur ceux qui ſont de plus legere priſe.
Si tu ne crains la mort pour ton regard,
A moy tu dois au moins auoir eſgard,
Que les enfers, & que la terre ouuerte
Engloutiroient, aduenant telle perte.

Ie te ſuiurois & aurois toſt quitté,
Comme Chiron, mon immortalité.
Ainſi parloit l'amoureuſe deeſſe,
Entremeſlant mainte douce careſſe :
Quand vn grand Porc, Entier & Sans Refus,
Allant au Souil, ſortit des bois touffus :
Porc qui auoit laiſſé les compagnees
Errant ſeulet par trois ou quatre annees.
Aſpres maſtins, & chiens bien Ameutez,
Hallez apres, le tenoyent aux coſtez.
Lors Adonis ſur ſon eſpaule charge
Vn gros eſpieu au fer trenchant & large :
Prend les deuants : & bien toſt eſt venu
En vn deſtroit, par le ſentier connu.
Derriere vn arbre il ſe place, & s'appreſte,
Tend ſon eſpieu pour enferrer la beſte :
Mais la voyant approcher du deſtroit,
Briſant, froiſſant ce qu'elle rencontroit,
Sur les genoux du cœur luy chet l'audace,
L'eſpieu des poings, & le teint de la face.
Le pied luy faut & toute adreſſe auſſi.
Sœur de Phœbus, tu le voulus ainſi,
De longue main courroucee & deſpite
Contre Venus, pour la mort d'Hippolyte.
S'eſbahit-on dequoy nous ſommes tels,
Si le courroux pique les Immortels?
La male-beſte en retournant ſa Hure
Vers le Chaſſeur, l'atteignit d'auenture
Pres de la cuiſſe, & l'aine luy fendit,
Puis paſle & froid ſur l'herbe l'eſtendit.
Du ſang pourpré dont la terre fut teinte,
On dit qu'adonc elle deuint enceinte :
Et enfanta de pareille couleur
Vne fleurette, argument de douleur :

Plaiſante à l'œil, mais de peu de duree,
Par qui nous eſt la beauté figuree.
Ie ne diray les plaintes & clamours,
Que feit ſur luy la mere aux deux Amours :
Comment les monts, qui du dueil ſe ſentirent
Doublans ſes cris, bien loing en retentirent :
Ny ne diray comme les blanches fleurs,
Lis, & muguets naſquirent de ſes pleurs :
Car i'aime mieux mon propre mal eſcrire,
Que raconter d'vn autre le martyre.

VERS D'AMOVR.

Le Iardin d'Amour,

A MADAME LA MARQVISE
DE MONCEAVX.

En toute la Touraine on ne ſçauroit choiſir
Vn lieu plus bel à l'œil qui cherche ſon plaiſir :
Et toutesfois Amour ne permet que ie voye
Dans vn Iardin ſi gay rien qui me donne ioye.
Arreſte ton ruiſſeau, Naiade aux verds cheueux,
Deſſur ſes bords herbus complaindre ie me veux :
Faites ſilence auſſi, & m'eſcoutez, Napees,
Quand ie parle à vos fleurs de mes larmes trampees.
Roſe, la fleur des fleurs, meſſagere d'Amour,
Roſe, qu'on voit mourir & naiſtre en meſme iour,
Nature monſtre en toy que beauté deſiree
Plus a de ſa faueur & moins eſt de duree.
Si celle à qui ie ſuis entendoit bien cecy,
Tant ne demeureroit à me prendre à merci.

Belle fleur d'Esglantier, belle fleur d'Aubespine,
Desirant vous cueillir bien souuent on s'espine :
Qui desire en Amour cueillir de belles fleurs,
Il n'y cueille souuent que regrets & que pleurs.
Mon amour en rigueur est vne Passe-rage :
Et vne Passe-fleur en beauté de visage.
Ses cheueux, le joüet des vents enamourez,
Sont plus iaunement blonds que Bassinets dorez.
Mente, ny Poliot, Baume, ny Marjolaine,
N'auroient douce senteur aupres de son haleine.
Que ne suis-ie Muguet, à fin de m'approucher
Du lieu d'où elle sort, & sa bouche toucher ?
Mieux que toy, Angelique, angelique est sa face,
Qui le teint argenté des Lis plus blancs efface.
Ie languis & flestris à la trop admirer,
Comme tu feis, Narcisse, à la tienne mirer.
Plantain, qui rafreschis la partie enflamee,
Rafreschy la chaleur en mon foye allumee.
Ainsi que toy, Saffran, ie commence à iaunir,
Qu'Amour fit d'vn garçon vne fleur deuenir.
Berceaux & cabinets, & ombreuses allees,
Secretaires loyaux des flammes recelees,
A vne seulement soient mes feux decouuerts,
Que i'accroy de souspirs dessous ces rameaux verds.
D'vn murmure tremblant le souffle de Zephyre
Puisse faire ma plainte à son oreille bruire.
Pour vous paistre de fleurs, Papillons griuolez,
Ieu des petits enfans, ça & là vous volez.
La belle, qui florit en l'Auril de son âge
D'espoir repaist mon ame inconstante & volage.
Ie te hay, Romarin, sans t'auoir outragé,
Par toy maint pauure amant a receu son congé.
Herbe, pour tes biensfaits tu as nom Toute-bonne,
Amour ne fait nul bien, ains à tout mal s'adonne.

Ie ſuis Mille-pertuis : de ſon trait aiguiſé
Amour en mille endroits le cœur m'a pertuiſé,
Sans que m'y ſerue rien le jus de la Repriſe :
La bleſſure d'Amour par herbes n'eſt repriſe.
Ta fleur Paſſe-velour, dure bien longuement :
Bientoſt ſeiche la mienne en ſi aſpre tourment.
Aſpic, le ſerpenteau du nom dont on t'appelle,
Ne va pas comme moy ſans ſa chere femelle.
Pommes, qu'on dit d'Amour, qui vous a bien gouſté,
Onques ne gouſta fruict qui tant luy ait couſté.
Réponce, tu es tendre en la prime verdure :
Ie ne trouue en Amour qu'vne reſponſe dure.
C'eſt toy que lon appelle, herbe, Couche-m'icy :
Iamais n'auray-ie l'heur qu'à moy lon parle ainſi?
La Taupes ſans clairté gaſtent les iardinages :
Amour, qui fuit le iour, gaſte les bons meſnages.
Chenilles à cent pieds, & limaçons cornus,
Rongent fueille & bourgeon au doux mois de Venus :
Amour en vn eſprit eſt pire que la greſle,
Que l'Aubefoin aux bleds, qu'Iuraye, & que Niëlle.
Ces Baguenaudes font vn bruit en ſe creuant :
D'Amour baguenaudier il ne ſort que du vent.
Tu defleures le Thym, Abeille larronneſſe :
Amour m'a deſrobé la fleur de ma ieuneſſe.
La Langue-de-Serpent l'Amant ne pique point :
Mais la langue d'Enuie à tous propos le poingt.
I'ay pour mon Baſilic la beauté qui me tuë
Par les traits venimeux qui ſortent de ſa veuë,
Combien que de la voir ie ne me puis tenir.
De ceſt œil mon meurtrier tu me fais ſouuenir,
OEillet, quand ie te voy : & quand ie te voy, Flame,
Tu me fais ſouuenir de l'amoureuſe flame.
Le ſoing doublé ſur ſoing, & la triſteſſe auſſi,
M'ont donné la couleur de ce Double-Soucy :

Et ne croiſt en ces lieux tant de Menu'-Penſee
Que l'amour en fait croiſtre en mon ame bleſſee.
Violette de Mars tu monſtres le Printemps,
Amour auecques luy meine le mauuais temps.
De Pauot & d'Amour la force n'eſt pareille :
L'vn peut faire dormir, l'autre en moy touſiours veille.
Si la fable dit vray, ces Lis rouges ſont nez
Du ſang des demi-dieux, amans infortunez :
Et l'Aulnee eſt auſſi fille des pleurs d'Heleine,
Pleurs le ſoulagement de l'amoureuſe peine.
Ce Dedale tortu, ces replis ondoyans
En chemins recourbez, & deſtours verdoyans
C'eſt la priſon d'Amour, d'où le fil de Theſee
Ne monſtreroit l'iſſuë à vne ame abuſee.
Ces Bordures de Buys, où vn art meſuré
A formé mainte beſte, & oiſeau figuré,
Sont les œuures d'Amour, qui met cornes aux teſtes
Et tourne les Amans en cent ſortes de beſtes.
Quand l'air eſt corrompu par vne humide ardeur,
De peſte tu defens, Rüe à la forte odeur :
Rien ne peut garantir vn eſprit miſerable
Que l'Amour vient toucher de ſa peſte incurable.
Tu es amere, Aluyne; & qu'eſt-il plus amer
A l'homme qui fut franc que le poiſon d'aimer?
Tu ne reſſembles pas, Archerot qui me bleſſes,
La Franche-Marguerite, au beau nom des Princeſſes :
L'Aurore en ſe leuant pleure pour la nourrir,
Et tu pleures en toy pour me faire mourir.
Couronnes & bouquets ſont parez d'Ancholie :
Ie ne porte en mon chef que la melancholie.
Le feu que Cupidon allume en regardant
Plus ha d'humeur plus croiſt, comme ce Feu-ardant.
O blanche Giroflee, & Amourettes griſes,
On vous baptiſe mal, vous nommant Mignardiſes :

Amour n'eſt point mignard, ains fier & rigoureux :
Et ſous vn ſi beau nom n'y a rien d'amoureux.
La foy ſans fermeté, les promeſſes, & bourdes
De ce petit trompeur ſemblent ces Coquelourdes.
Eſclaire, & toy Fenoil, au' ous tant de pouuoir
Deſſur l'aueugle Amour que de le faire voir?
Tu es bonne à l'ouye, eſtoilee Eſpargoute :
Sçaurois-tu faire ouir mon Amour qui n'oit goute?
Veruaine chaſſe-mal, que les Dieux ont chery,
Monſtre en moy ta puiſſance & d'Amour me guery.
Pour vuider les humeurs on ſe ſert de l'Eſpurge :
Vne amoureuſe humeur par herbes ne ſe purge.
Glays, & Herbe-Trenchant, la peau vous entamez :
De traits perçans nos cœurs les Amours ſont armez.
Armoiſe, Herbe ſainct-Iean, tu portes bonne encontre :
Malheureux que l'Amour en ſon chemin rencontre.
Vous n'eſtes, Appétis, au corps humain nuiſans :
Les appétis d'Amour à l'ame ſont cuiſans.
On peut en ce Iardin prendre la Patience :
De la prendre en Amour ie n'ay pas la ſcience.
Car la grieſche Ortie, & le piquant Chardon,
Sont à les manier plut doux que Cupidon.
Ceſte ialouſe Fleur vers ſon ſoleil ſe tourne,
Comme moy vers le mien auſſi toſt qu'il adiourne :
Clytie eſtoit ſon nom : Phebus qui ſe vengea
De la Nymphe enuieuſe en ce poinct la changea.
Or puiſqu'elle a l'œil clos, & la teſte panchee,
Regrettant d'Apollon la lumiere couchee ;
Adieu Iardin, adieu : ie voy qu'il eſt ſaiſon
D'euiter le ſerein rentrant en la maiſon :
La Nuict au manteau brun, pour croiſtre mon martyre
En vn lict ſans repos, de ce lieu me retire.

STANCES

Sur la difference de Ialouſie, & d'Amour.

A MONSIEVR DE VILLEROY,

SECRETAIRE D'ESTAT.

Ie ne veux pas comme faux blaſonneur,
Blaſmer Amour, & trahir ſon honneur :
Ie veux pluſtoſt, pour le loyal ſeruice
Que ie luy doy, le defendre d'vn vice
Dont on l'accuſe, & veux prouuer ce poinct,
Que Ialouſie en Amour n'entre point.
Qu'eſt-ce qu'Amour? C'eſt vne viue flame
C'eſt vn deſir qui nous eſchauſe l'ame,
C'eſt vne ardeur, vn feu que Promethé
Iadis auoit du Soleil emprunté,
Aux rais dorez, lueur claire & ſubtile,
Pour animer ſon ouurage d'argile.
La Ialouſie eſt vne froide Peur,
Qui le ſang gele & qui glace le cœur :
C'eſt vn poiſon qui gliſſant par les veines
Oſte tout bien, & donne toutes peines :
Qui fait trembler les fiéures en tout temps,
Et qui fait naiſtre vn Hiuer au Printemps.
Il faudroit donc que le feu & la glace
Peuſſent durer en vne meſme place,
Sans que le feu y laiſſaſt ſon ardeur,
Ou que la glace y perdiſt ſa froideur,

Si en mesme heure vne ame estoit saisie
D'ardente Amour & froide Ialousie.
I'accorde bien que ce mal enragé
Peut demeurer où Amour fut logé :
Ie dy aussi quand Ialousie est forte
En vn esprit, qu'il faut qu'Amour en sorte,
Sans y pouuoir faire plus de sejour :
Tant ce venin est ennemy d'Amour !
Quelque Ialoux dira pour sa defense,
Que de l'Amour cest humeur prend naissance.
Comme de vin le vin-aigre se fait,
Ainsi d'Amour, mais foible & imparfait,
(Qui se corrompt dedans sa fantaisie
Par faux soupçon) se fait la Ialousie.
Or pour cela on ne doit estimer
Que le Ialoux ait puissance d'aimer :
Ny qu'vn Ialoux à vn Amant s'assemble,
Ny que iamais l'vn a l'autre ressemble
En contenance, en parler, & en faits :
Car on en voit les contraires effets.
En quelque lieu qu'Amour son vol adresse,
Auecques luy y va la Gentillesse :
Et la Vertu se ioint à vn Amant,
Comme le fer s'accointe de l'Aimant.
En quelque lieu qu'entre la Ialousie
Honneur s'enfuit, & toute courtoisie.
Iamais l'Amant ne se voit demeuré
Sans bon espoir, qui le tient asseuré :
Et le Ialoux n'a iamais d'asseurance,
Pource qu'il a perdu bonne esperance.
A son malheur il va tousiours resuant
Et ne bastit que sur sable mouuant.
Amour armé d'vn vouloir inuincible,
Peut entreprendre & faire l'impossible.

La Ialouſie a le courage bas,
Combien qu'elle aime à ſemer des debats.
Plus qu'vn Hibou, & tels oiſeaux funebres,
Fuit le Soleil, & cherche les tenebres.
La Ialouſie a les yeux de trauers,
Fermez au bien, & au mal trop ouuerts :
Si non au mal ceſte Liſſe ne veille :
Pour mal ouyr bien fort ouure l'oreille.
Auſſi Ialoux ſont touſiours odieux,
Battus, moquez des hommes & des Dieux.
Bien que Iunon ſoit la ſœur & l'eſpouſe
De Iupiter, pource qu'elle eſt ialouſe
Il la menace, & la bat bien ſouuent :
La fait languir à la pluye & au vent,
Ayant les bras liez entre les nues,
Et à ſes pieds deux enclumes pendues.
Vulcain ialoux autrefois a eſté
Du haut Olympe en la terre ietté,
Dont à iamais les enſeignes il porte,
A chaque pas trainant la iambe torte.
Depuis ce temps ce Forgeron boiteux
Eſt la riſee & le Cocu des cieux.
D'vn feu luiſant, qui ſeulement conſume
L'humeur groſſiere, Amour ſa torche allume.
La Ialouſie allume ſon flambeau
Du feu obſcur qui conduit au tombeau,
Dont peu à peu vne ame conſumee
Comme bois verd s'en va toute en fumee.
En ſon abſence vn Amant ne meſdit
D'vn autre Amant, pour ſe mettre en credit :
Et point ne porte vne mauuaiſe enuie
Si de quelque autre eſt ſa dame ſeruie;
Ains enflammé d'amoureuſe chaleur,
Tant plus s'efforce à monſtrer ſa valeur.

Mais vn Ialoux ha le viſage bleſme
Du bien d'autruy, & craint ſon ombre meſme :
Il n'a le cœur, ny la langue à repos,
Blaſme vn chaſcun, meſdit à tous propos :
Traiſtre eſpion, nuiċt & iour aux eſcoutes,
Qui ſe repaiſt de ſoupçons & de doutes.
Heureux celuy qui treſpaſſe en aimant !
Vn chaſcun pleure à ſon enterrement :
Et d'vn Ialoux nul eſt qui s'en empeſche,
Ainçois on dit que c'eſt belle depeſche.
Voila comment & viuans, & mourans,
Des Amoureux, Ialoux ſont differens.
Donc que Nature, en rebrouillant le monde,
Face nager les eſtoilles en l'onde,
Face l'accord des brebis & des loups,
Et face encor ſans martel vn Ialoux :
Si ne peut-elle, au-moins comme il me ſemble,
Faire vn Amant & Ialoux tout enſemble.

METAMORPHOSE D'VN HOMME
EN OISEAV

A

FRANÇOIS DE MARISY,

SEIGNEVR DE MACHY.

Pour vn heureux preſage, & ſigne de bon temps,
Ie te donne, MACHY, ceſt oiſeau de Printemps.

Mars eſt paſſé, voicy le premier iour
Du mois ſacré à la mere d'Amour :

Dites, Oiſeaux de diuerſe peinture,
Sentez-vous point rajeunir la Nature?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants :
Reſiouyſſez les foreſts & les champs :
En recompenſe icy giſant à l'ombre,
Ie chanteray quelqu'vn de voſtre nombre,
Qui autrefois entre nous a veſcu,
Ore eſt Oiſeau & s'appelle Cocu.
Fameux oiſeau, de qui priſt la ſemblance
Le Roy du Ciel, qui la tempeſte lance,
Pour aſſeurer le courage peureus
De ſa Iunon au combat amoureus.
Ce Cocu fut vn bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, & ſujet à la quinte,
Puiſſant d'amis, pere aux eſcus contens ;
Mais qui auoit paſſé ſon meilleur temps.
Il eſpouſa vne femme gentille,
Belle, en ſa fleur, fine, accorte, & ſubtille :
Dont Cupidon le ſceut tant enflamer
Qu'il l'ayma trop, ſi lon peut trop aimer.
Il ne taſchoit ſi non qu'à luy complaire :
Voire faiſoit plus qu'il ne pouuoit faire.
Ce bon vieillot iuroit tous ſes grands Dieux
Qu'il l'aimoit plus que ſon cœur, ny ſes yeux.
En peu de temps l'eſpouſe ieune & roide
Rompit les reins à la vieilleſſe froide :
Le bon hommeau qui veit que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ſes plus grands coups de lance,
Eut ſon recours à ſainte remonſtrance.
De mary donc il deuint ſermonneur,
Qui ne preſchoit que vertu, & qu'honneur,
Que bon Renom : c'eſtoit tout ſon langage,
Qu'il faut garder la foy en mariage :

Que du logis femme ne doit ſortir
Sans ſon mary. Il l'euſt peu conuertir,
A ce qu'on dit, ſi l'Archerot qui vole
Se contentoit ſeulement de parole :
Ce qu'il ne fait : il eſt par trop diſpos,
Volage, ardent, ennemy de repos,
Pour endurer qu'vne belle ieuneſſe
Languiſſe à l'ombre, & moyſiſſe en pareſſe.
Aſſez de fois elle en monſtra ſemblant,
Dont le mary chaude fiéure tremblant
Laiſſa gliſſer dedans ſa fantaiſie
Vn certain mal qu'on nomme Ialouſie.
Si toſt qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir ſa femme en mue :
Luy defendit de ſe monſtrer en rue :
Veilloit apres, ne ceſſoit d'eſpier,
A ſon œil meſme il ne s'oſoit fier.
Mal eſt gardé ce que garde la crainte!
Le corps eſtoit au logis par contrainte,
L'eſprit dehors à ce ſeul but tendoit
De faire en bref ce qu'on luy defendoit.
C'eſt la couſtume, il ſe pique, & s'offenſe
Plus aigrement de plus aigre defenſe.
Ainſi voit-on les villageois troublez,
Contre vn torrent qui vient gaſter leurs blez :
Dreſſer rempars de fagots & d'argile,
Se trauaillans d'vne peine inutile.
Cela ne ſert ſinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arreſter :
Il pouſſe auant ſon onde courroucee.
Puis quand il a mis à bas la chauſſee,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'eſpoir du laboureur.

Pour abbreger, dés là premiere annee
Elle trouua party par ſa menee.
Alors conclut de quitter ſon griſon,
Quoy qu'il en fuſt, & ſortir de priſon.
Aſſigne vn iour (Venus c'eſtoit ta feſte)
Tous ſes habits dés le ſoir elle appreſte :
Part au matin auec vn ieune amy,
Sans dire Adieu au bon homme endormy.
A ſon reſueil qu'il ſe trouue ſans elle,
Saute du lict; ſes valets il appelle,
Puis ſes voiſins : leur conte ſon malheur,
S'eſcrie au feu, au meurtre, & au voleur.
Chacun y court : la nouuelle entendue
Que ce n'eſtoit qu'vne femme perdue,
Quelque goſſeur de rire s'eſclatant,
Va dire, O Dieux qu'il m'en aduienne autant!
La perte iointe auec la moquerie
Firent tourner ſes douleurs en furie :
Sort de la ville, & ſort auſſi du ſens :
Par les chemins il demande aux paſſans,
Sçauez-vous point là où elle eſt allee?
Ma femme, helas ! ma femme on m'a vollee.
Il arrachoit ſa barbe & ſes cheueux,
Rempliſſoit l'air de regrets & de vœux :
Contoit aux vents, au Soleil, à la Lune,
Aux durs rochers ſa piteuſe fortune.
Menant tel dueil ſept grands iours tous entiers
Alla, reuint, par voyes & ſentiers,
Par monts, par vaux, par bocage, & par lande,
Sans aualler breuuage ny viande :
Et n'ayant plus que les os, & la peau,
Sembloit vn corps deterré du tombeau.
Le Ciel qui voit vn ſi cruel martyre,
En prend pitié, & enfin l'en retire.

Car vne fois de douleur consumé,
Comme il menoit son dueil accoustumé,
La voix luy fault : & par miracle estrange,
Sa bouche ouuerte en vn long bec se change,
Tirer pensoit barbe & cheueux chenus :
Barbe & cheueux plume estoient deuenus :
Plume deuient sa robe par derriere;
Et chaque bras est vne aile legere :
Lors il perd terre, & s'esleuant en l'ær
Cocu parfait encommence à voler :
Bien esbahi de perdre sa figure,
En vn moment par sa mesauenture.
Comme iadis Picus fut estonné
Quand vne fée en Picmars l'eut tourné,
Frapé trois fois de sa verge charmee
Par vn despit de n'estre point aimee.
Ainsi soudain ce miserable Amant
Est faict oiseau, & si ne sçait comment.
Il fuit soy-mesme, & sa forme nouuelle
Qui tient du Sacre & de la Colombelle,
S'enuole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'auoir sa femme tant cherché.
Et neantmoins quand le Printemps renflame
Nos cœurs d'Amour, il cherche encor sa femme
Parle aux passans, & ne peut dire qu'Où :
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler : mais par œuures il monstre
Qu'onc en oubly ne mist sa mal-encontre.
Se souuenant qu'on vint pondre chez luy,
Venge ce tort : & pont au nid d'autruy :
Voila comment sa douleur il allege.
Heureux ceux-là qui ont ce priuilege!

LE PREMIER LIVRE

DES ELEGIES,

A Monſieur Gobelin, Threſorier de l'Eſpargne.

ELEGIE I.

Pleuſt or' à Dieu que ie peuſſe voler
Comme Dedale, eſleué haut en l'ær;
I'eſprouueroy la force de mes ailles,
Fuyant Amour, & ſes fleches cruelles.
Ou comme Glauque vn poiſſon deuenu,
Que ie nageaſſe en l'Ocean chenu :
I'amortiroy dans la pleine ſalee
La viue flamme en mes os deualee.
Ou que la terre ouuerte a l'enuiron
Me receuſt vif dans ſon large giron;
Comme iadis, Bacchus deuant ta ville,
Elle engloutit le mary d'Eriphyle.
Piteux ſouhaits! mais tout mal & danger
Au prix du mien me ſemble plus leger.
Ah pauure ſot, que ta miſere eſt grande!
Quand quelque dieu t'octroiroit ta demande,
Si n'aurois-tu le pouuoir d'eſchaper
A ceſt Archer qui ſçait ſi droit fraper.
Nouuel oiſeau qu'aux eſtoiles ie monte;
Celuy qui tout de ſon tonnerre donte,
Dedans ſon ciel n'a peu trouuer garent
Contre les traits de ſon proche parent.
Que ie me plonge en la mer vagabonde,
Neptune bruſle au milieu de ſon onde.

S'ouure la terre afin de m'engloutir;
Mon ennemy ſa force a faict ſentir
Iuſqu'au plus bas des lieux palles & ſombres,
En y bleſſant le Roy meſme des Ombres.
Laiſſons les cieux, les enfers, & la mer :
Oſons pluſtoſt contre luy nous armer.
Et que pourroient armet, bouclier, & lance,
Où rien n'a pu d'Hercule la vaillance?
Que ferons nous? pour amollir ſon cœur
Pleurons aux pieds du ſuperbe vainqueur.
Quand de mes yeux ſortiroyent deux riuieres,
Il ne ſeroit moins ſourd à mes prieres.
Comme de Mars les plus grands paſſetemps
Ce ſont les cris, le ſang des combatans,
L'horreur de Mort errante entre les armes :
Ainſi l'Amour ne ſe plaiſt qu'en nos larmes.
Ie me rens donc : luy qui m'a ſurmonté
Me traitera ſelon ſa volonté.
Face marcher baiſſant la veüe en terre,
Son priſonnier, mais non de bonne guerre,
Deuant ſon char en triomphe trainé,
Les bras liez, & le col enchainé,
Changeant couleur, moins de crainte que d'ire,
I'appreſteray au badaut peuple à rire.
Mais puiſqu'Amour triomphe des trois dieux,
Rois de la mer, de la terre & des cieux,
Soyons du nombre : on ne peut auoir honte
D'eſtre vaincu d'vn dieu qui tout ſurmonte.

ELEGIE II.

Dieux qui ſçauez les malades guerir,
Venez ſoudain Madame ſecourir :

Sus, Apollon, voyons l'experience
De ton bel art & ta belle ſcience.
Si à ce coup tu n'accomplis mes vœux,
Retourne-t'en mener paiſtre tes bœufs.
Et toy ſon fils, ie te prie & t'adore,
Monſtre ton art, gentil Roy d'Epidaure.
Vous dieux d'embas, qui ne vous contentez
D'auoir rauy du monde les beautez,
N'auez-vous pas, cruels, aſſez d'Heleines
Auecques vous? vos ſalles en ſont pleines.
N'auez-vous pas, en voſtre noir ſejour,
Sans nous piller, à qui faire l'amour?
Ne permettez qu'ore Madame meure,
Afin qu'icy quelque beauté demeure.
Ah, que ie crains que ceſte aſpre chaleur
Auec la ſienne augmente ma douleur!
Voyez le dueil dont mon ame eſt atteinte,
Prenez pitié de ma iuſte complainte.
Ce vous ſera grand blaſme entre amoureux
D'en tuer vne, & faire mourir deux.
Adouciſſez la fureur de la Parque,
Ou i'entreray dedans la meſme barque.
Car il faudra que d'vn meſme flambeau
On nous conduiſe en vn meſme tombeau.
Voire il faudra que deſſous meſme lame
Giſent deux corps où il n'y eut qu'vne ame
Ie n'ay point faict vn deſloyal ſerment
A Cupidon ainſi qu'vn faux amant :
Si elle meurt, il me plaiſt de la ſuiure :
Si elle vit ie ſuis content de viure;
Ou mourir ſeul, s'il faut tant ſeulement
Que l'un de nous deſcende au monument :
Heureuſe mort, de ce beau nom ſuiuie
D'auoir ſauué à Madame la vie!

Que dy-ie mort? i'allongeray mes ans
Laiſſant la belle au nombre des viuans,
Veu que mon ame en ſon corps eſt entree
Dés l'heureux iour que ie l'ay rencontree.

ELEGIE III.

Tel que iadis le vaillant fils d'Anchiſe
Au Grec vaincueur quittoit ſa ville priſe :
Et que fuytif ſingloit en haute mer,
Voyant de loin ſes Pergames fumer.
Tout tel ie ſuis : voire plus triſte encore ;
Sortant du lieu que la vertu decore,
Siege d'honneur & de rare bonté :
Lieu où i'eſtois ſi doucement traité,
Et careſſé, qu'apres longue demeure,
Soixante iours ne m'ont ſemblé qu'vne heure.
Penſez, Amans, quel dueil au departir,
Et quel tourment mon ame peut ſentir.
Il eſt ſi grand qu'Adieu ie ne puis dire :
Ma foible main quaſi ne peut l'eſcrire.
Mes ſens troublez manquent de leur deuoir :
Mes yeux faſchez ne veulent plus rien voir :
Mon pied forcé le chemin ne veut ſuiure,
Eſtant laſſé de marcher & de viure.
Et toutesfois eſbahir ne ſe faut
Partant d'icy ſi la force me fault,
Veu que mon cœur ie vous laiſſe, Madame :
Et comme vn corps iroit-il ſans ſon ame?
En voſtre abſence il ne me reſte rien
De tout confort que l'eſpoir d'vn ſeul bien.
Que vous aurez de moy quelque memoire :

Là eſt mon heur, mon plaiſir, & ma gloire.
Quant à ma part, la clairté de vos yeux,
Voſtre doux ris, vos propos gracieux,
Bons medecins pour vne ame bleſſee,
Ne ſortiront iamais de ma penſee.
Certes pluſtoſt les Muſes & les lois,
Pluſtoſt encor moy meſme i'oublirois.
Soit que ſorty de ma France ie voye
Les monts chenus de la froide Sauoye :
Ou que plus loin ie m'en aille chercher
Les Thuſques eaux pour ma ſoif eſtancher :
Ou Eridan, cornu prince des fleuues :
Soit qu'vne nef me porte aux terres neufues,
Touſiours touſiours, Madame vous auez
En mon eſprit vos biens-faits engrauez.
Donc qu'vne playe, ou une fiéure groſſe
Auant le temps me couche dans la foſſe,
Ou que mon ſort au fuſeau de Clothon
Demeure autant que celuy de Tithon :
Mercure en vain me voudra mener boire
Le long oubly aux flots de l'onde noire :
Quoy qu'il me puiſſe, ou qu'il doiue aduenir,
Ie n'en perdray iamais le ſouuenir.

ELEGIE IIII.

D'Vn Amant parlant à vne Porte.

L'humide nuict, nourrice des Amours
A ja parfaict la moitié de ſon cours :
L'oiſeau creſté deſia le iour ſalüe
Et ie demeure encore emmy la rüe.

Deuant vn huis inhumain eſtendu
I'ay trop longtemps mon bon heur attendu.
Gons, & verrous, & toy Porte fermee,
Permettez-moy de voir ma bien-aimee.
Porte m'amie, helas! ſouuienne-toy
De mon merite & de ma ferme foy.
De maintes fleurs i'ay la place ſemee
En ton honneur, & ſi t'ay parfumee
De bonne odeur : i'ai baiſé ton loquet
Y attachant tous les ſoirs vn bouquet,
Quand humblement te faiſois ma priere
Afin d'auoir ſecours en ma miſere.
I'ay repaſſé cent & cent fois le iour
Pardeuant toy pour te faire la cour.
Tu as ouy le matin des aubades,
Lais, virelais, & chanſons, & ballades.
I'ay trembloté, i'ay martelé des dents
Au cœur d'hiuer, penſant entrer dedans.
Teſmoins en ſont les Aſtres & la Lune,
Qui ont ſouuent pitié de ma fortune.
Huis enuieux, qui caches les beautez,
Si ſur ton ſueil i'ay rompu mes coſtez,
Fay-moy ce bien que leans ie demeure
Tant ſeulement quelque demy quart-d'heure.
Oy comme il pleut : ton guichet ſoit ouuert
Au pauure Amant pour le mettre à couuert.
Porte cruelle, & quaſi auſſi dure
Que celle-la pour qui la mort i'endure,
Tu fais la ſourde, & ie perds mes propos.
Va, ton marteau ne te laiſſe en repos :
Touſiours ſur toy vienne ſouffler la Biſe,
Tombe la greſle, & le foudre te briſe.
Autre peinture on ne liſe en tes aiz
Que des gibets, & cornus marmouzets :

Les chiens paſſans y facent leur ordure :
Touſiours ſois-tu ſuiette à toute iniure.
Sot que ie ſuis! qu'eſt-ce que ie maudy?
Pardonne-moy, Porte, ie m'en dédy :
Ie n'en puis mais, si ie t'ay dict outrage :
Ce n'eſt pas moy, c'eſt l'amoureuſe rage
Qui contraint l'homme, inſenſé, furieux,
De blaſphemer la puiſſance des Dieux.
Faiſon la paix : Porte, ie te pardonne :
Pardonne-moy, & ouure toy, Mignonne.
Si tu ne veux, atteinte de pitié
T'ouurir du tout, ouure toy à moitié,
Ou deux fois moins : ie trouueray paſſage
Amour m'a faict ſi maigre à ceſt vſage.
Ie ne crains point d'eſtre veu, ny ſurpris :
Amour ruſé m'a ſes ruſes appris.
A tout le moins que ma voix trouue place
Par quelque fente & petite creuace,
Tant qu'elle puiſſe à Madame venir,
Pour de mes maux luy faire ſouuenir.
Ha! i'ay eſpoir de meilleure aduenture.
On vient à l'huis, on touche à la ſerrure.
Ie ſuis trompé : L'huis ainſi que deuant
Demeure clos : c'eſtoit le bruit du vent,
Qui auec luy ce bel eſpoir emporte.
Adieu l'eſpoir, & au diable la porte!

ELEGIE V.

Reſponſe de la Porte à l'Amant.

Que gaignes-tu de me troubler ainſi?
Laiſſe m'en paix, pauure Amoureux tranſi :

Va te chauffer, ſans chercher la froidure
Aupres de moy couché deſſus la dure.
On cognoiſt bien à tes ſottes façons
Que tes amours ſont toutes en chanſons,
Dont au plus doux du ſommeil tu m'eſueilles
Trop importun, & me romps les aureilles.
Porte, dis-tu, qui enfermes mon heur
Entr'ouure toy, belle Porte d'honneur,
Porte gentille, & Porte enamouree :
Porte vrayement digne d'eſtre adoree.
Porte qui peux mon paradis ouurir,
Ie viens à toy mes ſecrets deſcouurir,
Porte de miel, de ſucre, & de canelle.
Vn peu apres tu dis, Porte cruelle,
Porte d'airain, Porte toute de fer,
Plus dure vn tiers que la porte d'enfer,
Qui pour entrer ne fut iamais fermee :
Ma deſloyale eſt de quelque autre aimee,
Qui bien logé laiſſe ſur moy plouuoir,
Ne me donnant le moyen de la voir.
C'eſt toy qui mets mon riual auec elle :
Qui me fais faire icy la ſentinelle,
Et raconter aux parois ma langueur,
Des nuits d'hyuer meſurant la longueur.
Ce temps pendant qu'icy dehors ie tremble
Ils font de moy leurs beaux contes enſemble.
On me recule, vn autre eſt auancé.
Voilà comment ie ſuis recompenſé
De tant de dons, qu'elle a ſceu ſi bien prendre :
Changez ſoyent-ils & en eau & en cendre.
Notre Linote & noſtre Merle auſſi,
T'ont tant de fois ouy chanter cecy
Qu'ils l'ont appris : veu ce ioly ramage
On te deuroit enfermer en leur cage.

Les Perroquets ne donnent le plaiſir
Qu'auroyent de toy les paſſans de loiſir.
Car auſſi bien es-tu deuenu beſte,
Beſte qui n'as que chanſons en la teſte.
Si tu n'as plume, ainſi comme vn oiſeau,
Autant que plume eſt leger ton cerueau :
Comme vn oiſeau tu conſumes ton âge
Sous main d'autruy, ſans t'oſter de ſeruage.
Au moins tu dis qu'vne fiere beauté
En ſa priſon detient ta liberté.
Ton geolier à ce conte eſt bien grue
Puiſqu'il te laiſſe ainſi emmy la rue
Coucher tout ſeul ; ou tu es bien oiſon
De ne ſortir d'vne ouuerte priſon,
Et d'aimer mieux y languir en miſere.
Encontre qui monſtres-tu ta colere?
Ie ne ſuis pas cauſe de tes ennuis :
Ce n'eſt pas moy qui te fais toutes nuits
Trembler dehors : c'eſt ta cruelle amie :
Et toutesfois i'en porte l'infamie
Auec le mal : mes aiz ſont eſtonnez
De coups de pied, crayez, & charbonnez
En mille endroits : i'en ſuis ſi fort faſchee,
Que, ſi aux gons ie n'eſtois attachee,
Ie m'en irois au Cheualier du guet
Plaindre les torts que me tient vn muguet.
Que dy-ie plaindre? au milieu de mon ire
Le plus ſouuent tu me contraints de rire :
Lorſque laſſé de nous iniurier
A jointes mains tu viens mercy crier.
Ce n'eſt ainſi que telle proye eſt priſe :
Tu n'as encor noſtre cabale appriſe.
Par beau parler on n'y profite rien,
Il nous faut faire, & non dire du bien.

Conte & reconte vne Iliade entiere
De tes malheurs, de ta peine, & misere :
Vante toy d'estre vn tres loyal seruant :
Ce sont propos en vain iettez au vent :
Qui veut entrer, qu'argent il nous apporte,
Sans ceste clef on n'ouure point la porte.
Tu perds ton temps de nous faire la cour
D'vn genoil humble, & d'vn maigre bon-iour :
Telle monnoye icy n'est pas de mise :
Forges-en d'autre, ou bien Dieu te conduise.

ELEGIE VI.

Verray-ie point apres tant de douleurs,
Vn beau Soleil qui luise à mes malheurs?
N'est-il pas temps, Cupidon, que tu iettes
En autre endroit tes mortelles sagettes?
N'as-tu qu'vn blanc? ne sçaurois-tu toucher
Sinon qu'vn cœur, ô mal-adroit Archer?
Plus il ne reste à mon ame rauie
Qu'vn seul fantosme & ombre de la vie.
Tel est celuy que le cornu flambeau,
Non sans frayeur, voit sortir du tombeau,
Palle & deffait, qui d'vne voix foiblette
Parle aux sorciers durant la nuict muette.
Mon bon aduis, mon sens & ma raison
Sont delogez de leur vuide maison :
Et toutesfois tu viens les armes prendre
Contre ton serf qui ne se peut defendre?
O grand honneur, que d'vn tel Dieu l'effort
Vienne combattre vn homme à demy mort!
Que diront ceux à qui tu ne commandes

Traitant ainsi ceux qui suiuent tes bandes?
Que veux-tu plus? que me demandes-tu?
Deuant tes pieds tu me vois abbatu.
Les fiers Lyons ne daignent mener guerre
Aux animaux qu'ils ont ruez par terre :
Toy inhumain, à qui comme au vaincueur
Ie tens les mains, tu me ronges le cueur.
A qui me plains-ie? helas, i'ay faict espreuue
Que nul Amour en Amour ne se treuue.
Qu'atten-ie donc sans espoir de mercy,
A retrancher mes iours & mon soucy?
Ie fusse heureux si la Parque cruelle
M'eust estouffé pendant à la mamelle :
Ou si deliure & affranchy d'Amour,
I'eusse quitté la lumiere du iour
Versant mon sang en la foule des armes,
Sans fondre ainsi en soucis & en larmes.

ELEGIE VII.

Sur la mort d'vne Linote.

Le cœur me disoit bien que Fortune cruelle
Nous deuoit enuoyer quelque triste nouuelle.
Helas en voicy vne! On dit qu'à ce matin
Nostre Linote est morte : ô iniuste destin,
Sans raison & sans yeux! la mort si tost n'espie
Le Corbeau mal-plaisant, l'iniurieuse Pie;
Le Hibou solitaire, augure de malheur,
Ny les Aigles tyrans, ny le Milan voleur
Des poussins innocens suiuans leur Gelinote,
Que l'esprit amoureux d'vne douce Linote,

Telle que fut la noſtre, en qui les cieux amis
Pour l'oreille flatter leur muſique auoyent mis.
Vn entendement d'homme eſtoit en ceſte beſte
A remarquer les gens, à leur faire la feſte
Sautelant & ſifflant, & lors qu'on la traitoit
S'approchoit de la main, & les doigts bequetoit :
C'eſtoient ſes grands-mercis : puis en l'air remontee
Diſoit quelque chanſon non encore chantee.
La petite mignarde à peine auoit loiſir
De boire & de manger pour nous donner plaiſir.
Meſme au plus grand hyuer que par le vent de Bize
Eſtoit toute ſon eau & ſa mangeaille priſe,
S'eſchaufoit à chanter. Ie l'ay veu mille fois
De ſon ſeigneur aimé recongnoiſſant la vois,
Et tirant en ſurſault ſon bec de deſſous l'æle,
Ainſi comme de iour reſpondre à la chandelle.
Toutesfois elle eſt morte : & n'ont eu le pouuoir
Tant de perfections de Pluton eſmouuoir.
Il eſt vray que de viure elle auoit peu d'enuie :
Car depuis quelque temps elle trainoit ſa vie,
Oyant les tabourins, & tant d'horribles ſons,
Qui lui rompoient la teſte, & troubloient ſes chanſons.
Puis du mal de ſon maiſtre elle fut aduertie,
Dont ſa part endura par vne ſympathie :
En perdit l'appetit, en perdit la ſanté
En deuint toute ectique, & n'a depuis chanté.
Or ſon ame à la fin s'accabla de triſteſſe
Quand à ceſte nouuelle elle veit ſa maiſtreſſe
Laiſſer ſon fils malade, & moy bleſſé en l'œil :
Noſtre pauvre Linote en eſt morte de dueil.
Mais auant que mourir regardant par ſa cage
Nous diſt piteuſement Adieu en ſon langage.
Adieu donques Linote, adieu gentil oiſeau :
Ie m'en vais en pleurant te dreſſer vn tombeau

Sous ces ieunes lauriers, car tu merites d'eſtre
Et viue, & morte, aupres de ce qu'aime ton maiſtre.

ELEGIE VIII.

Viuons, aimons, paſſons nos ieunes ans
En ce plaiſir, ſans peur des médiſans.
Si en aimant nous conſumons noſtre áge,
A nul qu'à nous nous ne portons dommage.
Par nos deſſeins du Rhin au chef cornu
Des Reiſtres noirs l'orage n'eſt venu
En ce païs planter ſes mœurs eſtranges,
Scier nos bleds, & faire nos vendanges :
Ainſi qu'on void les goulus Eſtourneaux
Piller la vigne, & tromper les tonneaux,
Qui s'attendoient d'auoir bonne vinee.
Par noſtre brigue & par noſtre menee
On n'a rompu aſſez mal à propos,
Des citoyens le publique repos.
Si comme nous chacun euſt eu enuie
D'vſer en paix le reſte de ſa vie,
Les païſans pres la ville de Dreux,
Pouſſans le ſoc dans les ſeillons poudreux,
Ne heurteroyent parmy les dures mottes
Tant de nos os & vuides bourguignottes.
Ny ſainct Denys, par nos glaiues trenchans,
En noſtre ſang n'euſt veu nager ſes champs ;
Qui demourront à tout iamais infames
Pour tant de corps orfelins de leurs ames,
Corps tous François en vn meſme air nourris,
Auant le temps en leur terre pourris.
Ny la Dordonne, & la trouble Charante

Qui de ſes pleurs enfle ſon eau courante,
N'euſt apperceu tant d'hommes de valeur
Rougir ſes bords au troiſieme malheur
De noſtre France (à peine encore noſtre)
Qui veut (helas!) d'vn bras ſe couper l'autre.
Ce n'eſt ainſi, s'il s'eſmeut vn debat
Entre amoureux, qu'on ſe porte au combat.
Des yeux frians, où Cupidon ſe ioüe,
On fait tomber vn cryſtal ſur la ioüe
De ſa maiſtreſſe, où ſe vient rallumer
Par la cholere vn aſpre feu d'aimer :
Et tout au pis, d'vne main plus iree
Elle ſe voit ſa robe dechiree.
Puis elle vient ſe vanger à ſon tour
De ce ialoux, ſacrilege en Amour :
Et luy diſant mainte agreable outrage,
D'ongles rongnez l'eſgratigne au viſage.
Voila comment le courroux embraſé
Des amoureux eſt tantoſt appaiſé,
Sans deſerter les campagnes fertiles
Par feux & ſang, & par rages ciuiles.
Loin de moy ſoit vne telle fureur :
I'aime la paix, i'ay la guerre en horreur.
Ce n'eſt pas moy qui glorieux demande
D'eſtre à l'aſſaut le premier de la bande.
Autre que moy d'vn plomb outrepercé
Ira roulant au plus bas d'vn foſſé.
Mes plus grands coups, ma vaillance, & mes armes,
Ce ſont mes vers, ma priere, & mes larmes.
Dont ſi i'auoy Madame combatu,
Iuſques au ciel monteroit ma vertu :
Mais ſi ſur moy ſa rigueur eſt plus forte,
Ie veux mourir de dueil deuant ſa porte.

ELEGIE IX.

C'est trop souffert de peine & de misere
Pour la beauté d'vne dame si fiere.
Le nœud d'Amour il te faut desnoüer,
Ou bien le rompre, & son joug secouer.
Esueille toy : pren à cœur cest affaire :
Tu le feras, & ne se peust-il faire.
En ce propos sois ferme & endurcy :
N'endure plus qu'on te gouuerne ainsi
Qu'vn Ours captif, ou ainsi qu'vn sot Busle.
On t'a mené trop longtemps par le musle.
S'il faut seruir, que tu sois resolu
D'estre plustost le serf d'vn Mammelu,
Que de sentir tant de mal & destresse,
Sous la rigueur d'vne dure maistresse.
Escry en l'air tout ce qu'elle a promis :
Tien pour perdu tout ce que tu as mis
En ce hazard, sans perdre dauantage.
Comme vn ioüeur qui en sa perte sage
Serre son reste, & n'estant au mal-heur
Opiniastre, attend vn iour meilleur.
L'heure viendra que tournera la chance
Contre l'orgueil, & i'auray ma vengeance.
Ce temps pendant Adieu l'aueugle archer,
Qu'il s'en retourne en ses yeux se nicher
Où il auoit son embusche dressee,
Quand de son arc fut mon ame blessee.
Yeux, traistres yeux, dont les rayons ardans
Bruslaient mon cœur, tout en feu au dedans :
Yeux coustumiers de donner mille allarmes :
Quand vous deuriez au lieu de faulses larmes

Pleurer du sang, si n'aurez-vous pouuoir
De tant soit peu mon courage esmouuoir,
Toutes les fois qu'à par moy ie repense
Au long seruice & courte recompense
De mes trauaux, aux soucis & ennuis
Aux iours amers & aux ameres nuicts
Que i'ai veillé, de despit & de honte
Vne humeur rouge au visage me monte.
Me suis-ie veu si lasche & si failly
Que d'estre pris aussi tost qu'assailly?
Me suis-ie veu en la fleur de mon âge
Fuir le bien pour suiure le dommage?
Et de moy-mesme vn oubly m'aduenir,
Pour seulement d'vne me souuenir?
Combien que tard Bon-aduis me conseille,
Il le faut croire, & luy prester l'oreille.
Quand Cupidon me feroit vn serment
De me traiter beaucoup plus doucement,
Et de donter par sa fleche doree
Celle que i'ay trop & trop adoree,
Pour tout cela ie ne voudrois aimer.
Ie sçay qu'Amour est semblable à la mer,
Qui bien souuent fait la calme & bonace,
Rit au marchand, monstre ioyeuse face
Pour l'embarquer : peu apres loing du port
Brise sa nef, & luy haste sa mort.
Puisqu'à la fin i'ay gaigné le riuage,
Plus ie ne rentre au danger du naufrage.
Car on ne plaint le malheur du nocher,
Qui deux fois heurte à vn mesme rocher.

ELEGIE X.

Ie ne voy rien icy que l'ombrage des ſauls,
Que vignes & noyers, que prez & que ruiſſeaux :
A qui donc maintenant veut eſtre deſchargee
Mon amere triſteſſe & douleur enragee?
Nymphes de Gentilly, & vous Nymphes d'Arcueil,
Venez toutes ouyr la cauſe de mon dueil :
Ie me veux plaindre à vous, & auant que ie meure
Saller vos douces eaux des larmes que ie pleure.
Mon eſprit eſt plongé en vne mer d'ennuis :
Mes clairs iours ſont changez en tenebreuſes nuits :
Puis que le beau soleil, ſeul autheur de ma ioye,
Abandonne la France, & va luire en Sauoye.
O trois fois heureux train du Prince de Nemours!
Les Graces, & l'Honneur, Venus, & les Amours,
S'en vont auecques luy, là où la paix doree,
La Vertu, la ſimpleſſe, eſt encore adoree :
Et ie demeure icy en la troiſieme horreur
Qu'y fait voir en ſix ans la ciuile fureur.
Non, ce n'eſt pas cela qui trouble tant mon ame :
Les chemins ne ſont ſeurs : helas! où va Madame
Temeraire qu'elle eſt! Ie crain mille malheurs,
Qui peuuent aduenir parmy tant de voleurs.
Ie crain ces rocs aigus, & montagnes cornues,
Dont le ſommet venteux ſe cache dans les nues.
Ie crain encore plus qu'Aquilon froidureux
Qui habite en ces monts, ne deuienne amoureux,
Voyant paſſer la belle, & l'emporte en Scythie :
Comme iadis en Grece il rauit Orithye.
Combien ay-ie de peur, & combien de ſoucy
De ce corps tendrelet, qu'il ne reſte tranſi
En ces neiges & glas? gardez-le de morfondre

Vous mes ſouſpirs ardans : faites la neige fondre
Tout le long du chemin : & qu'auſſi Cupidon
Pour degeler le glas y porte ſon brandon.
Si ie deſiray onc, c'eſt or' que ie deſire
Du paſteur Dircean le ſçauoir & la lyre :
I'emmeneroy bien loing, où ils ſeruiroient mieux,
Les rochers de Sauoye, arrachez de leurs lieux,
Pour en boucher du tout le malheureux paſſage
Des Reiſtres enfumez, que le François peu ſage
Conuie à ſon butin ; qui pour ſon bien manger,
Emporter, entrainer, achette l'eſtranger.
Tantoſt pour l'arreſter à mon amour parfaite
De l'enfant d'Apollon la lyre ie ſouhaite :
Tantoſt ie veux choiſir, pour ma douleur charmer,
La lyre que porta le Dauphin par la mer
Au bord Tenarien, flaté de ſa muſique.
Ie bruſle d'vn deſir d'auoir la harpe antique
Du docte Thracien, qui par rare amitié
Deſcendit chez Pluton pour rauoir ſa moitié.
Ie feroy comme luy quand il eut reperdue,
Regardant en arriere, Eurydice rendue :
En criant Eurydice, & ſe plaignant aux vents,
Pres du fleuue Strymon pleura ſept mois ſuiuans.
Ainſi i'appellerois iuſqu'au bout de ma vie
Le nom de la beauté qui m'a l'ame rauie.
Mes piteuſes chanſons, & mes cris, & mes pleurs,
Des Tygres & des Ours attendriroient les cœurs.
Mais puis que ie n'ay pas ceſte Muſe diuine
D'Orphé, ny d'Amphion, d'Arion, ni de Line,
Venez auant ſanglots, tranchez par le milieu
Les regrets commencez pour vn ſi long Adieu :
Ma langue ne ſçauroit conter vn tel martyre :
Trop peu ſent de douleur qui ſa douleur peut dire.

ELEGIE XI.

Sur la mort d'vn Moineau.

Demandez vous, Amis, d'où viennent tant de larmes
Que me voyez rouler ſur ces funebres carmes?
Mon Paſſereau eſt mort, qui fut ſi bien appris :
Helas! c'eſt faict de luy, vne Chate l'a pris.
Ie ne le verray plus en ſautelant me ſuiure :
Or' le iour me deplaiſt, or' ie ſuis las de viure.
Plus donc ie ne l'orray chanter ſon pilleri?
Et n'ay-ie pas raiſon d'en eſtre bien marri?
Il eſtoit paſſé maiſtre à croquer vne mouſche :
Il n'eſtoit point gourmand, cholere ny farouſche,
Si on ne l'attaquoit pour ſa queüe outrager :
Lors il pinçoit les doigts, ardent à ſe vanger.
Adonc vous l'euſſiez veu crouller la rouge creſte
Attachee au ſommet de ſa petite teſte,
Tel que lon veit Hector, mur de ſes citoyens,
Dedans les Grecques naufs lancer les feux Troyens.
Toutesfois vne Chate, eſpiant ceſte proye,
D'vn ſault, à gueule bée, engloutit noſtre ioye.
Le pauuret, pour certain, fut pris en trahiſon,
Autrement de la Chate il euſt eu ſa raiſon.
Le paſteur Phrygien ainſi vainquit Achille,
Et le vain Geneuois la vaillante Camille.
Ainſi le grand cheual que Pallas charpenta
Contre le vieil Priam des ſoldats enfanta.
Toy qui en as le cœur enflé de vaine gloire,
Bien peu te durera l'honneur de ta victoire.
Si quelque ſentiment reſte apres le treſpas
Aux eſpris des oiſeaux qui trebuſchent là bas,

L'ame de mon mignon ſe ſentira vengee
Sur le ſang ennemy de la Chate enragee.
Ie ne rencontreray ny Chate ny Chaton
Que ie n'enuoye apres miauler chez Pluton.
Vous qui volez par l'air entendans les nouuelles
De ceſte digne mort, tournez icy vos ælles;
Venez, piteux oiſeaux, accompagner mes pleurs,
Portons à ſon idole vne moiſſon de fleurs.
Qu'il reçoiue de nous vne agreable offrande
De vin doux & de laict, d'encens & de viande :
Puis engrauons ces mots ſur ſon vuide tombeau :
PASSANT, *le petit corps d'vn gentil Paſſereau*
Giſt au ventre goulu d'vne Chate inhumaine,
Aux champs Elyſiens ſon Ombre ſe proumeine.

ELEGIE XII.

D'vn Amant qui ſe compare à vne Cigalle.

Puis que loing de la ville, & loing du populaire
Ie me ſuis eſgaré en ce lieu ſolitaire,
Cigalles, où ie n'oy ſinon que vos chanſons,
Qui d'vn bruit enroué font rompre les buiſſons.
Et puis que voſtre vie à la mienne reſſemble,
Comparons, ie vous pry, noſtre malheur enſemble.
Vous n'auez que la voix : rien ne me reſte auſſi
Qu'vn parler foible & lent, pource que le ſoucy
M'amaigrit & me ſeche, & de ſorte me mine
Que preſque ie ne ſuis qu'une Ombre qui chemine.
Le Pelerin cognoiſt que le temps eſt plus chaud
Alors que voſtre voix vous eleuez plus hault :
C'eſt vn ſigne euident que plus aſpre eſt ma flame

Lors que plus ie me plains des rigueurs de ma Dame.
I'ay mille fois en vain piteuſement chanté,
Elle ne reſpond point à l'amant tourmenté :
Il vous en prend ainſi, iamais vos femmeletes
Ne vous ont reſpondu, car toutes ſont muetes.
Vous viuez de l'humeur qui ſur herbes & fleurs
Se ramaſſe emperlé : Ie me nourris de pleurs ;
C'eſt le boire & manger dont ma vie eſt pourueüe
Le deſtin a voulu qu'ayez bien foible veüe :
Pleuſt à Dieu que du tout onques ie n'euſſe veu!
Ceſte poiſon d'Amour des yeux ie n'euſſe beu.
Les peuples habitans ſous le lict de l'Aurore
Vous mangent inhumains : Cupidon me deuore :
Et ma chair, & mes nerfs, & mes os, & ma peau
Sont touſiours deſchirez par ce cruel oiſeau.
Vous n'auez point de bouche : & la mienne traiſtreſſe
M'abandonne au beſoin, ſi toſt qu'à ma maiſtreſſe
Ie viens conter mon mal : pour voir ſi l'amitié
Longue, ferme, & loyale y trouuera pitié.
L'ombre de ces rameaux, tant ſoyent petits, vous garde
Contre les rais ardans que Phebus icy darde :
Moy chetif, au dedans ie bruſle tout d'amour,
Et ſi bruſle au dehors de la chaleur du iour,
Qui me fait maugré moy retourner en la ville.
Adieu Cigalles donc, Adieu race gentille
Du grand Laomedon. La guide du soleil,
Voſtre eſpouſe ancienne aux doigts & front vermeil,
En pleurant ſon Memnon, & maudiſſant les armes,
Vous arrouſe à iamais de ſes plus douces larmes.

LE FRESNE.

A Monſieur Forget, ſecretaire d'eſtat
& ſieur de Freſne.

A la ſage Pallas l'Oliue eſt conſacree ;
Le Laurier à Phœbus, le Myrte à Cytheree ;
Le Peuplier à Hercule : & le Dieu deux fois né
De lierre & de pampre a le chef couronné :
Le Pin eſt à Cybele, à Iupiter le Cheſne :
Et ma Muſe, ô FORGET, *t'a dedié le Freſne.*
Si mes vers ſont trop bas pour hauſſer ſon renom ;
Sous ta faueur heureuſe, & l'ombre de ton nom
Tellement il croiſtra, hauſſant ſa teſte verte,
Que toute vne foreſt s'en trouuera couuerte,
Ie ne ſuis le premier qui le Freſne a planté,
Sur le mont de Parnaſſe, & ſon los a vanté :
De claire & douce voix le Cygne de Mantoüe
A chanté ſon honneur : & Homere le loüe
Comme vn preſent des Dieux. Car le vieillard Chiron
En fit don à Pelee, & luy à Ligyron ;
Ligyron, ſon cher fils, depuis nommé Achille,
La terreur des Troyens enfermez en leur ville.
Par ce freſne guerrier, lancé de forte main,
On veit Xanthe couler rouge de ſang humain,
Qui ſeul print Ilion, deſlors que fut rauie
Au courageux Hector & la gloire & la vie.
Ceſt arbre haut & droit, touffu, large & eſpais,
Eſt bon pour les combats, & meilleur pour la Paix.
La terre n'a produit ſon tronc, & ſon fueillage
Que pour noſtre profit, & que pour noſtre vſage :

Bien que ſon bois ſoit ferme, il ſe laiſſe ployer
En toutes les façons qu'on le veut employer.
Il obeït au fer : & prend nouuelle forme,
Ne trauaillant l'ouurier, comme l'Erable & l'Orme.
Le menuiſier le priſe, & n'y a charpentier
Qui ne ſoit deſireux d'en emplir ſon chantier :
Pource que belle à l'œil du freſne eſt la matiere,
Peu ſuiette à pourrir, ſaine, nette & entiere.
Ie ne ſçauroy comprendre en ſi petit diſcours
Combien vn corps malade en tire de ſecours.
La ſemence qu'il porte en ſes fueilles encloſes,
Deſtrempee en du vin, eſt ſouueraine choſe
Contre le mal de foye : & par elle eſt oſté
Le mal aſpre & piquant que lon ſent au coſté.
Celuy qui giſt au lict, & de longtemps endure
La douleur que luy cauſe vne rate trop dure,
Du freſne eſt ſecouru : l'eſcorce, en vn moment,
Parbouillie en vn pot, allege ſon tourment.
Ses fueilles gueriront la perſonne ſaiſie
De la palle langueur, qu'on dit hydropiſie :
Par leur iuſt ſingulier, & breuuage excellant,
L'eau d'entre cuir & chair toute ira s'eſcoulant.
Vn corps lourd & maſſif, & trop chargé de graiſſe.
Par ce meſme moyen peu à peu ſe deſgraiſſe.
De la dent d'vn ſerpent ſi quelcun eſt piqué,
Soudain que ce remede eſt au mal appliqué,
Il chaſſe le venin, & au monde il rapelle
L'ame qui ia entroit en la noire nacelle.
Pris auſſi par la bouche il a pareil effect,
Pour vn contre-poiſon le freſne a eſté fait.
En ſes proprietez, qui ſont preſque ſans nombre,
On marque ceſte-ci, que ſeulement ſon ombre
Eſt la peſte aux ſerpens, craignans d'en approcher,
Autant qu'vn marinier d'vn dangereux rocher.

Si tout arbre estoit tel, ceste race maudite
Que chacun craint & hait, seroit bientost destruite.
Car on voit les serpens en vn rond enfermez
Faict de fueilles de fresne & de feux allumez
Choisir plustost la flame, & passer parmy elle,
Que du fresne approcher : tant sa fueille est mortelle
A ces monstres tortus, nos communs ennemis :
La diuine bonté l'ayant ainsi permis.
Mille preseruatifs le fresne a de nature,
Afin d'en aïder l'humaine creature.
I'oubliois qu'au printemps le fresne est desia vert
Auant que le serpent se monstre à descouuert :
Et ne quitte sa fueille auant qu'il se retire
En son trou, pour l'hiuer, & ne nous puisse nuire.
Mais qui veut les vertus du fresne raconter,
Veut les flots de la mer, & le sable conter.
Or comme y eut iadis en Epire vn miracle
Des Chesnes qui parloient, & rendoient leur oracle,
Où les Grecs curieux ne cessoient de venir,
Pour demander conseil, & sçauoir l'aduenir :
Ainsi i'oy ce me semble, au doux bruit de Zephyre
Vostre fresne animé, en sa langue me dire :
Tu as loué le Fresne, & chanté son honneur :
Le Fresne en peu de iours t'apportera bonheur :
PASSERAT *pren courage, & point ne te soucie :*
I'atten l'euenement de ceste prophetie.

L'ESPERANCE.

A Monsieur de BELLASSISE, Thresorier
de l'Espargne.

Vn peu de fruits i'ay cueilly cest automne
En mon iardin, Monsieur, ie les vous donne

Ils ſont de garde, & croy que les hyuers
N'empeſcheront qu'ils ne ſoient touſiours vers.
Permettez moy que mon preſent ie vante,
Comme vn paiſant qui ſes fruits met en vente.
Vous connoiſtrez que ie n'ay entrepris
De rien donner qui ne ſoit de haut pris :
*C'eſt l'*ESPERANCE, *en qui giſt & repoſe*
L'heur & le bien que l'ame ſe propoſe :
Qui nous eſleue, & porte en vn moment
Des plus bas lieux iuſques au firmament.
Sans ceſte Fee, aux grandes ailes vertes,
Les cours des Rois demeureroient deſertes :
La mer ſans nefs, les maiſtres ſans valets :
Et croiſtroit l'herbe au milieu du palais.
Les medecins n'auroient plus de pratique
Les artiſans fermeroient leur boutique,
L'aduenturier, de vaillant & hardy,
En deuiendroit coüard & refroidy :
Les arts, ſans elle, & les Muſes dorees
Ne ſeroient plus de perſonne honorees :
Aux temples ſaincts, & images des Dieux
On ne feroit ny prieres ny vœux.
Rien n'iroit d'ordre : eſtaint ſeroit ſans elle
Le feu d'Amour qui ſi clair eſtincelle.
Hoſtes, voiſins, parents, & aliés
Par amitié ne ſeroient plus liés.
Adieu la blanque, adieu les benefices,
Les dignitez, les eſtats, & offices.
Les Chanceliers n'auroient plus que ſeeller.
Nul ne voudroit plus de rien ſe meſler.
Le vigneron quiteroit là ſa vigne :
Et le peſcheur ſes filets & ſa ligne.
Les durs hoyaux, & les couſtres tranſchans
Du laboureur s'enrouilleroient aux champs

Presteroit-il ses despens, & sa peine
Sans Esperance, à vne ingrate plaine?
On cesseroit de semer, & planter :
On cesseroit de greffer, & d'enter.
Des beaux iardins secheroient les fleurettes
Plus de miel doux ne feroient les auettes.
On lairroit là panneaux, toiles & rets :
Veneurs, & chiens n'iroient plus és forets :
Ta sœur, Phæbus, la vierge chasseresse,
Rompant son arc, languiroit en paresse.
Là où se vient Esperance heberger,
Richesse, honneur, y viennent se loger.
Elle a la clef des Isles bien-heureuses :
De l'Orient les pierres precieuses
Elle possede, & monstre en son thresor
Des mers d'azur, & des montagnes d'or,
Qu'à vn chacun, prodigue, elle abandonne,
Sans amoindrir pour chose qu'elle donne.
C'est l'alambic, & feu Mercurien,
Par qui celuy qui souffle tout en rien
Deuient monarque, & tient en sa puissance
Terres & cieux sous vne quint'essence.
Elle commande aux saisons, & aux temps :
Elle fait naistre en hiuer le printemps.
Force, & santé, d'elle n'est separee,
Ny la ieunesse, & beauté de duree.
Sa compaignie est d'vn ardent desir,
De ieu, de ris, de ioye, & de plaisir.
La Foy la suit : auec elle est nourrie
La Chasteté tousiours blanche & florie :
Voilà pourquoy dans son temple Romain
Elle tenoit vn lis blanc en sa main :
Car le lis blanc de couleur nette & pure,
Vn chaste cœur pur & net nous figure

Quand tous les maux en la boette enfermez
Furent iadis par le monde ſemez,
Si l'Eſperance au Ciel s'en fuſt volee,
Abandonnant la terre deſolee,
Comme ſes ſœurs; au monde n'euſt eſté
Que maladie, & guerre, & pauureté :
Mais l'Eſperance, entre nous demeuree,
De tous ces maux rend la vie aſſeuree.
Elle combat, & domte le malheur;
Elle adoucit, & guerit la douleur.
Elle eſt auſſi la mortelle ennemie
Du ſoucy paſle, & de la peur bleſmie;
Cruels tyrans, & bourreaux inhumains,
Qui en repos ne lairroient les humains,
Si l'Eſperance, à l'encontre élancee,
Ne les chaſſoit hors de notre penſee.
Elle encourage vn forçat enchaiſné,
A l'auiron pour iamais condamné :
Flate ſon mal, fait qu'il rit, & qu'il chante
Tant doucement les trauaux elle enchante!
Elle conſole, & en vie entretient
Le criminel, qu'au cachot on detient :
Mere nourrice & compagne fidelle,
Voire de ceux qui ſont ia ſur l'eſchelle.
Ceſte Deeſſe, alors que de tout point
I'eſtois deſtruit ne m'abandonna point :
Ains me mena frapper à voſtre porte,
Dont nul ne ſort que confort n'en raporte.
Comme ie feys; & pource i'y recours
Cherchant aïde où ie trouuay ſecours.

LA DIVINITÉ
DES PROCÉS.

Ie veux parler de Dieu : mais non à langue armee
Comme ceux qui trois fois ont la France enflamee
De mille feux de Mars, pour vne ambition
Couuerte du manteau de la Religion.
De peur que de mon ſang la terre ſoit rougie
Ie parleray plus doux de la Theologie,
Diſcourant des Procés : car à la verité
Rien ne reſſemble mieux à la diuinité.
On n'y peut garder ordre : il faut à l'aduenture
Comparer des Procés & des Dieux la nature.
Les Anciens ont faict trois manieres de Dieux,
Qui demeurent és eaux, en la terre & aux Cieux :
Il y a des procés d'eau, de Ciel & de terre,
Ceux du Ciel maintenant ſe vuident à la guerre,
Ou à coups de canon : on plaide des edicts
Dont le vainqueur s'attend de gaigner Paradis.
Les Procés de la terre, & les Procés de l'onde
Si fort que ceux du ciel ne tempeſtent le monde.
En vn abyſme chet l'humain entendement
Qui les ſecrets des Dieux ſonde profondement :
Il y a des Procés ſi faſcheux à entendre
Que les meilleurs eſprits ne les peuuent comprendre.
Les myſteres des Dieux à tous ne ſont ouuerts;
Ceux des Procés auſſi ne ſont point deſcouuerts
Sinon aux yeux de ceux qui les ſçauent bien taire,
Et qui en les taiſant ne font mal leur affaire.
Vn gardien de temple, & ſecretin des Dieux,
Le garde iour & nuict auſſi cher que ſes yeux.

Ainſi eſt des Procés : on les traite & manie
En toute reuerence, & grand' ceremonie;
On aime mieux la vie au peril hazarder
Que de les laiſſer perdre : & ne les bien garder.
Teſmoins les Angeuins qui leur procés enuoyent
Par terre en ſeureté, de peur qu'ils ne ſe noyent :
Et ſe fiants d'eux-meſme, ô Loyre, à ta mercy,
Ne s'y oſent fier de leur procés auſſi.
Pour rendre leur venuë aux mortels incertaine,
Les Dieux les viennent voir ayants des pieds de laine :
Les Procés au venir marchent ſi doucement
Qu'ils ne ſont entendus pour le commencement,
Puis d'vn ſon eſclatant leur preſence eſt connüe,
Les Dieux & les Procés ſont voilez d'vne nüe.
Aucunefois les Dieux ſe monſtrent partizans
Comme au ſiege de Troye ils firent par dix ans,
Mais d'vn commun accord en la dixieme annee
La liurerent aux Grecs pour eſtre ruinee.
Aduocats au barreau l'on voit s'iniurier :
Prets à ſe prendre au poil, & en ſorte crier,
Vn chacun pour ſon droict, que le Palais en tremble :
Et au ſortir de là ils s'en vont boire enſemble.
Les Dieux vendent les biens aux hommes cherement,
Achetez par ſoucy, par peine, & par tourment,
Dont la proprieté n'eſt par eux garantie :
Auant que par Procés ſoit riche vne partie
Il ſe faut coucher tard, & ſe leuer matin,
Et faire à tous propos le diable Sainct Martin :
Remarquer vn logis, aſſieger vne porte,
Garder que par derriere vn Conſeiller ne ſorte,
S'accoſter de ſon Clerc, careſſer vn valet,
Recognoiſtre de loing aux ambles vn mulet,
Auoir nouueaux placets en main & en pochette,
Dire eſtre de ſon cru tout cela qu'on achete

A beaux deniers contans : bref, il faut employer
Possible & impossible à procés festoyer.
On n'ose démentir des Dieux les saincts oracles :
Ny l'arrest des Procés. Les Dieux font des miracles
Les Procés que font-ils? les plus gouteux troter,
Galoper les boiteux, pour les solliciter,
Les rendants au besoin prompts, dispos, & habiles.
Du profond des forests ils attrainent aux villes
Cerfs & Daims, & Sangliers, sans rets ny hameçons.
Et sans moüiller la pate, ils prennent les poissons.
Leur occulte cabale attire metairies,
Villages & chasteaux, rentes & seigneuries;
Comme le luth d'Orphé les arbres desplantez,
Ou celuy d'Amphion les rochers enchantez,
Qui descendans des monts en vne grasse plaine
Bastirent sans maçons la muraille Thebaine.
Ce qui est ja passé, & vne fois est faict,
Par tous les dieux ensemble estre ne peut desfaict :
Les Procés en ce poinct ont sur eux l'aduantage;
Pource qu'vn alibi, auec vn tesmoignage
Presté en charité, desfaict tout le passé,
Fait vn vif estre mort, & vn vif trespassé.
On recognoist les Dieux, ainsi que dit Homere,
Au mouuement des pieds, qu'ils tournent en arriere :
Mon Procés prend plaisir à tousiours reculer.
Les Dieux sont recogneuz souuent à leur parler,
Car toute autre est leur voix que n'est nostre langage :
Les Procés, vrais Bretons, ont à part vn ramage.
Aux Dieux, francs de la mort, on dresse des autels ·
Qu'on en dresse aux Procés, puis qu'ils sont immortels.
Mon procureur Guillor en sçauroit bien que dire,
Qui mon Procés iugé tire encore, & retire;
Et depuis seize mois m'a tant villonnisé
Que ie le tiens desia pour immortalizé.

La presence des Dieux en terre est coustumiere
D'esclater çà & là vne grande lumiere :
Où le procés s'assied en son pontificat,
Tout flambe d'escarlate, & fin or de ducat.
Les Dieux sont bien heureux, & n'ont disette aucune :
Les iuges des Procés sont enfans de fortune,
On sacrifie aux Dieux la chair de maint Taureau :
On dedie au Procés qui est sur le bureau,
Non parfums d'Arabie, ou le sang de cent bestes,
Ains promesses & dons, & faueurs, & requestes.
On n'ose offrir aux Dieux que victimes de choix :
Les escus des Procés doyuent estre de poix ;
D'or luisant, bien formez : ou autrement l'yssue
N'en sera que mauuaise, & obscure, & tortue.
Quand les prestres des Dieux les veulent supplier
Tous leurs accoustremens il leur faut deslier :
Qui Procés recommande, & ne veut qu'on l'oublie
Perd sa peine & son temps si bourse il ne deslie.
Les vœux qu'on fait aux Dieux ne sont pas tous ouys :
A la fin des Procés tous ne sont resiouys.
Tel se pense asseuré, dont par vne trauerse
L'aduersaire plus cault l'asseurance renuerse.
Les Dieux donnent le bien ou l'ostent aux humains :
Aussi font ceux qui ont le Procés en leurs mains.
Les Dieux, comme l'on dit, ont de rien faict le monde :
Vn Procés mal chastré, qui en bastards abonde
Ou de rien ou de peu, fait quelquefois grand cas,
Croissant par escriture au sac des Aduocats.
La main de Iupiter par vn horrible foudre,
Porté d'estourbillons, met en cendre & en poudre
Les orgueilleuses tours, & les haultes forests ;
Aussi font bien souuent les foudres des arrests :
Les plus grosses maisons à plaider obstinees
Par l'effort des procés se trouuent ruinees.

Iupiter courroucé d'vn don va s'appaiſant :
Vn rigoureux procés s'adoucit d'vn preſent.
L'ambroſie & nectar ſont des Dieux les delices ;
Et le procés friant aime fort les eſpices.
Iupiter balançant des combatans le ſort
Donne à l'vn la victoire, & à l'autre la mort.
Le procés intenté en pareille eſperance
Souſtient pour quelque temps égale la balance :
En fin, par vn arreſt fatalement donné,
On en voit l'vn qui gaigne, & l'autre condamné.
Mercure aux pieds ailez par ſa verge charmee
La porte de Pluton tient ouuerte & fermee
Aux eſprits palliſſants, qu'arrachez de leurs corps
Dans les enfers il pouſſe, ou les en tire hors :
Vn huiſſier par ſa verge, ainſi comme Mercure,
Tire les priſonniers de quelque foſſe obſcure
Pour reuoir la douceur de la clarté du iour ;
Ou triſtes les conduit au malheureux ſeiour
De ces cachots moiſis, où la crainte eternelle
Ne laiſſe en nul repos vne ame criminelle.
Si Mercure eſt ruzé en tous ioyeux larcins,
Autant, ou plus que luy, les procés y ſont fins.
Mercure court touſiours, & preſide aux voyages :
Combien pour les procés ſe fait-il de meſſages ?
Apollon eſt à craindre auec ſon arc d'argent ;
Auecques vn exploit eſt à craindre vn ſergent :
D'Apollon & Bacchus on vante la ieuneſſe,
Vn procés rajeunit ſouuent en ſa vieilleſſe :
Tel qu'on voit vn ſerpent, qui ſur le renouueau
Deſpouille, vigoureux, & ſes ans, & ſa peau.
Neptune de ſon ſceptre à trois pointes aigües
Faict la terre crouller, & les villes eſmeües :
Les iuges des procés, quand ils ſont irritez,
Font trembler ſous leurs voix & peuples & citez.

Les procés en autruy ne font pas grande eſtime
Du crime de l'Amour, s'il faut l'appeler crime :
Quand le ialoux boiteux ſur le faict eut ſurpris
Le felon Thracien, & la douce Cypris,
Eſtroitement liez en vn plaiſant martyre,
Les Dieux bons compagnons, ne s'en firent que rire.
Les temples qu'on baſtit pour les Dieux tout-puiſſans
On voit de leur haulteur les aſtres menaçans,
Garnis & eſtoffez des richeſſes plus rares
Qu'on trouue dans la terre, & que les mers auares
Cachent deſſous leurs flots ; & certes il conuient
Bien loger les hauts dieux de qui tout bien nous vient :
Le Procés, qui les Dieux en mainte choſe imite,
Es Palais ſomptueux plus volontiers habite
Que ſous les pauures toicts des petites maiſons :
Voila pourquoy il hait Suyſſes & Griſons,
Où il eſt mal receu & que plus il ne daigne
Pour demeure choiſir les pœſles d'Alemaigne.
Si les Dieux deſguiſez, changeans leur majeſté
En beſtes & oiſeaux, par la terre ont eſté,
Et ont faict de bons tours deſſous forme empruntee,
Le Procés ne doit rien aux changes de Protee.
Vous le penſez ciuil, il deuient criminel :
Vous l'eſtimez finy, le voila eternel :
Eſt-il preſt à iuger? de nouueau il informe :
A chaſque bout de champ il prend nouuelle forme :
D'vn corps il en faict ſept, qu'il allonge en deſpens,
Ainſi qu'Hercule veit ſept teſtes de ſerpens
Renaiſtre d'vn ſeul col, deſpit en ſon courage
De voir ſon ennemy croiſtre de ſon dommage.
Meſmes ſans le feu Grec ſon eſclaue vertu
Ne fuſt venüe à bout de ce monſtre teſtu.
Maſle & femelle enſemble eſt nature diuine :
Le procés à bon droict ſe peut dire Androgyne

Produiſant des enfans ſans ſe ioindre à autruy,
Qui dedans peu de iours ſont auſſi grands que luy.
Il eſt maſle au parler, mais bouïllant en querelle,
Replique, & contredicts, il ſe monſtre femelle.
L'iniuſtice & les torts par les Dieux ſont vangez ;
Et auſſi par procés les hommes outragez.
Tout eſt rempli de dieux ; & les eſtangs liquides
Du vieil pere Ocean, & les campaignes vuides
Du pur ciel & de l'air, & ce gros element
Qui eſt des autres trois le commun fondement.
Du monde la grandeur de ta grandeur eſt pleine,
Procés, fils du Chaos : mais i'ay trop courte haleine
Pour vn ſi long diſcours : finy doncques mes vers,
Toy qui dois mettre fin à ce grand vniuers,
Si du Sicilien la Muſe eſt veritable
Qui vif s'enſeuelit au gouffre eſpouuantable
Du Montgibel ardant, ſe lançant au milieu,
Afin que comme toy il fuſt eſtimé Dieu.

SONET.

La femme & le procés ſont deux choſes ſemblables.
L'vne parle touſiours, l'autre n'eſt ſans propos :
L'vne aime à tracaſſer, l'autre hait le repos :
Tous deux ſont deſguiſez, tous deux impitoyables.
Tous deux par beaux preſens ſe rendent fauorables :
Tous deux les ſupplians rongent iuſques à l'os :
L'vne eſt vn profond gouffre : & l'autre eſt vn Chaos
Où s'embrouille l'eſprit des hommes miſerables.
Tous deux ſans rien donner prennent à toutes mains :
Tous deux en peu de temps ruinent les humains :
L'vne attize le feu, l'autre allume les flames :

L'vn aime le debat, & l'autre les diſcords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procés il mariaſt les femmes.

ELEGIE

Sur vn Anneau.

O bel Anneau, ſorti des doigts polis
Qui feroient honte aux roſes & aux lis,
Doigts, l'ornement de ceſte main diuine
Qui m'a tiré le cœur de la poitrine :
Gentil anneau, confort de mes ennuis,
Tu as eſté à celle à qui ie ſuis :
Et maintenant, par ta douce preſence,
D'elle touſiours me donnes ſouuenence,
Rendant enſemble & l'vn & l'autre heureux :
Moy de t'auoir és diſcours amoureux
Secret teſmoin, lors que ie me lamente
Du feu couuert qui ſi fort me tourmente :
Toy, de ſentir rien n'eſtre en mon pouuoir
Si grand ſoit-il, qui tant me plaiſe à voir,
Que tant ie priſe, & honore, & careſſe,
D'yeux & de mains, comme ta petiteſſe.
En mainte choſe auſſi nous nous trouuons
Tous deux egaux : car tous deux nous ſeruons
Celle qui n'a ſa premiere ou ſeconde.
Tu es tout rond, ma foy eſt toute ronde.
Iaune tu es, iaune ie ſuis auſſi :
C'eſt la couleur que porte le Souci,
Pareil de nom au ſoucy qui me mine.

Ton rond en toy ſe commence & ſe fine,
Sans fin pourtant & ſans commencement :
Mon ferme amour ne veut aucunement
Auoir de fin, quoy que ie puiſſe faire,
Quoy que ie die ou ie penſe au contraire :
Et de ſi loin ſon commencement vient
Qu'en le cherchant plus il ne m'en ſouuient.
Tu es d'or pur : & pure eſt ma penſee,
Pure ma foy qui ne ſera faulſee,
Pur mon amour, qui changer ne ſe doit.
Ie ne t'ay peu faire entrer en mon doigt
Sinon à peine : & ſans peine & deſtreſſe,
Entrer ne puis au cœur de ma maiſtreſſe.
En la ſeruant tu perdis les couleurs
De ton eſmail : parmy tant de douleurs
Ie perds la mienne, & peu à peu s'efface
Ce teint vermeil que i'auois ſur la face.
Partout chargé de pennes ie te voy :
Où eſt celuy qui en a plus que moy?
Si bien ſur toy chaque penne eſt grauee
Que hors de toy ne peut eſtre enleuee :
Si bien ſur moy mes ſoucis ſont grauez
Qu'ils n'en ſeront que par mort enleuez.
Vn bon ouurier a buriné tes pennes :
Las! ceſt ouurier qui m'imprime les miennes
Eſt trop ſçauant, ſon bras trop aſſeuré,
Trop eſt ſon fer pointu & aceré.
Si ta deuiſe eſt que les plus legeres
Te poiſent plus : ie puis en mes miſeres
En dire autant, & par toy le prouuer ;
Qui rien ne poiſe ; & ſi n'ay ſceu trouuer
Charge à mon cœur ſi peſante que celle
Qui par te voir en luy ſe renouuelle.
Bref ie ne puis remarquer qu'vn ſeul point

Où toy & moy ne nous resemblons point
C'est que de toy elle sceut se defaire,
Quand il luy pleut vn don de toy me faire :
Et la laisser ie ne puis, ny ne veux ;
Si fort ie suis prisonnier de ses yeux.
Or puis que tant, Anneau, ie te ressemble,
Tu dois ouyr mon desir, ce me semble.
Escoute donc, & au moins pour ton bien,
De ton souhait fauorise le mien.
Comme souuent ta presence & ta veüe
Me ramentoit la beauté qui me tüe,
Ie me desire vn tel heur aduenir
Qu'aussy de moy se puisse souuenir
Par ton absence : & que i'entre, à ta place,
En sa memoire, & en sa bonne grace.
Si autrement le vouloit mon malheur,
Tu porterois ta part de la douleur.
Par defaueur rendu melancolique,
Ie deuiendroy tout sec & tout ectique :
Ainsi mon doigt qui t'a si cher tenu,
Seroit pour toy trop gresle & trop menu :
Pour ne te perdre il te faudroit donc estre
En quelque estuy, reculé de ton maistre.
Plaisir prenoit ma Dame en te portant :
Fay qu'elle en prenne à me porter autant :
I'enten qu'au cœur partout elle me porte,
Sans que iamais d'vn si beau lieu ie sorte.
Comme en ma main naguere elle t'a mis,
D'estre en la sienne aussi me soit permis :
Ainsi sera ma tristesse oubliee.
Par vn des doigts l'as autre fois liee :
Tu es au mien vn tres-heureux lien.
Ne sçaurois tu faire par ton moyen
Qu'Amour bien tost mieux nous lie & assemble

Que par le doigt, pour toufiours eftre enfemble?
Refte vn fouhait que ie fay pour la fin :
Empenne moy de tes pennes, à fin
Qu'oifeau leger par le ciel ie m'enuolle
Trouuer le nid de l'Amour qui m'afolle.
Si i'y reçoy la faueur que i'attens,
Egalement nous en ferons contents :
Toy defchargé du fardeau de tes pennes,
Moy deliuré de foucis & de peines.

ELEGIE

A MONSIEVR PINART, SECRETAIRE D'ESTAT,

& des Commandemens.

Ie penfois que vertu au ciel s'en fuft volee,
Du tout abandonnant la terre defolee,
Pour l'auoir ainfi leu, & pour voir en mefpris
Les arts, & le fçauoir, & ceux qui l'ont appris.
Toutefois à la fin d'opinion ie change :
Car ie fçay maintenant où la Vertu fe range.
PINART, *tu es fon hofte ; elle loge chez toy :*
La Franche-courtoifie, & l'Amour, & la Foy,
Ont choifi leur demeure en cefte belle place.
Ie les y ay trouué, les fuiuant à la trace.
Si toft que i'eu heurté, ton huis me fut ouuert,
Ie ne m'eftois encore à demy defcouuert,
Quand d'vne volonté toufiours prefte à bien faire
Il te pleut promptement embraffer mon affaire.
Tu es donc, ô PINART, *des Mufes le fupport :*
C'eft toy qui as conduit mon nauire à bon port.
Ta parolle & faueur, au befoin employee,

M'ont rendu par le Roy ma requeſte octroyee.
L'honneur en eſt à toy, & à moy le ſoucy
De pouuoir m'acquiter au moins d'vn grand mercy :
Combien que ta vertu à cela point ne penſe,
Parce que de ſoy-meſme elle eſt la recompenſe.
Mes moyens ſont petits : mais tel eſt le deſir
Que preſqu'il oſeroit s'egaler au plaiſir :
Plaiſir qui n'eſt perdu : ta ſemence n'eſt morte
Iettée en champ ingrat & qui rien ne rapporte.
On me verra pluſtoſt moy-meſmes m'oublier,
Que taire ce bien-faict, & ne le publier.
Si le Dieu qui m'inſpire, & contraint de le ſuiure,
Qui apres le treſpas peut les ſiens faire viure,
Qui ſçait & la nature & les Parques forcer,
Daigne enfler mes poulmons & ma voix renforcer,
Ie le diray ſi haut qu'on le pourra entendre.
Partout où le Soleil va ſa lumiere eſtendre.

ODE

Rythmee à la Françoiſe, & meſuree
à la façon des Grecs & Latins.
Telle eſt celle d'Horace qui ſe commence:

Miſerarum eſt neque amori dare ludum.

Ce petit Dieu, colere archer, leger oiſeau,
A la parfin ne me lairra que le tombeau.
Si du grand feu que ie nourry ne s'amortit la viue ardeur.
Vn Eſté froid, vn Hyuer chaud, me gele, & fond :
Mine mes nerfs, glace mon ſang, ride mon front :
Ie meurs vif, ne mourant point : ie ſeiche au temps de ma verdeur.
Sote, trop tard à repentir tu te viendras :
De m'auoir faict ce mal à tort tu te plaindras.

Tu attends donc à me chercher remede au iour que ie mourray?
D'vn amour tel meritoit moins la loyauté
Que de gouſter du premier fruict de ta beauté?
Ie le veux bien, tu ne veux pas; tu le voudras, ie ne pourray.

ODE

En vers Saphiques & Adoniques,
& enſemble rythmee.

On demande en vain que la ſerue raiſon
Rompe pour ſortir l'amoureuſe priſon :
Plus ie veux briſer le lien de Cypris,
Plus ie me voy pris.
L'eſprit inſenſé ne ſe paiſt que d'ennuis,
Plaintes & ſanglots : ne repoſe les nuits,
Pour guarir ces maux, que l'aueugle vainqueur
Sorte de mon cœur.
Pren pitié des tiens, tire hors de mon flanc
Tant de traits lancez, enyurés de mon ſang.
Moindre ſoit l'ardeur de ton aſpre flambeau,
Archerot oyſeau.
Ou, ſi mon tourment renouuelle touſiours,
Il me faut trancher le filet de mes iours.
Sur ce traiſtre Enfant ie ſeray le plus fort
Quand ie ſeray mort.

OEVVRES POETIQVES

DE IEAN PASSERAT

Lecteur & Interprete du Roy, non encore mifes en lumiere.

CONTRE PHŒBVS ET LES MVSES.

Laiſſe ton beau Parnaſſe, ó docte Delien,
Et vous d'autre coſté, troupeau Caſtalien,
Deſcendez d'Helicon, venés icy vous rendre :
Vn de vos ſeruiteurs veut de vous congé prendre,
Veut s'en aller ailleurs chercher la liberté
Qu'il perdit dés le iour que l'euſtes arreſté
Charmé de voſtre vois & du ſon d'vne lyre.
Les voicy arrivés : Adieu ie leur vas dire;
Mais ie ne ſçay par où ie le doibs commencer.
Doy-ie premierement aus neuf ſœurs m'addreſſer
Que iadis engendra la Roine d'Eleuthere?
La raiſon veut pluſtoſt qu'on commence à leur frere.
Adieu Phœbus, adieu Phœbus au chef doré,
De qui i'ay maintesfois les ſaincts pas adoré :
Phœbus à l'arc d'argent, ie te ſupply' ne iette,
Faſché de ceſt adieu, contre moy ta ſagette.
Tu ſçais bien que de fol ie t'ay long temps ſerui,
Et que tu as de moy tout le meilleur raui :
Sois content de cela : deſormais ne moleſte
Ce bien peu de raiſon que i'emporte de reſte.
Vous Muſes aus yeux bruns, les ſœurs de ce grand Dieu,
Auſſi bien comme à luy ie vous vien dire adieu,
De peur d'eſtre marqué de quelque ingratitude :
Combien que m'aïés faict vn traitement fort rude.

Pierides adieu, adieu chants, adieu bal
Mené toute la nuict au fond de quelque val :
Adieu Parnasse, adieu fontaine cheualine,
Honneur de Bœotie, & ton eau crystalline
Où vont boire les fouls : il me fasche beaucoup
Qu'à vous tous ie ne dis adieu le premier coup
Que vers vous me mena la ieunesse trop folle.
Or si en cest adieu ie dis quelque parolle
Que la iuste douleur m'ait contraint de lascher,
Filles de Iuppiter ne vous vueillés fascher :
Pardonnés au courrous : pour cela ie vous prie,
Comme faire sçaués, ne me changés en Pie.
Pour vn tant seulement qui vous eut à mespris
Vous en trouuerés cent de vostre amour espris.
Ie di adieu aussi à ceux qui vostre trace
Suiuent à chef baissé ; ça que ie vous embrace,
O poëtes diuins ; mais si, trop despité
Vous m'oiés de vostre art dire la verité,
Ne dardés contre moi quelque meurtrier iambe
Qui me vienne estrangler, comme vn second Lycambe.
Auecques vous, Messieurs, plusieurs mois i'ay esté
Esclaue d'Apollon, & de la pauureté ;
Qui s'en estime heureus, le soit toute sa vie,
D'heur si malencontreus ie n'aurai plus d'enuie.
Quelque autre plus leger sa foi prodiguera
A vos doctes escris : quelque autre briguera
Le laurier tousiours vert, pour toute recompense
D'auoir faict de son mieux vne ingrate despense.
Ie suis aueugle & sourd : ie ne veus voir n'ouïr
Vos contes impudens, qui peuuent resiouïr
Les Dieux (ce dites-vous :) Que plus on ne m'ameine
Les douze grands labeurs du vaillant fils d'Alcmene :
Ni les pins Idæans en deesses changés,
Ni l'exil de Saturne, & ses enfans mangés :

Ni l'infame banquet de Thyeste & Terée :
Ni du Soleil fasché la lampe retiree.
Cherchés qui le croira : quant à moi ie promets
De ne me plus seruir de ces beaus entremets.
Se paisse qui vouldra d'vne fable moisie
Ie ne suis que trop soul de vostre poësie.
Adieu contes plaisans qui m'auiez enchanté,
Ores que ie vous ly en meilleure santé
Vous ne me semblez plus sinon fables contées
Au feu, durant l'hyuer, par vieilles radotées.
Ie veus rauoir mes sens : non, ie ne veus plus voir
Le noir au lieu du blanc, le blanc au lieu du noir.
Ie connoi maintenant que cest art n'est que songe
Que plus scauant y est qui sçait plus de mensonge.
I'ay trop longtemps ouy rocs & arbres parler ;
I'ay trop veu les cheuaus & les hommes voler.
Ie ne pourroy conter combien i'ay veu de choses,
Souffrir en vn instant mille metamorphoses.
Mon esprit tout troublé, & veillant & dormant,
Estimoit tousiours voir vn nouueau changement.
Encore en y pensant i'ay peur que lon ne change
Mon humaine figure en quelque forme estrange.
En songeant d'Acteon ie crain fort que cornu
Mon pauure front ne soit comme à luy deuenu.
Ie taste auec la main, de peur, quand ie m'esueille
Qu'on ne conte de moi vne fresche merueille.
Et si en mon chemin quelque caillou ie voi,
Ie m'arreste tout court ainsi ie parle à moi.
Lequel de ces caillous pourroit estre mon pere,
Veu que l'homme est refait d'vne telle matiere?
A la fin ie conclu qu'il ne faut point passer
Par ce chemin pierreus, de peur de le blesser.
Mon pied me meine ailleurs : mais ie ne treuue place
Qui de cas monstrueus esbahir ne me face.

Voiant parmi les prez mille ſortes de fleurs,
Ces blanches (di-ie alors) ſont les filles des pleurs :
Et ces vermeilles là ſont du ſang humain nées :
Les autres autrement, ſelon leurs deſtinées.
Rien dans les bois fueillus ne ſe monſtre à mes yeus
Qui n'ait eſté changé par le vouloir des dieus :
Les arbres, les rochers, les monts, & les fontaines,
Iadis ainſi que nous eurent formes humaines.
En regardant voler par le ciel azuré
Les oiſeaus peinturés, ie ne ſuis aſſeuré.
Ie crain d'auoir aus flans vne nouuelle plume :
Ie me haulſe pour voir ſi plus que de couſtume
Mon corps n'eſt point leger : car touts ſont eſtimés,
Au moins la plus grand' part, eſtre hommes emplumés.
Leués les yeus en hault, lors que la nuict humide
D'vn tenebreus ſilence a remply ce grand vuide :
Voiés ce blanc chemin ; il a acquis ſon nom
Du laict anciennement reſpandu par Iunon,
Selon la fable Grecque ; & ſelon la Romaine
Il a eſté bruſlé par l'enfant de Clymene.
La vous reconnoiſtrés d'Aſtres vn million
Tirés de terre au ciel : vn Cheual, vn Lyon,
Deus ſerpents, vn corbeau, deux ourſes differentes,
Vn bouuier, vn taureau : les ſix ſœurs apparentes,
(La ſeptieſme eſt cachee) vn chien nous apportant
Et maladie & ſoif : qu'iray-ie tout contant?
Si loing de leur puiſſance ils eſtendent les bornes
Qu'à ton front, Iupiter, ils ont enté des cornes ;
Ores te tranſmuants en quelque ſatyreau,
Et ores te tournants en folaſtre taureau,
Afin de deceuoir d'vne forme empruntée
La fille d'Agenor, & celle de Nyctée.
Ils t'ont changé en or ſecretement coulant,
Or, de qui fut conceu le cheualier volant.

Ils ont à tes deux flancs colé vn blanc plumage,
Et puis ils vont disant que l'amoureuse rage
Te change en ces façons, quand tu es incité
De dresser quelque embusche à la pudicité.
Tant ils estiment peu d'accuser d'adultere
Toi des hommes le Roy, & des haults dieus le pere!
Vulcain ose par euls ton cerueau mipartir
Pour en faire dehors vne Pallas sortir
Sa lance & son bouclier. Ils font estre ialouze
De tel enfantement ta sœur & ton espouze;
Luy monstrent vne fleur, laquelle a le pouuoir
De lui faire sans toi vn enfant conceuoir.
Ceste fleur elle auale, & apres iuste espace
Hors de son ventre sort l'horrible dieu de Thrace
De pied en teste armé : la pœur va assaillant,
Quand il est courroucé, le cueur du plus vaillant,
L'vn fuit çà, l'autre là : car aus vns il trauerse
La maille & l'estomach : les autres il renuerse
Accablés de son char : ceus qui s'approchent prés
Trainent parmi les champs leurs boyaus tost aprés.
Deuant ce dieu mutin la sanglante Bellonne
Ses cheuaus escumans d'vn gros fouët éguillonne :
Traïson l'accompaigne, & la mortelle horreur
Le suit en toute part auecques la fureur.
Lors que par son effort la bataille est gaignée,
Et qu'il a despoüillé sa cuirace ensaignée,
D'vn simple aueugle enfant, sans resistance, pris
Paisiblement se couche auprés de sa Cypris;
Cypris aus beaus cheueus, fille de la marée,
Qui naissante aborda en l'isle Cytherée.
Puis ces deus amoureus, vn peu plus conuoiteus
Que fins en leurs amours, sont par le dieu boiteus
Surpris & enchesnés : qui d'vn visage blesme,
Appelle tous les dieus, & leur monstre lui mesme

En sa chambre, en son lict, de liens bien tenus
Le fier Odrysien & la douce Venus.
Laisson là ce Coqu, & venons à Mercure
Ruzé sur tous les dieus à changer sa figure :
Qui du ciel & d'enfer fidele messager
Prent souuerain plaisir à tousiours voiager :
Ayant en la main dextre vne verge charmée
Dont la porte d'enfer est soudain deffermée,
Ou close ainsi qu'il veult : elle donne repos ;
Elle ferme les yeux tuant le plus dispos ;
Rien contre son pouuoir en armes ne se treuue :
Iadis à son dommage Argus en fit l'espreuue.
De qui cent yeus estaints à ceus furent changés
Que nous voyons, o Paon, en ta queue arrangés.
Qui ne t'aime des dieus, Cyllenien? qui est-ce
Qui en ioyeus larcin ne prise ta finesse?
Lequel est-ce d'entre eus qui sçache mieus prester
Vn œuure charitable au pere Iuppiter?
Pourquoi est dieu Bacchus auec sa rouge trongne?
Pour cela seulement qu'il estoit bon yurongne?
Deux fois naistre ils l'ont faict : ce petit enfançon
Quand Semele auorta, d'vne estrange façon
Iuppiter le receut, & le mist en sa cuisse,
Dont nasquit de rechef. Qui est celuy qui puisse
En escriuant nombrer tous les contes menteurs
Qui se peuuent tirer de ces graues aucteurs?
Si ie monte sur mer, parmi les ondes perses
Du vieillard Ocean maintes formes diuerses
Me font glacer d'horreur : i'ay grand'crainte en oyant
Iapper Scylle affamee ; & tremble la voyant
Mi-vierge & mi-poisson, qui bien souuent attire
Dedans son ventre creus nautonnier & nauire.
I'ay tressaulté de peur quand dire ie voulois
Des trois monstres marins semence d'Achelois

Et la vois charmeresse, & les membres difformes.
Celui qui a peu voir en cent hideuses formes
Proté se desguiser, & rechanger de peau,
Ainsi comme il luy plaist : qui a veu son troupeau
Sur le riuage errer, n'ayant aus yeus les larmes,
Oncques il ne pallit au milieu des alarmes,
Il a teste d'acier, & poitrine de fer.
Deualons au plus creus du tenebreux enfer.
Le dueil & les soucis se tiennent à l'entree,
La palle maladie est aussi rencontree
Auecques la vieillesse, & la crainte, & la faim.
La laide paureté y est tendant la main.
Là est l'horrible mort, qui de sa faulx moissonne
Les ieunes & les vieus, sans espargner personne.
Au plus prés de la mort le sommeil son cousin,
Le labeur esnerué est du sommeil voisin.
Là tous les desplaisirs, là la guerre est logee,
Et la sedition : la discorde enragee,
Aus cheueus serpentins, est là, rongeant ses bras,
Et dechirant sa cotte : on ne trouue là bas
Rien qu'vne grande horreur de monstres redoutables.
Prés de la porte y a des obscures estables
Où les Centaures sont : on entend là dedans
L'hydre sifler aigu, & marteler des dents.
Briaré enchaisné de cent mains, se cholere
Encor contre le ciel, & la triple chimere,
Toute de feu armee, espoüante les morts.
Les Gorgones y sont : l'Espaignol à trois corps
Hostes d'vn seul esprit : les Harpyes vilaines
Infectent tous ces lieus de puantes halaines.
Quelque peu plus auant, aus riues d'Acheron,
Sa nacelle conduit le nautonnier Charon,
De qui, comme vn flambeau, les deux yeus estincellent.
Sur le riuage on voit les ames qui l'appellent :

Quand il est abordé, la tourbe à l'enuiron
Le requiert de passer : mais de son auiron
Ores ceste il repousse, or' iette au fleuue celle
Qui s'ingere d'entrer par force en sa nacelle.
Voïés-les à la foule entrer dans son basteau :
Donnons nostre quatrain, & passons delà l'eau.
Armons-nous, armons nous : voici d'horribles bestes.
Ie voy premierement vn gros chien à trois testes,
Portier Plutonien : qui entendant frapper
Quelqu'vn à l'huis d'enfer, commence de iapper
Si effroïablement de trois gosiers ensemble
Que la vuide maison de tous costés en tremble.
Plus loing que le logis de l'aboiant portier
Trois iuges sont assis, chascun en son cartier,
Le seuere Minos, Æac, & Rhadamante :
Tisiphone est auprés qui les ames tourmente.
Ainsi comme leur sœur, Megere, & Alecton,
Executent l'arrest des Iuges de Pluton.
Fuïon d'icy : ie voi cinquantes gueules bées
D'vne Hydre au plus profond, où les ames tombées,
Sans espoir de retour, d'horribles hurlements
Nous declarent assés leurs merueilleus tourments.
Voi comme son rocher remonte & redeuale
Sisyph malicieux? Voi la faim de Tantale?
La rouë d'Ixïon? quel espace à l'entour
Tient Titye estendu? voi l'affamé vautour
De qui le bec pinçant comme fortes tenailles
Tirasse sans cesser les fecondes entrailles.
Muses, nous auons trop dans vostre enfer musé,
Aussi d'en tost sortir il estoit mal-aisé.
Afin que ne seruions au peuple de risees
Nous ne parlerons point de vos champs Elysees.
Vos poëtes sacrés iront voir quelque iour
Ce que vous leur contés de ce plaisant seiour :

Cependant le croiront ceus qui le vouldront croire.
Paſſons oultre, & ſortons par la porte d'iuoire :
Car la porte de corne eſt cloſe à celui-la
Qui de l'art d'Apollon quelquefois ſe meſla.
Qu'atten-ie plus icy? que veus-ie d'auantage?
Apres auoir cherché par vn loingtain voyage
En la profonde mer, en la terre, & aus cieus,
Et aus enfers obſcurs; ie n'ai veu aucuns lieus
Vuides de leur folie : & ſi à ces miracles
Il faut adiouſter foi comme aus plus vrais oracles.
I'oublioi le meilleur : chaſcun d'eus en ſon liure
Promet, maugré la mort, ſe faire à iamais viure.
Ils oſent aſſeurer que le temps enuieus
Ne plongera leurs noms dans le fleuue oublieus.
Pourquoi doncques voit-on la haulte tragœdie,
Le poëme heroiq', la baſſe comœdie,
L'epigramme & l'eclogue, & odes & ſonets,
Seruir aus eſpiciers pour faire des cornets?
Ce qui eſt immortel ſert-il à la beurriere?
Ou (plus grand ſacrilege) à torcher le derriere?
Quelqu'vn d'eus regardant mes eſcrits de trauers,
Dira que ie ne ſçai quel pouuoir ont les vers :
Qu'Apollon deſpité le iour de ma naiſſance
De façonner vn vers ne me donna puiſſance.
Contés moi donc, meſſieurs, puiſque vous l'aimez tant,
Ce pouuoir merueilleus qu'auez en bien chantant.
Orphé, ce diront-ils, peut animer les marbres
De ſa doulce chanſon; & a tiré les arbres
Aureillez apres luy : (prenez l'antiquité
Pour fidelle teſmoin de ceſte verité.)
Qui n'a ouy le nom d'Arion & de Line?
Et auſſi d'Amphion? dont la harpe diuine
Arrangeant les rochers, d'vn armonieus ſon
Baſtit les murs Thebains ſans ſecours de maçon?

Quoi? cela eſt-il fauls? non du tout : ceus qui ſuiuent
Ces babillardes ſœurs : ceus qui ſotement viuent
Charmés de leurs chanſons; ie croi certainement
Que non plus qu'vn rocher ils n'ont de ſentiment :
Comme moi inſenſé, qui guidé de ieuneſſe,
Aïant peu de ſouci, d'honneur & de richeſſe,
Les Muſes ay ſuiuy & leur meſtier appris,
Meſtier ſans nul profit, trompeur des bons eſprits.
Allés, Muſes, allés, allés jazardes Muſes,
Abuſés quelque fat qui n'a connu vos ruſes :
Quelque meilleur chemin ie prendrai deſormais :
Combien que ce ſoit tard il vault mieus que iamais.
Ie vous quite les biens de voſtre poëſie :
Coqu ſoit-il de vous qui en a ialouſie.
Vos plus heureus mignons, ſecs comme harans ſorets,
Vont claquetant des dents au trauers des foreſts.
Et puis ils ſont nommez ſacrés & ſaincts poëtes,
Les compaignons des Dieus, preſtres & interpretes.
N'eſt-ce vn beau paſſe-temps? les fait-il pas beau voir,
Souhaiter de Phœbus la lyre & le ſçauoir?
Demander quelquefois cent bouches, & cent langues,
Et vne vois d'ærain pour leurs belles harangues?
O vaine poëſie! ô gens de grand loiſir!
O gens plus importuns qu'on n'en ſçauroit choiſir,
D'inuoquer Apollon, & les neuf Muſes ſourdes,
Pour leur mettre au cerueau des chanſons & des bourdes!
Voire mais (diſent-ils) l'art n'eſt commun à tous.
Ha! ie le leur confeſſe : il n'eſt que pour les fous :
En ceſt art ſeulement le ſage en vain trauaille :
Sans eſtre hors du ſens on n'y faict rien qui vaille.
Prenez quelqu'vn d'entre eus, & puis luy propoſez
De ſes vers qu'il aura freſchement compoſez :
Demandés lui que c'eſt : vous l'auės beau ſemondre,
Comme vn homme eſperdu il ne ſçait que reſpondre.

Auſſi ni la raiſon, ni preceptes, ni art
N'ont telle force en eus qu'vn furieus hazart.
Or veu ceſte fureur l'opinion commune
Eſt qu'ils ſont à Phœbus, ou pluſtoſt à la Lune.
L'vn pour faire deux vers ſes ongles va rongeant :
L'autre (qui n'en riroit?) fut poëte en ſongeant :
Et luy ſouuient encor qu'vne fois Calliope
Luy enſeigna ſon art ſur la iumelle crope.
Vraiment il receuoit vne grande faueur
D'eſtre fait en dormant pour tout iamais reſueur.
Aus autres animaus nature fauorable
Du ſeul homme la vie a rendu miſerable,
Ne luy preſentant rien qui ne ſoit tout amer :
Dont quelqu'vn ſe vengeant l'a bien oſé nommer
Maraſtre trop iniuſte à la race des hommes.
D'autant que nous humains plus miſerables ſommes
Que tout autre animal, le poëte d'autant
Nous ſurpaſſe en malheurs : il en endure tant
Que ie croy fermement, & ma foy n'eſt point vaine,
Que Iuppiter l'a pris ſur tous autres en haine.
Toy Apollon, leur dieu, par ton pere irrité
Ne fus tu pas priué de la diuinité?
Au bord Amphryſien ſoubs vn habit champeſtre
Du Roy Theſſalien tu menas les bœufs paiſtre.
Par neuf eſtés ſuiuans entre les paſtoûreaus
On te veit par les champs conduire les taureaus.
Dele ne parloit plus, Patare eſtoit muëte :
Phœbus eſtant vacher, que ſeroit vn poëte?
Tu ne gaignois ta vie alors à fredonner
Le luth Mercurien, il fallut maçonner
Pour vn pariure Roy : pauureté importune
Contraignit Apollon de ſe ioindre à Neptune.
O quel plaiſir de voir à la pierre courir
L'vn de ces dieus banis, & l'autre l'eſcarrir?

Ces maçons trauailloient à bien remparer Troye
Qui du Grec outragé deuoit eſtre la proye.
L'œuure eſtant acheuee il fallut viſtement
De peur de pis auoir deſloger ſans paiment.
Voila comment Phœbus auec ſa poëſie
Bani ſe pourchaſſoit par la fertile Aſie.
Sans crainte d'eſtre long ie conterois icy,
Muſes, combien de mal vous endurez auſſi :
Le viſage plaſtré, plat & vague le ventre :
L'œil rouge & enfoncé : l'obſcurité d'vn antre
Qui vous ſert de palais ; comment voſtre Apollon
Ne vous peult garentir du ſouffle d'Aquilon,
Quand vous allez dormir, ou ſur la roche dure,
Ou ſoubs vn cheſne creux, au cœur de la froidure.
De vous ni de Phœbus plus rien ie ne dirai,
Mais de vos fauoris les malheurs i'eſcrirai.
Le harpeur Thracien que l'amoureuſe flamme
Fit deſcendre aus enfers pour ramener ſa femme,
Sans elle retourné au ſeiour des viuans
Prés du fleuue Strymon pleura ſept mois ſuiuans.
Rien ne lui profita Calliope ſa mere,
Rien le luth enchanteur encontre ſa miſere.
Euridice appellant ſi fort il lamenta
Que de ſes pleurs amers les eaus il augmenta
Du fleuue Oeagrien : & les roches attaintes
D'vne iuſte pitié, reſonnoient à ſes plaintes.
Enfin que te valut, o harpeur, ton chanter
Si doulcement piteus? tu ne peus enchanter
La terrible fureur des femmes meſpriſees
Qui firent de ton corps cent pieces diuiſees.
Ta teſte ſeparee en Hebre s'enuola,
Où d'vne langue froide Euridice appella.
Plus heureux ne fut pas ce grand poëte Homere,
Deſtitué d'amis, priué de la lumiere:

Qui ſans ceſſe endurant & la ſoif & la faim
Alloit chantant ſes vers pour vn morceau de pain.
Ie dy ce vagabond, de tous le capitaine,
Dont ils vont épuiſant, comme d'vne fontaine
Qui iamais ne tarit, leurs contes monſtrueus :
Qui pour auoir menti eſt eſtimé entre eus
Vn ſecond Apollon : de qui la bande toute
Des fables eſt venue : Auſſi ne voyant goute,
Pour ſe donner plaiſir, il ſongea vn Hector,
Vn Achille, vn Vlyſſe, vn petit fils d'Actor,
Deux heritiers d'Atree, & de dieus vne armee,
Dont vne part eſtoit fierement animee
Encontre les Troïens ; & l'autre s'efforçoit
De ſauuer Ilion : là ſon temps il paſſoit :
Et n'aïant au diſner de quoi charger ſa table
Repaiſſoit ſon eſprit de quelque maigre fable.
Viuant il ne trouua qui vouluſt receuoir
Ni lui, ni ſes eſcrits, ni tout ſon beau ſçauoir.
Ains errant ſolitaire il forgeoit de ſa plume
A la pauure Iunon vne peſante enclume :
Ou faiſoit crier Mars par Tydide bleſſé :
Ou la belle Cypris : ou bien eſtant laſſé
D'auoir ouy combatre & l'Aſie & l'Europe,
Prenoit ſon paſſetemps auecques Penelope.
Apres tant de malheurs ce grand Mœonien
Quel profit receut-il du blond Latonien?
Celui qui iuſqu'à cy n'a qu'vn qui le ſeconde,
S'enſeuelit tout vif dedans la mer profonde :
N'ayant aucun ſecours de ſes belles chanſons,
Il eſleut ſepulture au ventre des poiſſons.
Voſtre pareil deſtin, Sophocle & Philippide,
Fut vn peu plus heureus que celuy d'Euripide,
Euripide tragiq', que Phœbus, ni Pallas,
Ne peurent garentir des maſtins d'Archelas,

Qui ſur luy deſlachez ont ſa chair entamee
En mille & mille endroits de leur dent affamee.
Archiloch des Spartains honteuſement chaſſé
Eut le corps d'vne fleche en guerre outrepercé :
Auſſi eut Lycophron : du ciel vne tortue
Tombant deſſus Æſchyl, fatalement le tue.
C'eſt trop parlé des Grecs, mais quoi? laiſſerons nous
Pherecyde & Alcman, tous deux mangez des pouls?
Laiſſerons nous Sapphon l'amante deſpitée
Qui d'vne haulte roche en la mer s'eſt iettée?
Phauon le raieuni tant ce mal ne cauſa
Que l'art malencontreus dont elle compoſa.
La malheureuſe fin des poëtes de Grece
A ſuiuy les Romains : teſmoing en eſt Lucrece,
Qui auec le fer nud ſe trauerſant le flanc,
Reſpandit, enragé, & ſa vie & ſon ſang.
Le trop boire enuoya aus vmbres infernales
Ce rude Calabrois, eſcriuain des annales.
Dirai-ie le deſtin de Plaute infortuné,
Qui pour gaigner ſon pain a la meule tourné,
Et d'vn aſne tardif long temps tenu la place :
Pour euiter la faim eſt-il rien qu'on ne face?
Celui-la qui chanta d'vne ioyeuſe vois
Dites ïo Pæan, ïo Pæan deux fois,
Fait d'vn heureus amant vn tres-miſerable homme,
Chanta le grand helas, chaſſé bien loing de Romme.
De ſon banniſſement les larmes & les cris
Ne vindrent d'autre-part que de ſes vains eſcrits.
Voila tout le plaiſir, & le bien que moiſſonne
Qui pour du tout ſe perdre à vous, Muſes, ſe donne.
Ie paſſe de Lucain la malheureuſe fin;
Et d'autres infinis : ie laiſſe tout, à fin
D'acheuer ceſt adieu ſur qui trop ie demeure.
Partons donc il eſt temps, partons tout à ceſte heure,

Pendant que la raiſon nous conuie à ſortir :
En vain quelque autre iour i'eſſairois d'en partir.
Ha, Muſes, laiſſez-moi : voſtre douce folie,
Tant plus ie parle à vous, plus doucement me lie.
Ne me retenez point, ie m'en veus en-aller :
Ie ne vous verrai plus au ſon du luth baller :
Adieu, muſes, adieu : adieu Prince de Dele :
Dites adieu pour moi à l'enfant de Semele.
Ie ne marcherai plus deſſoubs vos eſtendarts :
Ie ne ferai la monſtre auecques vos ſoudarts.
Apres ce long adieu qui m'y verra encore
Qu'il cherche à mon cerueau vn arpent d'Ellebore.
Si i'inuoque Apollon pour des vers m'inſpirer
Ie lui confeſſerai mon cerueau s'empirer :
Car ſi i'en fais quelqu'vn, ie veus que lon eſtime
Vn deſpit, non Phœbus, eſtre aucteur de ma rime.

HYMNE

De la Pais, faicte en l'an M. V. LXII.

A Alphonſe Delbene Abbé de Haultecombe.

Apres le grand orage & l'execrable horreur,
Qu'a ſur nous eſclaté la ciuile fureur,
Pendant que de Charon la barque gemiſſante
Pour tant d'ames paſſer n'eſtoit aſſez puiſſante .
Apres que Mars ſoulé de hazardeus combats,
Ieu trop long & faſcheus, a mis les armes bas,
Et que vaincu d'amour qui bruſle ſa poitrine
Il s'endort au gyron de la belle Cyprine :
A la fin mon Delbene, à la fin nous ceſſons
De dire en triſtes vois nos piteuſes chanſons.

Or chantons de la Pais, par qui ſont reſſerrées
Du dieu au double chef les deux portes ferrées.
Ne ſoyons point ingrats, ne deſrobons l'honneur
De celle qui rameine en France le bonheur.
Oui mais (ce diras-tu) ce ſubiect difficile
Demande vn autre Homere, ou vn autre Virgile.
Combien qu'à ſi grand faix eſpaule forte il fault,
Toutefois prenons cœur : ſi la force default,
La bonne volonté & la modeſte audace,
D'vne iuſte loüange occuperont la place.
Sus donc efforcons nous : d'vn vers audacieus
Chantons l'heur de la Pais, & l'eſleuons aus cieus.
Auant l'an & les mois ; le feu, la terre, & l'onde,
L'air eſpais ſans clarté, erroient parmi le monde
Peſle meſle confus : ces quatre premiers corps
Dont tout eſt engendré, n'auoient aucuns accords :
Le feu eſtoit dans l'eau : & la brutale maſſe
Du plus gros element n'eſtoit d'égal eſpace
Penduë en l'air eſpars : ni le flambeau du iour,
Comme il faict maintenant, ne luyſoit à ſon tour
De ce bel ornement la forme mal polie
Soubs l'eternelle nuict giſoit enſeuelie :
Quand la Pais s'aduiſa, la premiere des dieus,
De finir ce deſordre & d'aſſeoir en leurs lieus
Le peſant, & leger, chaud, froit, ſec & humide.
Incontinent le feu, luyſant, bruſlant, liquide,
Vola au plus hault lieu : à qui l'air a eſté
En place auſſi prochain comme en legereté.
La terre s'aualla, que l'eau tint embraſſée,
Au centre de ce rond, toute en ſoy ramaſſée.
S'en reuolant au ciel, Pais y vint allumer
Mille feus, nourriſſons des vapeurs de la mer :
Feus qui parmi l'obſcur leurs eſtincelles dardent,
Et le ſecret plaiſir des amoureus regardent.

Sept autres fit à part, qui tiennent en leur main
L'immuable destin de tout le genre humain :
Dont l'vn de plus grand lustre, & de chaleur plus forte
Par l'oblique rondeau qui douze signes porte
A mesuré sa sphere, & ne s'arresta point
Tant que l'an acheué reuint au meme poinct.
Hors du sein de Tethys tirant sa teste blonde
Il fit naistre le iour ; & puis la nuict profonde,
Lors que pour soulager les iournaliers trauaus
Il plongea dans la mer ses flamboyans cheuaus.
Sa chaste sœur, qui luit de bastarde lumiere,
Rendit le mois parfaict au bout de sa carriere.
Ainsi le iour, la nuict, le mois, l'an, & le temps,
Eurent commencement : mais pour lors le Prin-temps,
Selon la loi que Pais au ciel auoit donnée,
Duroit sans se changer tout le long de l'année.
Le champ en tous endroits fut de fleurs peinturé :
L'air mesloit vn peu d'or parmi son azuré :
Zephire seul souffloit de qui la doulce haleine
Frisoit mignardement les cheueus de la plaine.
Iamais il ne tonnoit : & le fils de Iunon
Au pere tout-puissant rien ne forgeoit, sinon
Quelque beau gobelet, & vase delectable,
Dont en vn beau festin il peust parer sa table.
Sur le dos de la mer, d'vn courage felon
Iamais contre l'Auton n'arriuoit Aquilon.
Iamais vn autre son ne heurtoit à l'aureille
Que du ciel tournoyant la doulceur nompareille.
L'œuure paracheué Pais emplit promptement
D'especes d'animaus ce riche bastiment.
Desia s'estoient logez, tout au plus hault estage,
Les astres animez d'esprit diuin & sage,
Coulans en mesme lieu par espaces diuers,
Et nommez à bon droit les yeux de l'vniuers

Les Oiseaus bigarrez de naïue peinture,
Par ce vuide infini voloient à l'auanture.
Le Rossignol iazard auecques ses douls chants
D'vn gozier non lassé resiouissoit les champs.
Le sacre alors paisible & la colombe blanche,
Se perchoient bien souuent sur vne mesme branche.
Ensemble follastroient parmi les prez herbus
L'oiseau de Iuppiter, & celuy de Phœbus.
Au gyron porte-fruits de la feconde Rhée
Fut, peu de temps apres, mainte beste engendrée
L'elephant non loingtain de l'humaine raison
Veit alors le Soleil : en la mesme saison
Le Tigre, & la Panthere à la peau marquetée,
Le Lyon de poil rous, & de force indontée :
Le Chameau qui apporte vne selle en naissant :
Et le Loup affamé de terre se paissant.
Les Cerfs aus pieds legers, & les sauuages Chéures :
Le Sanglier aime-gland, les Ours, les Dains, les Liéures,
De la crainte affranchis se ioüoient par les bois,
N'ayans encore ouy des mastins les abbois.
Le Cheual hennissant, sans selle ni sans bride,
Gallopoit à plaisir par la campaigne vuide.
La Brebis & la Poulle en ce temps n'auoient peur
Ni du Loup rauisseur, ni du Renard trompeur.
Les plus fiers animaux, & les plus doulces bestes,
Dormoient flancs contre flancs, & testes dessus testes.
Pais ne se contenta : ains aiant imité
Le patron eternel de la diuinité
Forma vn animal, animal d'excellence,
Capable de raison, capable de science,
Preuoyant le futur, fort prompt à discourir :
Voire Dieu, s'il pouuoit se garder de mourir.
Petit monde à deus pieds, qui admire & contemple,
D'œil en haut esleué, l'autre monde plus ample :

Et les aſtres ſur tout; dont il ſçait eſtre pris,
Pour enfermer és corps tant de nobles eſprits.
Adonc premierement és humides campaignes
Nagerent les Tritons, & les cent ſœurs compaignes.
Lors Proté l'enchanteur, maiſtre berger des eaus
Mena ſur le ſablon ſes eſcaillés troupeaus:
La monſtrueuſe Baleine, & l'Orque à gueule bée,
Et le viſte Daulphin à l'eſchine courbée:
Les Veaus, les Chiens marins, & tels autres poiſſons
Que l'Ocean produit de cent mille façons,
Sur le marbre poli d'vne eau ſeurement lente
N'auoient veu ſur les eaus la nauire volante.
Age trois fois heureus! non pas âge doré,
Pource que d'vn tel nom ne peut eſtre honoré:
N'en deſplaiſe aus menteurs, & à la poeſie,
Qui ce nom a forgé ſelon ſa fantaſie:
L'or pere de tous mauls, & le plus deſiré,
N'eſtoit hors de ſa mine en ceſt âge tiré:
Ni l'auare marchant, prodigue de ſa vie,
Par eaux & par rochers ne paſſoit en Aſie.
Que ne viuoy-ie alors? ie n'euſſe veu l'excés
Du populaire eſmeu, ni ouy les procés
Dans vn palais tonant: ni acheté la langue
D'vn criard plaidereau pour faire ma harangue.
L'Empirique menteur ne ſe fuſt pas vanté
De gaigner mon argent pour perdre ma ſanté.
Ni mon cœur tremblotant durant la nuict müette,
N'euſt treſſauté d'effroi au ſon d'vne trompette.
O ſiecle ſouhaitable! où il eſtoit permis
De voyager tout ſeul ſans crainte d'ennemis.
Le larron n'eſtoit point le voleur à mains fortes,
Bien qu'en toutes maiſons n'y euſt aucunes portes.
Sans le trauail ſucré des fillettes du ciel
Le Cheſne Ionien ſuoit l'attique miel.

Et les troupeaus muglants, ſeuls reuenans de paiſtre,
Au ſoir le pis enflé rapportoient à leur maiſtre.
Les ſerpens tortillés, les Dragons empennés,
Du ſang Gorgonien n'eſtoient encores nés.
Amour n'ayant point d'arc, ni de torches bruſlantes,
Menoit dancer ſa mere, & les Graces riantes.
Auprés d'eus trepignoient, à bonds & ſaults gaillards,
Les hoſtes des foreſts; les Satyres paillards,
Les Faunes & les Pans. Les Nymphes non-peureuſes
Danſoient ſous la nuict brune aus chanſons amoureuſes.
C'eſtoit en ces beaus iours qu'en la terre hantoient,
Et qu'aus yeus des mortels les dieus ſe preſentoient.
Or ce meſme bon-heur nous aurons à ceſte heure
Si la Pais icy bas veult faire ſa demeure.
Mais las! heureuſe Pais, combien nous valuſt mieus
Si pluſtoſt ton ſecours fuſt arriué des cieus?
Le diſcord enragé n'euſt pas en ceſte guerre
De tant de bons ſoldats enſanglanté la terre.
Nous n'euſſions veu canons, petards & piſtolets,
Les armets enfoncer, rompre les corcelets.
Nous n'euſſions auſſi veu par ce terreſtre fouldre,
Tomber en combatant ſur la Françoiſe pouldre
Tant de Princes vaillants : dont le ſang reſpandu
Accourciſſant la vie, a l'honneur eſtendu
De Seine iuſqu'à Gange : helas la mort barbare
N'euſt raui au beſoing ce bon Roi de Nauarre.
La perte de ce Roi enaigrit la douleur
Conceuë en meſme temps d'vn ſemblable malheur :
Quand le ſieur de Randam pouſſant ſa fanterie
Contre les murs Normans d'vne bruſque furie,
Tresbucha ſur le champ : ainſi qu'on voit ſouuent
Vn Pin couppé tomber, ou arraché du vent.
La France n'euſt verſé vn tel fleuue de larmes
Deſſus ſon Mareſchal, tué de meſmes armes,

Sans qu'il trouuaſt pitié (combien que reconnu)
En ce peuple de fer qui boit le Rhin cornu.
Ta beauté, ta vaillance, & ton floriſſant âge,
Meritoient que le ciel tu viſſes dauantage
Ieune duc de Neuers? Si ce meſme baſton
Ne t'euſt auant le temps enuoyé vers Pluton:
Où eſtoit deualé, par vn chemin ſemblable,
Montbron le fils aimé du ſage Conneſtable.
I'ai horreur de parler du coup trop oultrageux
Dont tomba ce grand Duc, plus fort & courageus
Que le Dieu Thracien. En deſpit que i'en aye
Il me faut donc couurir ceſte mortelle playe,
Playe qui en Europe & ſaigne, & ſaignera,
Tant que de ſa vertu la memoire ſera.
IMais Cleion où vas tu? Quelle fureur t'emmeine?
Ces pleurs ſont mieus duiſans à ta ſœur Melpomene:
Trop loing de ſon chemin le dueil m'a eſlancé:
l vault mieus mettre fin à l'Hymne commencé.
Dieu te gard ſaincte Pais, de qui les Rois & Princes
Reçoiuent tous les biens qu'ils ont en leurs prouinces.
Tu as fondé de lois les antiques cités:
Tu maintiens & accrois les Vniuerſités.
Pais nourrice des dieus, auant Iuppiter née,
Tu tiens vn eſpy meur en ta main fortunée.
De ton gyron fecond tu verſes à planté
Tous les fruits que l'Automne a iamais enfanté.
C'eſt toi, mere d'amour, qui as en ta puiſſance
(Nymphes pardonnés moi) la corne d'abondance:
Qui peus faire couler par le pré verdelet
Vn fleuue de Nectar, & vn fleuue de laict;
Qui peus changer le fer de ce ſiecle où nous ſommes.
Ie te saluë, ô Pais, commun repos des hommes,
Rare preſent des dieus, que toutes nations
Doiuent ſeule inuoquer en leurs ſeditions:

Non vne feinte Pais, non vne Pais fourrée,
Mais vne Pais qui ſoit d'eternelle durée.
Ie te prie, ô deeſſe, apporte les moyens
De deſarmer du tout les mutins citoyens :
Chaſſe noſtre diſcord : ne trompe l'eſperance
Qu'on a deſia conceu de ta venue en France :
Demeure icy touſiours, comme tu as promis,
Et y fais demeurer la race de Themis.

HYMNE

DE LA NVICT.

Sur vn Epithalame.

S'il faut choiſir les choſes plus antiques
Pour embellir les chanſons poëtiques,
Chanton la Nuit : la Nuit a merité
Le premier lieu pour ſon antiquité;
Car le chaos l'engendra la premiere,
Auant le iour & la claire lumiere.
Rien ne ſe doit à la Nuit comparer
Quand il luy plaiſt d'eſtoilles ſe parer
Pour les amants; dont elle a pris la cure .
Quoi qu'on la nomme & aueugle & obſcure :
En temps ſerein elle ſeule a plus d'yeus,
Et plus luiſans, que tous les autres Dieus.
Le iour eſt plein de chagrin & de peine :
D'aiſe & repos la doulce nuit eſt pleine.
De iour l'Amant ne s'oſe declairer :
Lors on le vient de trop prés éclairer :
La nuit ſans peur les moyens luy preſente

Pour deceler le mal qui le tourmente.
Le iour ſe paſſe en procez & debats :
La nuit ſe coule en paix & en esbats.
Durant le iour vne honte craintiue
Rend à l'amant ſa dame plus reſtiue :
Durant la nuit honte, crainte, & ſouci
N'empeſchent point d'eſtre pris à merci.
Des amoureaus iamais la bande aillée
Ne va cherchant que la nuit eſtoillée,
Pour à couuert des hommes s'approcher,
Sur qui leurs traits ils veulent deſcocher.
De nuit Venus, que ſuyuent maintes fées,
Mene dancer les Graces bien-coiffées.
Nuit au ſein large, au noir acoûtrement,
La fin du monde, & le commencement :
Tu rafreſchis la terre de rouſee
Quand elle eſt ſeche, & d'humeur eſpuiſee.
Seule tu viens arreſter les trauaus
Des laboureurs, des Bœufs, & des Cheuaux.
La ſage nuit nous donne en noſtre affaire
Meilleur conſeil que le iour ne peult faire.
Le iour n'eſt bon à celer les ſecrets :
Le iour n'eſt propre aus myſteres ſacrés :
La nuit les garde en toute reuerence,
Enueloppés d'vn fidele ſilence.
Sans toi, Veſper, des aſtres le plus beau,
Iamais Hymen n'allume ſon flambeau :
Monſtre ta flamme, ô feu de Cytheree,
Auant-coureur de la Nuit deſiree ;
Phanal plus clair & luiſant que le iour,
Qui les amants conduis au port d'amour.
L'amant loyal, qui apres longue attente
eine allege, & ſon deſir contente,
fleſchi ſa maiſtreſſe à pitié,

Trouue la Nuit trop courte de moitié :
Aussi dit-on qu'en pareille fortune
Le Roy du ciel de deus Nuits n'en fit qu'vne.
Arreste donc, Aurore au teint vermeil,
Ton iaune char, & celuy du Soleil :
Pour vn amant, vn amant qui merite
D'estre à son aise, au sein de sa Charite,
Ores qu'il peut sans crainte & sans danger
Ses maus passés à si grand bien changer.
Si belle couple, & qui fust mieus égale,
Oncques n'entra dans la couche loyale.
Tel est l'éclat d'vn fin or Cyprien
En œuure mis sur l'iuoire Indien :
Telle est la Rose à la robe pourprine
Aupres d'vn Liz de couleur argentine.
Tu ne sçaurois aimer en plus hault lieu :
Tu ne sçaurois brusler d'vn plus beau feu,
Nouuel espous : fille n'est en ce monde
Qui en honneur la passe ou la seconde.
Viués d'accord, ô Pair bien assorti !
Du sang diuin l'vn & l'autre sorti.
Entr' approchez vos leures corallines
Bord contre bord, comme Conques marines.
Comme la vigne embrasse des Ormeaus
En cent replis le tronc & les rameaus :
Ainsi l'amour qui vos deux cœurs assemble
Serrés vous tienne estroitement ensemble.
D'aise rauis vos yeus sans se mouuoir
Ne soient iamais soûlés de s'entreuoir.
Vostre deuis au petit bruit resemble
Que fait Zephyr souspirant en vn Tremble
Ou comme on vit l'Abeilole murmurer
Autour du Thym qu'elle vient desleurer.
Fidele amant, qui as en ta puissance

Cette beaulté rare ſleur de la France,
Sans perdre temps en l'amoureuſe Nuit,
De ceſte ſleur fai ſortir vn beau fruit,
Le ciel benin en tout bon-heur l'accroiſſe,
Et qu'en luy ſeul tous deus on vous connoiſſe.
De l'Occident le riuage tortu
De vos enfans ſentira la vertu.
Tu les verras, Eſpaigne bazanée
Courir ſur toy du hault mont Pyrenée,
Reconqueſtans d'vn bras victorieus
Le ſceptre emblé des mains de leurs ayeus.
Mais taiſon-nous : la Nuit paiſible & coye
Defend le bruit, qu'on ne trouble leur ioye.
Belle bon ſoir : bon ſoir amant heureus,
Penſe' a iouyr du plaiſir amoureus,
Tant que Phœbus ſur ta couche parée
Iette ſes rais à la pointe dorée.

ELEGIE

Priere à Apollon, pour la ſanté de Madame ſœur du Roy.

Pere Apollon, ſi iamais tu ſis voir
A vn beſoing combien peut ton ſçauoir,
C'eſt maintenant qu'il faut que tu en vſes,
Pour noſtre bien, & pour l'appuy des Muſes.
Comme vn beau liz languit à chef baiſſé,
Terny, battu par l'Auton courroucé;
En luy ſouſflant ſon haleine ennemie :
Ainſi Madame a la face bleſmie.
D'vn œil piteux voi la Royale ſleur
Qui pert le teint, & la viue couleur.

Vien, haſte toi, gueri ſa maladie.
Ie te promets, ie te vouë, & dedie
Vn hymne ſainct, à ton honneur chanté,
Où tu ſeras nommé Dieu de ſanté.
Hors de danger tire les neuf pucelles :
Regarde Amour qui va trainant ſes aiſles ;
Son arc il briſe, & ſon flambeau eſteint :
Palle & fleſtri les Graces ont le teint.
Nous qui ſuyuons & adorons ta trace,
Portons le dueil eſcrit en noſtre face,
Empliſſans l'air de plainctes & de vœus.
Haſte toy donc Phœbus aux blonds cheueus :
Sauue, en ſauuant l'honneur des Marguerites,
Toi, & les tiens, Amour, & les Charites.

ELEGIE

Pour contr' eſtrenne à Alphonſe d'Elbene,
Abbé de Haultecombe.

S'il n'y a point de dons plus precieus
Que de donner ce qu'on aime le mieus :
Et ſi tu n'as rien plus cher que le liure,
Ton don me plaiſt autant comme de viure.
Ie le veus lire, & le veus tant reuoir
Que tout par cœur ie le puiſſe ſçauoir :
Alors i'aurai ſouuenance aſſurée
D'vne amitié d'eternelle durée.
Cette amitié, depuis vnze ans en ça,
Par liures croiſt ; par liures commença.
C'eſt vn augure, ou mon eſpoir me trompe,
Qu'il n'y aura temps ni mort qui la rompe.
Selon l'arreſt donné par les deſtins,

Arreſt cloüé à clous diamantins.
Iamais Phœbus, & les doctes pucelles
N'ont engendré que choſes immortelles.
Si donc le corps au tombeau pourriſſant
Laiſſe ſans fin vn renom fleuriſſant,
Telle on verra, Delbene, eſtre ta gloire,
Qui nous rapprens le bel art de memoire :
A fin que l'âge & le ſiecle à-venir
De toi retienne vn heureus ſouuenir.
Ta meſme gloire eſt au ciel conſacrée
Pour les doulceurs de ta Muſe ſucrée.
I'ai le premier à ſa naiſſance eſté :
La mienne auſſi luy feit voir la clairté.
Puiſqu'ainſi eſt, à la nouuelle année
Eſtre elle doibt par la mienne eſtrenée.
D'vn bon accord la tienne aime les ſons ;
La mienne n'a que vers & que chanſons.
Reçoi ce don afranchi d'auarice,
Comme vn preſent qui vient de ta nourrice.

ELEGIE

D'Amour Coquemare.

Le ſoing, Amour, les pleurs, & les ennuys,
M'ont fait auoir maintes mauuaiſes nuicts,
Mais cette-ci eſt la pire de toutes :
A mon reſueil i'en ſuë à groſſes goutes.
Des ſonges vains mes ſens n'ont point moqués :
Ils ont eſté preſque tous ſuffoqués
Ne ſçai comment : & encore à grand' peine
Puis-ie rauoir ma vois & mon aleine.
Eſt-ce vn eſprit que ie penſoi ſentir

Ainſi qu'vn mont ſur moi s'appeſantir?
Le medecin à qui ie m'en conſeille
Se rit de moi & ne s'en eſmerueille.
Cela, dit-il, n'eſt qu'vne crudité :
Sans y ſonger il dict la verité.
Combien qu'amour ſemble choſe legere,
Mal-aiſément pourtant on le digere,
Et n'eſt au monde vn ſi peſant fardeau
Que de porter dans le cœur cet oiſeau.
Ce qu'vn foulon, ou Coquemare, on nomme
Surprend les yeus au milieu de leur ſomme :
Le traiſtre amour vn homme vient ſaiſir
D'affaires vuide, & trop plein de loiſir.
Quand en ſurſault a la fuite on s'eſlance
Le Coquemare oſte toute puiſſance :
Celuy qu'amour en viuant faict mourir
Tenu de prés n'a garde de courir.
Le Coquemare empeſche la parole :
Muets nous rend l'aueugle Dieu qui vole.
Le Coquemare apporte grande peur :
Suiuy de crainte eſt l'Acherot trompeur.
L'vn les ſens trouble, & l'autre les egare :
Bref Amour n'eſt ſinon qu'vn Coquemare.
On ne ſçauroit deux choſes aſſembler
Qu'on iuge en tout ſi bien ſe reſembler.
Vous qui aimés, voyés donc ma miſere :
Le iour m'eſt aigre, & la nuict m'eſt amere :
Amour cruel tant me vient trauailler
Que ie ne puis ni dormir ni veiller.

ELEGIE

Sur vne dextre qu'vne Dame donne à ſa ſœur
pour pendre à ſon aureille.

Lors que l'amour loge en vn cœur humain
On ne doit pendre à l'aureille vne main :
Aſſés d'amour la ſouuenance veille :
Ia n'eſt beſoin qu'on luy tire l'aureille.
Ie ſçai par là qu'il ne peult aduenir
Que vous perdiés de moi le ſouuenir.
Pluſtoſt du ciel les eſtoiles dorees
Verront ſecher les grands mers azurees,
Qu'amour, qui eſt de pareſſe ennemi,
Se laiſſe veoir en vne ame endormi.
Mais ſi la foi par la dextre on engage
Deus volontés s'obligent ſoubs ce gage.
Si la dextre eſt miniſtre des accords,
C'eſt pour lier deus cœurs en meſme corps.
Si la memoire eſt des Muſes la mere,
Et ſi l'aureille en eſt la meſſagere ;
Vous qui aimés & priſés leurs doulceurs,
Prenés la main pour la tendre aus neuf ſœurs
Si, quand la dextre à l'aureille on adreſſe,
Comme l'on dict, Nemeſis la deeſſe
Faict que l'aureille on ne puiſſe charmer :
C'eſt pour la voſtre à tout charme fermer.
Si la dextre eſt le ſigne de la force,
Trop entreprent qui contre vous s'efforce.
Donc pourſuyuants, qui d'ocieus propos
Troublés ſouuent des dames le repos,
N'eſperés pas de gaigner cette porte ;
Amour & foy y tiennent la main forte.

ELEGIE.

Non, ie ne doute plus que celuy bien fort n'erre
Qui blaſphemant amour le dict aucteur de guerre.
La guerre aſpre & cruelle en la France viuoit,
Et dedans mon eſprit la crainte s'eſleuoit.
Amour pour l'en bannir s'en vint en ma penſee,
Dont fut incontinent toute la peur chaſſee :
Car Mars fuyant amour, & l'effort de ſes traits,
Abandonna la France, où retourna la Pais.
Si lon penſe qu'amour à la fieure reſemble,
Pour ce qu'vn amoureus ore bruſle, ore tremble ;
Ie vous dirai encor ce que i'en ai trouué,
Moi qui ai par deus fois le contraire eſprouué.
Amour n'eſt rien que feu ; & iamais nulle glace
Dans le cœur d'vn amant ne ſçauroit trouuer place.
Ce feu n'eſt point groſſier, ains leger, & ſubtil,
Guerit le corps mal ſain, bleſſant l'eſprit gentil.
Vne fieure naguere entra dedans mes veines,
Qui me ſembloient de nege & de glas toute pleines :
On m'auoit beau couurir, & le lit baſſiner,
Plus en moi ie ſentois ce mal s'enraciner.
Ie vi lors d'auanture vne beauté diuine,
Qui de telle façon m'eſchauffa la poitrine
Que le froid, & la fieure enſemble ſe perdit ;
Et la chaleur premiere en mon corps ſe rendit.
Or que le feu eſchauffe, il eſt aiſé à croire :
Quel beſoin eſtoit-il d'en conter vne hiſtoire ?
Mais qu'il nous refroidiſſe, & chaſſe la chaleur,
Ie le puis aſſeurer, gueri d'vne douleur
Qui tant me tourmenta, contraire à la premiere.
Vne fieure me priſt & cruelle & meurdriere

Que i'estois tout en feu; tant plus ie m'efforçois
De ce feu amortir, plus ie le renforçois.
Les sirops n'estoient rien : la froide medecine
Dauantage embrazoit ceste fieure maline.
Voici venir amour, qui logé dans mon cœur
De sa torche allumee estaignit l'autre ardeur.
Vn tel miracle aduint quand l'enfant de Clymene
Conduisoit le char d'or que le iour nous ramene.
Le monde çà & là de flame estoit espris,
Par la temerité du Cocher mal appris,
Lors que le feu du fouldre esteignit ceste flame.
Mon fouldre aussi ce fut le bel œil de ma dame.
C'est par luy que ie sens mon corps sain & dispos,
Encores que l'esprit ne soit pas en repos.
Adieu donc Medecins, & vos barbes de chéures :
Et bien vienne l'amour, puis qu'il guerit des fieures.

LA CORNE D'ABONDANCE.

La Lune aus rais d'argent auoit chassé le iour,
Quand bruslé des deus feus, & d'esté & d'Amour,
Ie cherchoi la frescheur par les astres versee,
Accompagné d'ennuy & de vaine pensee.
Or resuant tout debout, or sur l'herbe couché,
Or courant par les bois, comme vn Taureau touché
De l'aiguillon d'vn Taon, à vous hostes sauuages,
Des secrettes forests ie contois mes dommages,
Mon temps mal employé. Sur tout i'estoy marri
Contre vn traistre espion, & trop soigneus mari,
Qui sa femme tenoit, de tant de cœurs aimee,
Moyen pour l'enrichir, en sa chambre enfermee,

Ainsi ie discouroi, quand vn demon ami
Au premier chant du coq m'abbatit endormi
Soubs vn Saule, à l'escart, comme il plut à fortune.
Ie pensai voir adonc, aus rayons de la Lune,
Faunes, Satyres, Pans, saultant parmy les prés
Emperlés de rouzee, & de fleurs diaprés;
Où par maintes chansons & folastres gambades
Taschoient d'appriuoiser les farouches Dryades.
Nymphes (ce disoient-ils) Nymphes qui fuyés vous?
Vous fuyés vos amis : approchés vous de nous.
Si nous sommes cornus, en estes vous peureuses?
Nos cornes vous deuroient rendre plus amoureuses.
En toute compaignie on dict que les cornus,
Soient hommes, ou soient dieus, sont tousiours bien venus.
Iupiter courtizant la fille de Nyctée
Auoit de l'vn de nous la figure empruntée :
Il auoit d'vn Taureau la blanche forme encor
Pour trauailler en vain la maison d'Agenor,
Tandis qu'il emportoit sa proye desiree,
Par l'humide chemin de la plaine azuree.
Tesmoin l'astre odieus aus Hyuers mal-contens
Que de ses cornes d'or il ouure le Printemps.
Lui mesme estoit Belier, quand auprés de Cyrenes
Son oracle il rendoit sur les seches arenes.
Ce nous est donc honneur que des cornes porter
Qui seruent d'ornement au pere Iuppiter.
Le sommeil donte tout, enfant de la nuict brune,
Des soucis espineus medecine commune :
Du trauail iournalier, l'amiable repos;
Qui nous renuoye à l'œuure au matin plus dispos;
Lors qu'il veult s'embellir, son chef gracieux orne
Non de riche couronne, ains d'vne seule corne.
Le bel œil de la nuict, qui mesure les mois,
Qui gouuerne les monts, les fleuues, & les bois,

Porte le front cornu : le Paſteur de Latmie,
S'eſiouit toutefois de l'auoir pour amie.
Les aſtres, comme on dit ont receu grand plaiſir
De voir leur Roine en bas deſcendre à ſon deſir.
La maiſon de Pluton, des viuans tant haïe,
Fut de ta corne blanche aiſe & bien esbaïe.
Bacchus aus blonds cheueus, apres que ta vertu
Du portier abboyant eut la rage abbatu,
Et lors que les Titans entreprindrent la guerre
Contre le Roi du ciel, & maiſtre du tonnerre,
Au milieu de la peur, pour eſtre en ſeureté,
Soubs les cornes d'vn bouc cachant ta deïté.
Bacchus, celuy ne craint ni guerre ni tempeſte,
Qui vne fois a mis tes cornes en ſa teſte.
Elles peuuent tous maus en tous temps enchanter :
Elles font en leur dueil les plus triſtes chanter :
Toi, deeſſe du Nil, fameus fleuue aus ſept portes,
Vn beau croiſſant cornu ſur la teſte tu portes,
De vache eſtant Iſis : en deſpit de Iunon
Les cornes t'ont acquis vn immortel renom,
Ainſi qu'à ton Apis, deuant Apis ſe courbe
Deuote en oraiſons la Pharienne tourbe.
Quoi? les liquides dieus qui gouuernent les eaux,
Ne portent-ils les chefs ſemblables aus Taureaus?
Neptune en ceſte forme a bien changé la ſienne
Pour mieus aſſubiectir la vierge Æolienne.
Achelois à bon droit s'appelle infortuné,
D'auoir eſté iadis par Hercule eſcorné :
Bien que voſtre brigade, ô Nymphes, ſoit repuë
De l'Automne qui ſort de ſa corne rompuë.
Pourquoi ſont, ie vous pri', les fourmis Indiens
De tant de mines d'or les riches gardiens?
Pource qu'ils ſont cornus : Si les cornes leur faillent
Il faudra, malheureus, que touſiours ils trauaillent,

Comme les autres font, qui craignans pauureté,
Gemissent soubs le faix tout du long de l'esté
Pour viuoter l'hyuer, & eus & leur famille,
De ce qui se derobe aus dents de la faucille.
Trois fois heureus cornus! le Cygne Ledœan
Pond pour vous tous ses œufs au nid Tyndarœan.
Ne vous faschés s'il pleut, esperés qu'alors vienne
Couler dans vostre lict la pluye Acrisienne.
Quiconque vouldra donc estre bon mesnager,
Pour cornes acquerir s'en aille voyager.
Ainsi le fin Gregeois pour auoir double proye
Dix Printemps assiegea les murailles de Troye,
Et en s'en retournant demeura dix moissons
Par son heur eschappé au ventre des poissons :
Pendant que des Muguets la courtizane trope
Entretenoit sans luy sa bonne Penelope.
Menelas desireus de ses cornes monstrer
Feit dedans mille nefs toute la Grece entrer,
Hazarda ses estats, son honneur & sa vie
Afin de recouurer son Heleine rauie.
Aussi des bons cornus l'accoutumé destin
Le renuoya chargé de barbare butin.
Du prophete Thuscan la science certaine
Les cornes contemplant du Romain capitaine,
Cippe, ô Cippe, cria : croi que les dieus amis
T'ont par ce signe ici vn grand sceptre promis,
Or poursui ta fortune, & selon ma parolle
Tu seras couronné dedans le Capitole.
Le deuin disoit vray : mais le pauure Thoni
Aima moins estre Roy qu'vn malheureus banni.
Par cornes on acquiert & credit & richesses,
Accolades, bons iours, & tres-humbles caresses :
On fait parler de soi : non pour autre raison
On les plante au portal d'vne riche maison.

Car amasser escus, planter plus loing ses bornes,
Trouuer beaucoup d'amis, tout cela vient des cornes.
Les cornes font auoir faueur és grandes cours :
En nos necessités elles donnent secours :
Les palais enroüés en ont plus de pratiques :
Orfeures & changeurs en dorent leurs boutiques.
Tel alloit au safran, qui se faisant cornu
Est en bien peu de mois gros marchant reuenu.
Tel auoit faict au ciel vne sourde priere
Pour auoir des enfans, & le dous nom de pere :
Qui deuenant cornu, dedans trois ou quatre ans,
A veu (miracle grand!) son foyer plein d'enfans.
Cornes, vous merités qu'à chasque Lune tombe,
Sacree à vostre honneur, vne belle Hecatombe.
Quoi que les enuieus en puissent deuiser,
Vous n'estes pas pourtant, cornes, à mespriser :
Parnasse est bien cornu, toutefois on l'honore
Comme cheri du dieu que l'isle errante adore.
O que l'homme cornu est du ciel bien-aimé,
Qui moissonne tousiours auant qu'auoir semé !
Le soc de son voisin luy laboure sa terre :
On luy apporte argent, il le prent & le serre.
Il voit ses greniers pleins, il voit croistre son bien,
Sans endurer trauail, sans se mesler de rien.
A ses dieus fai-neants le resueur Epicure
Ne deuoit souhaiter qu'vne telle nature :
S'il les eust dit cornus; c'estoit vn argument
Pour prouuer qu'ils estoient heureus parfaitement,
Et non pas relegués és places vagabondes
Qu'il leur a controuué parmi les entremondes.
Vn sot, pour embourser des ducats à milliers,
Enferme en vn anneau des esprits familiers.
Vn autre sans cerueau en la pierre se fie
Nommée à tort du nom de la philosophie.

Autant ſage eſt celuy qui pour mieus practiquer
Au feu Mercurien va tout alambiquer :
Ou, pour viure à ſon aiſe, & faire bonne chere,
Cherche le Mandegloire, ou graine de fougere.
Les cornes ſeruent plus que tous ces beaus ſecrets,
Ni les magiques vers à Pluton conſacrés.
Hoſteſſes des foreſts, bande trop peu hardie,
Venés icy loüer la Chéure de Candie,
Qui mieus à ſon beſoin que les mouches à miel,
Du nectar de ſon laict nourrit le Roy du ciel.
Nymphes vous ſçaués bien que toute manne abonde
Dedans le creus fatal de ſa corne feconde.
Ainſi chantoient ces dieux ; & leur propos flateur
De l'ame des cent ſœurs chaſſa toute la peur.
Elles s'approchent d'eus : & ranimants leur dance
Se mirent à loüer la corne d'abondance.
L'Aurore ſe leuoit, lors que ie ſuis venu
A la trop courte fin de mon ſonge cornu,
Par la porte de corne : & qui ne le veut croire
Il prent l'autre chemin de la porte d'iuoire.

ELEGIE

Pour Madame de Roiſſy
durant l'abſence de Monſieur de Roiſſy
enuoyé à la Rochelle.

Quiconques fut celuy qui oſa le premier,
Couuert tant ſeulement d'vn rameau d'oliuier,
Abandonner ſa vie à la merci des armes,
Laiſſant en ſa maiſon vne ſource de larmes :
Son vmbre temeraire, & ſa cendre, & ſes os,
Ne puiſſent ſoubs la terre auoir iamais repos.

Il fut cause du mal dont encor fait espreuue
Le cœur desconforté de mainte femme veuue;
Lors que son cher espous, contraint de voyager
Pour les sceptres des Rois, s'eslance en tout danger,
Opposant des raisons, & des belles parolles,
Au fer des ennemis, & au feu des pistolles.
Voilà d'où vient le dueil, dont esclaue ie suis :
Ie ne treuue moyen de tromper mes ennuis.
Le desir faict durer vne minute vne heure :
A qui son bien attend longue est toute demeure.
Si la clochette vient mon aureille frapper
D'vn son trois fois doublé : ou si i'enten iapper
Mon petit Lyonnet, & sa blanche Turquette :
Desia ie pense voir ce que plus ie souhette :
Mais ce credule espoir qui peu me resiouit
Ainsi comme vn fantosme en l'air s'esuanouyt,
Ou comme vne fumee en quelque espaisse nuë,
N'oyant sa doulce vois, sur toute autre connuë.
Ie l'accuse, & me plain de son trop long seiour;
Il promist en partant d'estre en bref de retour,
Et depuis par deux fois ia la Lune argentee
Ses cornes a remply de lumiere empruntee.
Faut-il (ce di-ie alors) pour s'acquiter au Roy,
Que sa foi tant demeure obligée enuers moy?
A tout le moins sceust-il que d'vne belle fille,
Son pourtraict & le mien, s'accroist nostre famille?
Elle a presque deux mois, & si tout mon deuoir
S'est en vain employé pour luy faire sçauoir.
Enfans de l'air esmeu, si deuers la Rochelle
Vous dressez vostre vol, portés lui la nouuelle
De ma couche & de moi : soyés ô vents legers
Mes courriers au besoing, & vistes messagers :
Puis que nostre malheur n'a pas voulu permettre
Que de tant de pacquets il receust vne lettre.

I'en ſuis bien triſte, helas! & ſçai qu'il l'eſt auſſi.
La peur qu'il a de moi redouble mon ſouci :
Et la crainte que i'ai d'vn ſi faſcheus voyage
Autant comme le mien tourmente ſon courage.
Doncques ciel pareſſeus, haſte plus fort ton cours;
De ta legereté depend tout mon ſecours.
Quand ce Soleil luyra, qui ſain me le rameine,
D'ennuy ie ſortiray, il ſortira de peine.

ELEGIE.

Priere à Lucine
pour la couche de Madame de Roiſſy.

De Meſmes va bien loing, au ſeruice des rois,
Laiſſant ſa chere eſpouſe enceinte de neuf mois :
Vierge qui tout fais naiſtre, & donnes accroiſſance
Par ton humeur diuine à ce qui prend naiſſance,
Puis que tu preuois bien le terme s'approcher
Sans peine & ſans peril fai la belle accoucher.
O race de Latone, Ilithye immortelle
De vois humble & de cœur, par trois fois on t'appelle.
Si des tiens au beſoin tu te dois ſouuenir,
Deeſſe au front cornu, n'atten plus à venir :
L'vn mignon de Phœbus, l'autre ta fauorite,
Ton ſecours couſtumier ſur toute autre merite.
Se leuant, ou couchant, ton frere ne peut voir
Homme qu'il aime tant pour ſon rare ſçauoir :
Ni ton œil argenté durant la nuict ſecrete
Vne dame ne voit plus chaſte & plus diſcrete.
Ie croi moi que Iunon pour les apparier
Voulut auec l'honneur la vertu marier.
Ha! c'eſt grand' honte à toi qu'en la ſixieſme année

Ils n'ont encor qu'vn fils : renforce leur lignée :
Le nauire qui n'eſt que d'vn anchre arreſté
Au milieu de la mer, n'eſt pas en ſeureté.
Afin que deux en deux puiſſent vn iour reuiure,
Fai que du ſecond fruit la mere ſe deliure
Sans longueur de trauail. Et toi petit enfant
De nous ſi deſiré, pourquoi tarde tu tant?
Sois vn fils vigoureus, dont l'eſprit & la face
Repreſente le pere en ſçauoir & en grace;
Ou bien fille ſois tu, qui du feu de tes yeus
Doibs enflammer le cueur de maint ieune amoureus:
Sors, quiconque tu ſois, du ventre de ta mere,
Et vien voir du Soleil la plaiſante lumiere.
Ta mere t'a porté l'eſpace de neuf mois,
C'eſt aſſez enduré; ſors quiconque tu ſois.
Dieu te garde enfançon; Tu es vne femelle :
Lucine l'a voulu pour autant qu'elle eſt telle.
Que ne te haſtois-tu, pour auoir ce grand heur
De voir partir d'icy ton pere Ambaſſadeur?
Qui parmi les dangers d'vne guerre cruelle
S'en va des bords de Seine au port de la Rochelle?
Mon dieu que de baiſers auant ſon partement!
Qu'il euſt, demi raui, contemplé longuement
Riante entre ſes bras ſon autre image viue!
Mais ſon deuoir l'emmeine, & il fault qu'il le ſuiue.
Crois donc en l'attendant : plus grande il te verra
A ſon heureus retour, plus aiſe il en ſera.
Dedans ſon char vermeil l'Aurore enſafranée
Toſt nous puiſſe apporter ceſte belle iournée.

ECLOGVE

dont le tiltre eſt Catin.

Ianot naguere eſtoit vn berger bien-heureus,
Mais fortune voulut qu'il deuint amoureus :
Depuis qu'il eut choiſi Catin pour ſa maiſtreſſe
Il perdit tout à coup & l'heur & l'alegreſſe.
Fuſt hyuer, fuſt eſté, fuſt ſoir ou fuſt matin,
Ce berger amoureus ne penſoit qu'en Catin.
Enflant le chalumeau vn iour, à ſa loüange,
Il ſe plaingnoit ainſi de ſon malheur eſtrange.
De la vigne rampante eſt embelly l'ormeau :
La vigne des raiſins; les troupeaus du Taureau :
La campaigne des bleds : l'arbre de ſon fueillage :
De meſme honneur Catin embelliſt ſon village.
Plus tendre n'eſt le laict nouuellement caillé :
Plus beau n'eſt vn iardin de cent fleurs eſmaillé :
Plus blancs ne ſont les liz, plus vermeille la roſe :
Mais las Catin! de toy ie deſire vne choſe;
C'eſt que tu ſois plus doulce : Helas! ni mes chanſons,
Ni l'ardeur que ie ſens, ni les palles friſſons
Ni tant de iours pleurés, ni tant de nuicts veillees,
Ni mes cris entendus des foreſts aureillees,
Ni ſanglots, ni ſouſpirs, n'ont pu plier ton cœur,
Qui en ſi grand beauté loge ſi grand rigueur.
Cœur plus dur qu'vn Cormier, qu'vn vieil Cheſne, ou Erable,
Regarde auant ſa mort ton Ianot miſerable,
Ianot de qui, cruel, tu ne veus approcher,
Non plus qu'vn marinier d'vn dangereus rocher.
Si ne ſuy-ie ſi laid, ni de mauuaiſe grace,
Si le puits ne me trompe où i'ay miré ma face.

Vrai eſt qu'elle ternit, ainſi comme la fleur
Arrachee en paſſant du ſoc du laboureur.
Et ſi elle s'empire, & deuient enlaidie,
On s'en doibt prendre à toi, dont vient ma maladie.
Peut-eſtre en cherches-tu de plus riches que moi,
Qui vi en ma logette ainſi qu'vn petit Roi?
En aucune ſaiſon ne me faut le laictage,
I'ai touſiours des agneaus : que veus tu dauantage?
Ie reuien du marché portant les poings peſans
De beaus douzains tout neufs, pour t'auoir des preſens.
Veus-tu vn demi-ceint? des beaus rubans de ſoye?
Quelque bel eſpinglier? vne bourſe de Troye?
Mon bien eſt tout à toi, ſans te rien refuſer,
Ceſſe tant ſeulement, ceſſe de m'abuſer.
Ie t'auoy reſerué, poires, noiſettes franches,
Pommes de capendu, encores ſur leurs branches;
Ie me leuoy matin, pour eſtre des premiers
A te trouuer des nids de Tourtres & Ramiers.
Or Iacquette, ou Margot, de mon amour eſpriſes,
Emporteront ces dons, puis que tu les meſpriſes.
Non feront, ma Catin, aimer ie ne les puis,
Quoi qu'elles m'aiment tant : qu'infortuné ie ſuis!
Aime celui qui t'aime, & ne me fois ſi dure,
Puis que tu vois à l'œil combien pour toy i'endure.
Maintenant les faucheurs vont raguyſer leurs fauls
Attendans le gouſter à la freſcheur des ſauls.
Les vns à leurs raſteaus fichent des dents nouuelles :
D'autres moüillent l'eſtrain pour lier les iauelles :
Les moiſſonneurs laſſés donnent treue aus moiſſons :
Les lezars ſont tapis dans l'eſpais des buiſſons :
Mes pauurettes brebis, dont ie ne ſçai le nombre,
Ceſt oubly vient de toi) vont ruminer à l'ombre.
Demi-bruſlé du chault ie demeure en ce lieu,
Non moins bruſlé d'vn feu de ie ne ſçai quel Dieu

Que l'on appelle Amour : ſi fais, i'ai connoiſſance
De luy, de ſes parens, du lieu de ſa naiſſance.
Ce qu'on appelle Amour, Amour ſans amitié.
Naſquit dedans la mer mal appriſe à pitié.
Vn Tigre fut ſon pere, & vne aſpre Lyonne
Aus deſerts alaitta ſon enfance felonne.
Il nous ſucce le ſang, & l'eſprit tourmentant
Iuſques au deſeſpoir n'en eſt iamais content.
Tant plus on penſe à luy, tans plus veut qu'on y penſe.
Et tant plus on le ſert, moindre eſt la recompenſe
Plus on ſouffre pour luy de peines & trauauls,
Plus auant il nous pouſſe en vne mer de mauls.
En penſant deſtourner le cours de ces miſeres
I'ai eſté aus Deuins, i'ai parlé aus ſorcieres.
Fuſeaus, images, ſaz, herbes & tout leur ſort
Ne me prediſent rien qu'vne cruelle mort.
Adieu donc ie vous dy Panetiere & Houlette,
Adieu pour tout iamais ma troupe camuzette.
Adieu antres mouſſus, où ſouuent à couuert
I'ai de mon triſte cueur le ſecret deſcouuert :
Adieu les vers paſtis, & l'ombrageus bocage,
Ie m'en vas mettre à fin & ma vie & ma rage.
S'elle n'a enuers moi le courage plus douls,
Ie me veus par deſpit laiſſer manger aus loups.
Et ne vaut-il pas mieus qu'vne ſeule fois i'entre
Dans le creux affamé de leur ſauuage ventre,
Que trop aimant Catin cent fois le iour mourir,
Sans que ſa cruauté me daigne ſecourir.

ELEGIE

Sur le reproche de Cocuage, & ſur la ialouſie.

Alors que d'vne iniure on veut picquer vn homme,
C'eſt vn eſtrange cas que cocu on le nomme.
D'où peult venir cela? veu qu'il eſt euident
Que ce n'eſt pas vn vice, ains eſt vn accident :
Ains eſt vne infortune, vne mal-aduenture,
Plus digne de pitié, que de blaſme & d'iniure.
Ce qui ne dépend pas de noſtre volonté,
Doit-il eſtre pour vice ou pour crime compté?
Il me ſemble que non : ſi ce n'eſt que lon die
Qu'vn patient qui tombe en ceſte maladie,
Nonchalant, & badault en toute extremité,
Bien ſouuent par ſa faulte a cela merité :
Non celuy qui ſoigneus prend garde à ſon affaire,
Pour ne ſeruir de fable au menu populaire,
Par vn ſage moyen taſchant de preuenir
Quelque inconuenient qui pourroit aduenir.
Car le blaſme fuïr, de la vertu approche :
Et ne s'en ſoucier, merite du reproche.
Le trop, & le trop peu, corrompent l'amitié.
Qui par trop ſe deffie, eſt plein de mauuaiſtié,
Se paiſſant de rapports, ſans propos & ſans nombre :
Quelque part qu'il ſe tourne, ayant peur de ſon ombre.
Le nonchalant auſſi, qui nul ſoin n'a d'honneur,
Qui ſemble ouurir ſa porte à tout entrepreneur,
Ne merite pas moins que le nom de ſotiſe :
La mediocrité en tel cas eſt requiſe.
Gardés donc en amour la mediocrité,
Vous qui cherchés en luy voſtre felicité.

Comme en quelque tableau le mediocre ombrage
Rend la peinture viue, & releue l'ouurage :
Quand il est trop petit, il le rend plat aussi .
Et s'il est trop espais, il le rend obscurci ;
Ainsi est de l'humeur qu'on nomme Ialousie,
Qui est comme vn ombrage en nostre fantasie.
Le trop offusque amour : & aussi le trop peu
Amortit à la fin sa lumiere & son feu.
Mais si moyennement on vient à vser d'elle,
Elle apporte à l'amour vne couleur plus belle :
Son ombre le releue, & paroistre le fait
Comme vn tableau tiré par vn peintre parfait.
Beaucoup plus toutefois vn ami ie supporte
Quand son affection en cecy le transporte,
Que non pas vn mari. Le mari a pour soi
Le deuoir, & l'honneur, la coutume, & la loi,
Tout cela le maintient, sa femme lui demeure,
Vueille ou non, iusqu'attens que l'vn des deus y meure.
Qui doit estre asseuré, si vn mari n'est seur,
Presque proprietaire, & plus que possesseur ?
Ce que perdre il ne peut, craint-il qu'on luy desrobe ?
Veut-il chercher luy mesme vn trou dedans sa robe ?
Quant au loyal amant, qui se vient adonner
A seruir vne dame, il lui fault pardonner
S'il a peur quelquefois de la perte & dommage
D'vne chose si chere, où il n'a que l'vsage :
Vsage passager, qui lui peut estre osté
Quand la dame qu'il sert change de volonté.
Son droit est là fondé. La faueur de sa dame
Pour conduire sa nef est son voile & sa rame.
Voila pourquoi il doute, & craint qu'en pleine mer
Vn vent de deffaueur ne le face abysmer.
Puis veut-on que l'amour par la raison se guide ?
Qui semblable au poulain, ennemi de la bride,

Ne court qu'a ſon plaiſir, & ne s'arreſte pas :
Ne cherche ni conſeil, ni reigle, ni compas.
Fautes nulles ſouuent en amour on doit dire,
Ainſi qu'au ieu de paume : & ne faire que rire
Si l'on faut en ſeruant : pourueu qu'il n'y ait point
De ce qui chaſſe amour, & l'oſte de tout point :
Irremiſſible faute, & crime fort eſtrange,
Qui par vn nom trop dous eſt appellé le change.
Or ce que i'en ai dit n'eſt pas tant ſeulement
Pour l'excuſe de l'homme : il faut pareillement
Qu'on excuſe en cecy, & ſupporte la femme
Telle fiéure tremblant au milieu de ſa flamme.
Ce qui n'aduient ſouuent, & ne peut aduenir,
Que d'vn ardent deſir de touſiours maintenir
L'amour en ſon entier. Partant il ne merite
Que l'on l'appelle faute, ou elle eſt bien petite.
Lors qu'vne femme tombe en ceſte paſſion,
C'eſt vn ſigne certain de vraie affection,
Et d'vne grande flamme en ſon cœur allumee :
Comme on connoiſt de loin le feu à la fumee.
I'accorderay encor que la femme en ceci
Semble plus tolerable, & qu'elle l'eſt auſſi,
Se monſtrant quelquefois de ceſte peur touchee :
Car ordinairement elle eſt plus recherchee.
Si faut-il confeſſer qu'elle a plus de repos
Que l'homme en ſon eſprit : & que mieus à propos
Nous donne le martel : & reçoit vn grand aiſe
De ietter vn peu d'eau dedans noſtre fournaiſe,
Pour reſueiller l'amour, & pour le rallumer :
Ainſi qu'vn forgeron pour ſon feu renflamer.
Ie n'en veus pas pourtant l'vn ni l'autre reprendre :
Qui donne le martel, il permet de le prendre.
Amour excuſe tout, ſans tels petits debats,
Ses ailes luy fauldroyent, & tomberoit à bas.

Comme quand parmi l'air le froid au chaut ſe meſle
Il cauſe le tonnerre, & l'eſclair, & la greſle :
Puis apres ceſt orage il luit vn plus beau iour :
Ainſi le froid & chault font l'orage en amour,
Qui ſe paſſe ſoudain : & apres peu de trouble
Reuient vn plus beau temps, qui le plaiſir redouble.
Heureus donques celui, & plus qu'heureus ie tien,
Qui d'vn mal ſi petit reçoit vn ſi grand bien :
Qui vit touſiours en paix & en ferme aſſeurance,
Apres quelque debat, & quelque deffiance :
Qui pour auoir douté ne doute deſormais :
Et tire d'vn trauail vn repos à iamais,
N'ayant autre penſee & ſouci en ſon ame
Que d'aimer ſans feintiſe, & de ſeruir ſa dame.
Heureuſe celle auſſi qui a bien eſprouué
Le cœur de ſon amant, & ferme l'a trouué,
Qui ſe fie en celui de qui elle eſt ſeruie :
La traite, & la cherit, comme ſa propre vie.
Elle a l'eſprit tranquille : elle eſt hors de danger
D'eſtre iamais changee, & de iamais changer.
En vn ſeul elle vit : en vn ſeul elle penſe.
Telle ſoit de ma foi la iuſte recompenſe.

ELEGIE

De Solon, qui ſe trouue en l'oraiſon
de Demoſthene περὶ τῆς παραπρεσβείας : & ſemble
auoir eſté eſcrite au temps que Piſiſtratus
ſe feit tyran d'Athènes.

Ce n'eſt pas Iuppiter, contre nous irrité,
Qui veult faire perir ceſte grande cité.
Par le vouloir des dieus & de la deſtinee,

Elle demeureroit ſans eſtre ruïnee.
La guerriere Pallas, fille du tout puiſſant,
Qui lance comme lui le fouldre rougiſſant,
L'aime encore & cherit, veille pour ſa deffenſe :
Tient les mains deſur elle à fin qu'on ne l'offenſe.
Mais la temerité des mutins citoyens
Auecques l'auarice, a trouué les moyens
De bouleuerſer tout : & ceus-la qui commandent,
Sans ordre & ſans raiſon, autre cas ne demandent.
De rien ne ſont contents : leur deſir aueuglé,
En ieus, & en feſtins, ne peut eſtre reiglé.
D'vne faim d'amaſſer, que iamais n'aſſouuiſſent,
Es ſaincts temples des dieus les threſors ils rauiſſent.
Ils pillent le public, à fin de s'enrichir :
Et ſous aucunes lois ils ne veulent fleſchir.
Ce n'eſt que volerie, & ce n'eſt que rapine,
On ne croit, ni ne craint, la iuſtice diuine.
Toutefois de là haut elle connoiſt aſſés
L'iniquité preſente, & les crimes paſſés :
Les remarque en ſilence, & la ſaiſon venuë,
Deſcent pour les punir, couuerte d'vne nuë.
Ceſt vlcere malin, qu'on ne ſcauroit guerir,
Feit iadis, & fera, mainte ville mourir.
Ainſi eſt des cités la liberté bannie,
Reduites ſous le ioug d'vne aſpre tyrannie.
Le peuple eſſeruelé, de ſon bien ennemi,
Reſueille le Dieu Mars, parauant endormi,
Qui le pouſſe aus combats : où ce cruel ne ceſſe,
Qu'il ne ſoit enyuré du ſang de la ieuneſſe.
Il conuient qu'vn eſtat, tant ſoit il flouriſſant,
Quand le diſcord s'y met, toſt aille periſſant :
Car les diuiſions, factions, & pratiques,
Ameinent à leur fin les grandes republiques.
Nous eſprouuons ceci. Les vns s'en ſont allés

En pays eſtranger, pauures, & deſolés :
Les autres ſont vendus, ſuiets à tout outrage,
Chargés de peſans fers, & d'indigne ſeruage.
De ce malheur commun chaſcun ſouffre ſa part :
Contre luy ne nous ſert muraille ni rempart.
On a beau s'enfermer dans quelque maiſon forte :
Il eſt pluſtoſt entré qu'on n'a fermé la porte.
En chambre, au cabinet, où tu ſeras caché,
Soudain te trouuera la peine du peché.
Solon te parle ainſi, à fin qu'il t'aduertiſſe,
O peuple Athenien, de fuyr l'iniuſtice,
Mere de tant de maus. Si tu veus proſperer,
Les lois & la iuſtice il te faut reuerer.
Ceſte ſaincte deeſſe au meſchant faict la guerre :
Le cherche, & le pourſuit, l'empriſonne & l'enferre.
Fauoriſe le bon, comme ſon enfant cher :
Sçait amollir le dur, & le trop retrancher.
L'iniure elle repouſſe, & du mal qui commence,
Pour le garder de croiſtre, eſtouffe la ſemence.
Les iugements tortus elle ſçait redreſſer :
Auſſi des orgueilleus l'inſolence abaiſſer.
Noiſes, ſeditions, tumultes, & vacarmes,
Par elle ſont contraints de mettre bas les armes.
Seule elle maintient tout ; & enſeigne comment
On se doit gouuerner pour viure ſagement.

SAVVEGARDE

Pour la maiſon de Baignolet, contre les Reiſtres.

Empiſtolés au viſage noirci,
Diables du Rhin, n'approchés point d'ici.

C'est le seiour des filles de Memoire.
Ie vous coniure en lisant le grimoire,
De par Bacchus, dont suiués les guidons.
Qu'alliés ailleurs combatre les pardons.
Volés ailleurs, messieurs les heretiques :
Ici n'y a ni chappes ni reliques,
Les oiseaus peints vous disent en leurs chants,
Retirés vous, ne touchés à ces champs :
A Mars n'est point ceste terre sacree,
Ains à Phœbus, qui souuent s'y recree,
N'y gastés rien : & ne vous y ioüés :
Tous vos cheuaus deuiendroient encloüés.
Vos chariots, sans aisseüils & sans roües,
Demeureroient versés parmi les boües.
Encore vn coup, sans espoir de retour,
Vous troueriés le Roi à Montcontour :
Où maudiriés vostre folle entreprise,
Rassiegeants Mets ardé du Duc de Guyse :
Et en fuyant, batus, & desarmés,
Boiriés de l'eau, que si peu vous aimés.
Gardés vous donc d'entrer en ceste terre :
Ainsi iamais ne vous faille la guerre :
Ainsi iamais ne laissiés en repos
Le porc sallé, les verres, & les pots :
Ainsi tousiours pissiés vous soubs la table :
Ainsi tousiours couchiés vous à l'estable.
Vaincueurs de soif, & vaincus de sommeil,
Enseuelis en vin blanc & vermeil,
Sales & nuds, veautrés dedans quelque auge :
Comme vn sanglier qui se soüille en sa bauge.
Brief, tous souhaits vous puissent aduenir,
Fors seulement d'en France reuenir ;
Qui n'a besoin, o Estourneaus estranges,
De vostre main à faire ses vendanges.

Traduction de quelques vers du sixiesme de l'Æneide de Virgile :

Excudent alij spirantia mollius æra : &c.

D'autres auront desur toi l'auantage,
Ce croi-ie bien, à tailler vne image.
Quand ils iront marbre ou cuiure grauant,
L'œuure acheué, il semblera viuant.
D'autres auront vne meilleure langue
Pour vn barreau, ou pour faire harangue :
D'autres encor descriront beaucoup mieus
Les mouuements des astres & des cieus :
Mais toi, mon sang, tu dois ailleurs entendre :
Voicy les arts qu'il te conuient apprendre :
C'est commander à toutes nations :
Leur donner paix, & les conditions :
Te monstrer douls, moderant ta puissance,
Enuers celui qui rend obeïssance :
Combatre aussi l'orgueil des ennemis,
Iusques à tant qu'abastu l'ayes mis.

AV ROI HENRI III.

I'ai pris ces vers d'vn grand & grand poëte :
Et ie n'en suis qu'vn petit interprete.
Par vn esprit ce propos fut tenu
Au sang d'Hector, dont vous estes venu.
Sans chercher donc la vertu endormie
Aus vains discours de quelque academie,

Lisés ces vers, & vous pourrés sçauoir.
Quel est d'vn Roi la charge & le deuoir.

ELEGIE

Sur l'entree du Roi Henri III, en son Roïaume, & en sa ville de Lyon.

Qui veult voir arriuer le plus grand Roi qui viue,
Vienne soudainement, le voici qu'il arriue.
Il s'est fait le passage, & tiré des dangers,
Trauersant maints païs & peuples estrangers.
Rien n'a peu l'empescher : sa vertu s'est fait place
Par monts & par rochers, & par neige & par glace.
Le Soleil qui s'estoit loin de nous escarté
Nous remonstre auiourd'huy sa plus belle clarté.
Qu'on en face vne feste : & qu'à telle iournée
La France desormais commence son année.
Elle est venuë à chef de son plus hault desir :
Les maus qu'elle a soufferts sont changés en plaisir.
Comme vne bonne mere, estant ia sur son âge,
Dont le fils est allé en quelque long voyage,
Craint que mal luy aduienne : en parle à tous propos :
De luy songe la nuit : iamais n'a de repos :
Tant fait de vœus au ciel, & tant de fois l'appelle,
Qu'en fin de son retour elle entend la nouuelle.
Lors court le receuoir : puis l'ayant embrassé,
De pleurs laue sa face & son ennuy passé :
Tellement elle est aise, & tellement contente,
De le veoir en santé, aprés si longue attente.
En l'absence du Roy la France estoit ainsi,
Auec vn peu d'espoir, & beaucoup de souci :
Tenant les yeux tournés vers les monts de Sauoye,

Par où deuoit venir ſon confort & ſa ioye.
Mais ſi toſt que ce Roy, digne ſur tous humains
De porter, comme il fait, deus ſceptres en ſes mains,
Des monts Sauoiſiens eſt deſcendu en Breſſe,
Son eſprit raſſuré s'eſt comblé de lieſſe :
Sa pœur & ſon ſoucy, en fuite ſe ſont mis,
Et ſe ſont retirés au cœur des ennemis,
Qui aus pieds de Henry viendront poſer les armes,
L'eſmouuans à pitié par prieres & larmes.
Poſtes, courés par tout : par tout faictes ouïr
Ce retour deſiré pour le peuple eſiouïr.
Toy, o Roſne eſcumeus, qui à la Soſne lente
Meſles, pour la haſter ta courſe violente,
Puis que tu vas en mer, fais aus Nymphes ſçauoir
Que tu as veu le Roy le plus grand qu'on peut voir :
Que Lyon, eſt heureus & toute la contrée,
Où ce puiſſant Monarque a daigné faire entrée.
Et vous du Dauphiné les bourgs & les cités,
Où le Roſne conduit ſes flots precipités,
Prenés garde à vos ponts : que ſon eau roide & fort
N'abbate les piliers, & les arches n'emporte.
Car il eſt ſi ſuperbe, & ſi fort deuenu,
Pour autant que ſon Prince en ſa terre eſt venu,
Qu'à l'ouïr bouillonner, roulant en bas ſon onde,
Il deffie au combat tous les fleuues du monde.
La Seine en eſt ialouſe, & ayant entendu
Qu'il iouït de l'honneur par elle pretendu,
Trouble ſon bel azur, en gronde, & en murmure,
Se plaingnant à ſes bords tapiſſés de verdure.
Paris ſe plaint auſſi qu'il ne peut s'arracher
Hors de ſes fondements, afin de s'approcher.
S'il luy eſtoit poſſible, & luy, & ſa prouince,
Deſia ſeroient allés audeuant de leur Prince.
Vien donc, auance toy ; trop tarde à qui attend :

O Roi! la fleur des Rois, dont l'empire s'estend
Depuis la mer Baltique, és plaines dominées
De l'archer Polonois, iusqu'aus monts Pyrenées.

ELEGIE

Par ſtances, pour vn certain ſeigneur.

Quand l'honneur & deuoir forcerent mon courage
A partir de ce lieu où mon cœur est logé,
Ceus qui m'accompagnoient en ce triste voyage
Furent bien estonnés de me voir si changé.
Ainsi qu'en vn desert, à trauers vne armée,
I'errois morne & pensif, & tenois les yeus bas.
Mesmes ma main guerriere à vaincre accoutumée,
Sembloit estre engourdie au milieu des combats.
Mon luth ne resonnoit que des chansons funebres :
Les iours m'estoient fascheus, plus fascheuses les nuits.
Les beaux rais du Soleil ne m'estoient que tenebres :
Mon ame alloit flotant en vne mer d'ennuis.
On feit pour m'esiouir tout ce qu'on pouuoit faire :
Mais lors ie me trouuois trop loin de mon desir
Il falloit estre en dueil, qui me vouloit complaire :
Car en dueil seulement estoit tout mon plaisir.
La musique, & le bal, le rude ieu des armes,
Les ioustes, & tournois, i'auois à contrecœur.
Pour mes feus amortir ie versois maintes larmes :
Et mes souspirs ardants donnoient air à mon cœur.
Mes plus priués amis, & dont ie n'auois cure,
En vain cherchoient remede à ce mal recelé :
A qui les medecins, & tireurs de Mercure,
Disoient qu'vn enuieus m'auoit ensorcelé.
Fiés-vous au Mercure & à la medecine :

Parlants à l'auanture ils ont dit verité :
Ce mal qui ne guerit par herbe ny racine,
M'eſt venu d'vn ſorcier contre moy irrité.
Amour eſt le ſorcier qui a charmé mon ame :
Par luy ie ſuis reduit à l'eſtat que voyez.
Il m'oſte le repos, il m'englace, & m'enflame,
Guidant où il luy plaiſt tous mes ſens fouruoyés.
Caché ſous la lueur d'vne beauté diuine
D'où Appelle euſt tiré ſes plus rares pourtraits :
De là priſt ſa viſee encontre ma poitrine,
Que vuidant ſon carquois, il emplit de ſes traits.
Ainſi ie vais & viens, naüré dans la penſée :
Et ne veus eſtre ſain, ni confort receuoir :
Regretant la beauté que contraint i'ay laiſſée,
Pour ſuiure, en la laiſſant, vn mal-heureus deuoir.
Si eſt-ce que l'oubly de toute l'onde noire ;
Oſtant le ſouuenir aus hommes & aus dieus,
Ne me fera pourtant oublier la memoire
Du bel aſtre iumeau qui eſclaire en ſes yeus.
Longtemps eſloingné d'eux, il faut que ie periſſe
Las, ie ne puis nier que ie l'ay merité !
Ou ſi vous deſirés que bien toſt ie gueriſſe,
Amis, remenés-moy en la grande cité.
Comme vn iaune ſouci, quand Phœbus ſe retire,
Languit, & ferme l'œil, iuſques au nouueau iour
Ainſi ie languiray en l'amoureus martyre,
Tant que vers mon ſoleil ie ſeray de retour.

ODE

A Bacchus du iour de Careſme prenant

Quelle rage eſt-ce que ie ſens?
Ainſi comme tout hors du ſens

Ie cours, ie trepigne, & ſautele.
Qu'eſt-cecy? ie ne connoy point
Celuy dont la fureur me poingt
Si ce n'eſt l'enfant de Semele.
C'eſt toy : ie connoi ta vertu :
O Bacchus, où me traines-tu?
Dedans quels bois? dedans quels antres?
Rien ne me ſert de reſiſter,
Allon, ie me ſens aſſiſter
D'vn eſcadron de mille chantres.
Io, Euan, ïo Euoé?
Au ſon du cornet enroüé
Ie veus faire mille gambades.
Ie veus d'vne éclatante vois
Imiter courant par les bois.
Le hurlement de tes Thyades.
Ie voi, tant ie ſuis eſtourdi,
Les eſtoilles en plein midi :
En aucun lieu ie ne ſeiourne.
Ie vas tantoſt bas, tantoſt hault,
En danger de prendre le ſault,
Car il me ſemble que tout tourne.
Si eſt-ce que ie ſuis contraint,
Tant doulcement ton nœu m'eſtraint,
Où il te plaira de te ſuiure :
Quand tu irois où le Soleil
Leue ſa teſte du ſommeil :
Sans toi, bon Dieu, ie ne puis viure.
Autre Dieu ſuiure ie ne veus
Que le Thebain aus longs cheueus,
Et le Dieu maiſtre de la lyre
De ces deux la longueur du temps
Ne fleſtrit iamais le Printemps,
Leur ieuneſſe iamais n'empire.

Ton thyrſe, ô Denis, eſt couuert
Tout autour de lierre vert,
Mais quand contre nous tu le dardes
La pointe cachee au dedans
Bleſſe les hommes imprudens
Qui ne ſe tiennent ſur leurs gardes.
Combien qu'on t'eſtime vn enfant,
Toutesfois ton char triomphant
Par Tygres & Lynces ſe meine :
Monſtrant que contre tes efforts
Des plus prudens & des plus forts
La force & la raiſon eſt vaine.
Aus vns tu te monſtres cornu,
Aus autres te fais voir tout nu,
La verité dans toi ſe cache.
Nul n'eſt ſi ſage & ſi diſcret
Qui ne deſcouure ſon ſecret
Quand tu prens plaiſir qu'on le ſçache.
N'eſt-ce pas toi, ieune mignon,
De Venus loyal compaignon,
Qui de vert pampre ton chef ornes?
Qui chaſſes tout noſtre ſouci,
Et qui peus au plus pauure auſſi
Deſſus le front planter des cornes?
Celuy que ta fureur a pris
Tient Rois & Princes à meſpris.
Se fiant en tes ſeules armes,
Tu fais que l'horreur des combats
Ne ſemble que petits esbats
Aux yeux des plus coüards gendarmes.
Si ie ne ſçay quel Cupidon
De ſon arc, & de ſon brandon,
Le Ciel, la terre, & l'enfer donte.
Puis que tu domptes d'vn amant,

Le dueil, le ſoucy, le tourment,
Ta force la ſienne ſurmonte.
C'eſt toy qui nous fais raieunir,
Qui nous oſtes le ſouuenir
De nos maus, par ta douce flamme.
C'eſt toy qui fais que les marchants
N'ont ſoing en allant par les champs
De maiſon, d'enfans, ny de femme.
Pallas, ni la blonde Cerés,
Qui changea le glan des foreſts,
De telle loüange n'eſt digne;
Que toy, deux fois né Bromien,
D'autant que l'Oliue n'eſt rien
Ni le bled auprés de ta vigne.
Priué de ta douce liqueur
Ie ne voudrois eſtre vaincueur
De tout ce que Tethys enſerre.
Il n'y a Roy ny Empereur,
Qui a ſi gaillarde fureur
Ne vouluſt eſchanger ſa terre.
Quelqu'vn peut-eſtre, me dira
Que iamais il ne ſe fira
A celuy qui ſouuent nous trompe.
Soubs plaiſir feint il nous deçoit,
Quand en ſa teſte on le reçoit
Cerueau n'eſt ſi dur qu'il ne rompe.
Quand, ioyeus, nous n'y penſons pas,
La force il deſrobe à nos pas,
Il rend la parolle incertaine.
Vous qui craingnez de varier,
Il vous faut Bacchus marier
A quelque Nymphe de fonteine.
Si de Bacchus vous abuſés,
Iniuſtement vous accuſés

Par erreur, ſa Maieſté haulte.
Mais nul ne s'y eſt attaché
Dont il n'ait puny le peché,
La peine talonnant la faute.
Les Mariniers en mer tombés,
Qui deuinrent Dauphins courbés,
Son diuin pouuoir eſprouuerent
Et les Vierges ſœurs qui filoient
Quand ſes cornets les appelloient
Bien toſt aprés mal s'en trouuerent.
Pource qu'elles n'auoient chommé
Du dieu tant craint & renommé
Les feſtes, ſelon la couſtume,
Sur elles il fit voir ſoudain
Combien peut ſon iuſte deſdain
Les changeant en Oiſeaus ſans plume.
Euan, le mal-heureus Penthé,
De ta fureur eſpoüanté
Penſoit auoir veu d'vn œil trouble
Les noires filles de la nuict,
Autour de luy faiſants grand bruit,
Doubles Thebes, & ſoleil double.
Tu fis ce braue iniurieus,
Au lieu d'vn ſanglier furieus,
Par ſa mere, & par ſes deux tantes,
En mille pieces detrancher,
Pource qu'il vouloit empeſcher
Les ieus des Mœnades hurlantes.
Tu fis ſentir ta majeſté
Oſtant la iambe & la clairté
Au Tyran pariure de Thrace.
Monſtrant que tu peux te venger
De ceus qui veulent t'outrager
Sans veſtir armet ni cuirace.

O grand Euan, ce n'eſt pas moy
Qui te refuſe auoir pour Roy.
Nous, ſaincte bande poëtique,
Par ta verue nous eſcriuons,
Et pour ſeule enſeigne ſuiuons
Du ſainct Iach le van myſtique.
Sus, poëtes, ſuiués le tous,
Ainſi que moy : chaſcun de vous
De lierre ombrage ſa teſte.
Ce iour de Careſme prenant
Le premier ie m'en vas ſonnant
Ceſte ode en l'honneur de ſa feſte.

ODE

Contre vne table, dont vne damoiſelle fut bleſſée.

L'Arbre qui donna la matiere,
Table cauſe de ma douleur,
Pour te faire, ô table meurtriere,
Eſtoit bien l'arbre de mal-heur :
Veu que tu as par ton effort
Mis quaſi Madame à la mort.
Les Chathuants d'vn triſte augure
Sur ſes rameaus furent branchés :
A ceſte honte de nature
Furent les pendus attachez.
Et qui en ce lieu chercheroit
La Mandegloire y trouueroit.
Il fut planté d'vne furie
Pour produire beaucoup de maus :
Dedans ſa racine pourrie
Logeoient les ſerpens & crapauls.

Sur luy Iuppiter offensé
Son plus noir foudre auoit lancé.
Dessoubs luy les bestes sauuages,
Comme Lyons, Tigres, & Loups,
Venoient tousiours vomir leurs rages :
Et c'estoit là le rendés-vous
Là où les sorcieres iadis
S'assembloient tous les Samedis.
Celuy-la, ó bois detestable
Qui premier en œuure t'a mis
Pour en façonner vne table,
Auoit tué tous ses amis :
Et auoit de ses propres mains
Estranglé mille & mille humains.
Sur toy, trouble-feste & infame,
Les lapithes & mi-cheuaus,
Soupoient aus nopces d'Hippodame :
Par toy ils vindrent aus cousteaus,
Aprés auoir brisé, froissé,
Les mets du banquet renuersé.
Sur toy aussi soupa Terée
Vn peu deuant qu'il fust oiseau :
Aussi fit le frere d'Atrée,
De ses enfans le vif tombeau :
Quand le luisant pere des iours
En arriere tourna son cours.
Puisses-tu, ó table meschante,
Seruir de plancher aus pourceaus :
Puisse vne charrette passante
Te rompre en dix mille morceaus :
Puissent, pour de toy me vanger,
Les vers à iamais te manger.

ODE

Le cours des eaus en hyuer languiſſant
De glace eſtoit bridé :
Or' on le voit plus roidement gliſſant
En maint lieu desbordé.
Ia les torrents plus furieus ſe font
Au ſortir de l'hyuer :
Ia deſia ſent la nege qui ſe fond
Le printemps arriuer.
Sortons, mignonne, & laiſſons la maiſon
Pour aller voir les champs :
L'oiſeau de Thrace en ſi belle ſaiſon
Recommence ſes chants.
Le ſoing meurtrier, les plaintes & les pleurs
Quitons aus enuieus :
Aſſez & trop nous aurons de mal-heurs
Si nous deuenons vieus.
Bien toſt la mort viendra ſans aduertir
Mettre ſur nous la main :
Ainſi, peut-eſtre, il nous faudra partir
Auiourd'huy ou demain.
Incontinent que ſerons arriués
En ce val tenebreus,
De toute ioye à tout iamais priués,
Nous ſerons malheureus.
Las! dirons-nous, rien ne reſte icy bas
Qu'eternel deſplaiſir,
De n'auoir point là hault pris nos esbas
En ayant le loiſir;
Veu qu'on ne peut par priere eſmouuoir
Pluton ce cruel dieu :

Et qu'aus enfers ny beauté, ny ſçauoir,
Ny richeſſes n'ont lieu.

CHANSON.

Ie ne ſçauroy plus celer
D'vn ſi grand feu la lumiere :
Non, ie ne ſçauroy bruſler
Sans vous conter ma miſere.
Que me ſert de reculer
S'il faut franchir la barriere?
On ne doit diſſimuler
Vne Amour vraye & entiere.
Mes deus yeux ont beau rouler
Des pleurs comme vne riuiere,
Ie ne puis faire eſcouler
Par là ma douleur amere.
Si pour ſon mal deceler
Eſt la peine plus legere,
Ma langue doit ſe meſler
D'en eſtre la meſſagere.
Et ſi aus dieus doit aller
Qui veut faire ſa priere,
A vous me conuient parler,
Non vous à moi la premiere.
Ie ne ſçauroy plus celer
D'vn ſi grand feu la lumiere :
Non, ie ne ſçauroy bruſler
Sans vous conter ma miſere.

ODE

Or que ce temps pluuieus
Aus plus ſains eſt ennuyeus,

Quel plaiſir eſt-ce de viure
Touſiours reſuant ſur vn liure?
Vien-le moy des mains oſter,
Car que me peut apporter
Tout ceci que i'eſtudie
Sinon quelque maladie ?
Que me ſeruira Platon
Pour n'aller point chez Pluton,
Veu qu'il y ſuiuit Socrate,
Et Galien, Hippocrate ?
Ny le Grec, ni le Latin,
N'ont pouuoir ſur le deſtin,
Ni les Gloſes, ni les Textes,
Soit du Code ou des Digeſtes.
Meſmes les mignons des dieus
Sont tombés en ces bas lieus,
Sans que leur muſe diuine
Ait peu fleſchir Proſerpine.
Et quoi? le noir paſſager
N'a-t-il pas voulu charger
Mon cher Ronſard, qui n'aguere
Laiſſa quaſi la lumiere ?
Comme orphelin demeuré
Deſia ie l'auois pleuré
Baignant d'vn fleuue de larmes
Son tombeau baſti de carmes.
Mais les dieus ont eu pitié
De ma meilleure moitié,
Tirants ſon pied de la pouppe
Qui porte l'vmbreuſe troupe.
Puis donc qu'vn ſi grand plaiſir
Reuient mon ame ſaiſir,
Non moins eſpriſe de ioye
Que le Grec vaincueur de Troye :

Ie veus du bon-heur ioüir,
Chanter rire & m'eſiouïr
Sonant la lyre doree
Compaigne de Cytheree.
Ie veus boire iuſqu'à tant
Que le Soleil remontant
Du gouffre Indien ſur terre
Iette ſes rais dans mon verre.

CHANSON.

La Paſtourelle.

Paſtoureau, m'aimes-tu bien?

Le Paſtoureau.

Ie t'aime, Dieu ſçait combien.

La Paſtourelle.

Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

En rien ne m'a contenté
Ce propos trop affetté,
Paſtoureau, ſans moquerie
M'aimes-tu? di, ie te prie.
Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

Tu m'euſſes répondu mieus,
Ie t'aime comme mes yeux.

Le Paſtoureau.

Trop de haine ie leur porte :
Car ils ont ouuert la porte
Aus peines que i'ay receu,
Des lors que ie t'apperçeu :
Quand ma liberté fut priſe
De ton œil qui me maiſtriſe.

La Paſtourelle.

Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

Paſtoureau, parle autrement
Et me di tout rondement,
M'aimes-tu comme ta vie?

Le Paſtoureau

Non, car elle eſt aſſeruie
A cent & cent mille ennuis,

Dont aimer ie ne la puis,
N'eſtant plus qu'vn corps ſans ame
Pour trop cherir vne dame.

La Paſtourelle.

Comme quoi?

Le Paſtoureau,

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

Laiſſe là ce Comme toi :
Di, ie t'aime comme moi.

Le Paſtoureau.

Ie ne m'aime pas moy-meſmes.

La Paſtourelle.

Di moi doncques, ſi tu m'aimes,
Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

ODE

Du premier iour de Mai.

Laiſſon le lit & le ſommeil
Ceſte iournee :

Pour nous l'Aurore au front vermeil
Est desia née.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de May
Aimon, mignonne;
Contenton nostre ardent desir
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Vien, belle, vien te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaus iargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le Rossignol est le plus dous,
Sans qu'il se lasse.
Oublion tout dueil, tout ennuy
Pour nous resiouyr comme luy:
Le temps se passe.

Ce vieillard contraire aus amans
Des aisles porte,
Et en fuyant nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée vn iour tu seras,
Melancholique, tu diras
I'estoy peu sage,
Qui n'vsoy point de la beauté
Que si tost le temps a osté
De mon visage.

Laisson ce regret & ce pleur
A la vieillesse;
Jeunes il faut cueillir la fleur
De la ieunesse.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieus mois de May,

Aimon, mignonne;
Contenton noſtre ardent deſir :
En ce monde n'a de plaiſir
Qui ne s'en donne.

ODE.

De toute amoureuſe pourſuite
Quelque plaiſir l'on peut tirer :
Mais ce plaiſir traine à ſa ſuite
Vn penſer pour nous martyrer.
Qui a ce bien de voir ſa dame
Son œil y prent vn doux repas :
Le baiſer peut rappeller l'ame
De l'amant prochain du treſpas.
Le deuis l'eſprit reconforte,
Tant peut vn gracieus propos :
Le ſeul penſer iamais n'apporte
Aus amoureus aucun repos.
Touſiours de ſa griffe pointuë
Il me ſerre, & me pince fort :
Touſiours de mille morts me tuë,
Et ie renais aprés ma mort.
O penſer, qui ſi fort me grefues,
Et de ſouci mon ame pais :
Donne moy au moins quelques trefues,
Si tu ne veus aucunes pais.
Fils d'Amour, eſbranle tes ailes,
Va penſer, va pour moy parler
A la plus belle des plus belles,
Puiſque mon pied n'y peut aller.
Bien propre à tel meſſage faire,

Quand là tu ſeras arriué,
Di luy, fidele ſecretaire,
Tout mon ſecret le plus priué.
Ie te ſupplie en recompenſe
De ce mal dont tu me pourſuis
De faire en ſorte qu'elle penſe
A quelques vns de mes ennuis.
Remonſtre luy la peine dure,
L'angoiſſe amere, & le tourment
Qu'vn miſerable amant endure
Loing de ſon cœur ſi longuement.
Si toſt que mon viſage bleſme
Recouurera ſa gueriſon,
Di qu'aprés toi i'yrai moy-meſme
Chercher mon cueur en ſa priſon.

CHANSON.

Belle, ta beauté s'enfuit :
Cueillons enſemble le fruit
De la ieuneſſe gaillarde.
Pendant qu'en auons le temps,
Rendons nos deſirs contens :
Beauté n'eſt vn fruit de garde.
L'âge ennemi des esbas
Toſt le faict tomber à bas,
Comme vn vent la roſe ouuerte.
L'amour ſe paye en aimant :
Aimant donc pareillement
Ne crains d'eſtre deſcouuerte.
Si du bruit tu prens eſmoi,
Nul ne cele mieus que moi
Toute amoureuſe entrepriſe.

Vn ſecret chaſſeur ie ſuis,
Quand i'ay ce que ie pourſuis
Iamais ie ne corne priſe.

Zephyre conduiſant vne maſquarade de Deeſſes, parle ainſi.

Ie ſuis le vent nommé Zephyre,
Qui doucement en l'air ſouſpire :
Apres l'hyuer au mauuais temps
Ie fai retourner le printemps.
Et pour rendre la France vnie
Ie luy ameine vne Armonie.
Loing de trouble, & loing de diſcord
France à iamais viue d'accord.
La paix chaſſe l'ire cruelle,
Honorant la Reine nouuelle
Au lieu de larmes & de pleurs,
FLORE *ſur vous eſpand ſes fleurs.*
Des iardins vne Nymphe eſluë
Au nom de toutes vous ſaluë,
Reine, pour qui furent plantés
Et ſont creus ces liz argentés.
Amaſſez, liſez, Damoiſelles,
De POMONE *les pommes belles,*
Que porte l'arbre de plaiſir
Eſcrites de voſtre deſir.
Les laboureurs apres l'orage
Retournent à leur labourage,
Sans crainte d'eſtre plus troublés :
Cerés leur rapporte ſes bleds.
Reçoi la deeſſe Abondance,
Qui l'âge d'or rameine en France

Verſant toute ſorte de biens,
Sur toi, Charles, & ſur les tiens.
Voila ma ſuitte, & le preſage
De voſtre royal mariage;
Pour qui chaſſant le mauuais temps
I'ai faict renaiſtre vn beau Printemps.

MASQVARADE

de ſix prouinces portees par ſix fleuues,
qui ſe viennent offrir à la nouuelle Reine.

Bourgongne portée par la Seine.

Pour vous ſeruir & rendre honneur,
Reine en qui giſt noſtre bon-heur,
Deſſus ſon onde large & forte
En ce palais Seine m'apporte.
Ce fleuue coulant doucement
Prent de moi ſon commencement
Qui ſuis Bourgongne, antique, & noble,
Riche en foreſts, & en vignoble.
Puis receuant dedans ſes eaus
Mainte Naïade & maints ruiſſeaus,
Par la Champaigne en bleds fertile
Des Troyens i'arrouſe la ville.
Et aprés qu'il a viſité
De Paris la grande cité,
Qui ſoubs vous aus autres commande,
Il baigne la terre Normande.
Lors, laſſé de tant tournoyer,

A toute bride il court noyer
Les plis azurés de ſon onde
En l'Ocean pere du monde.
Toutes les fleurs, & tout le fruit,
Que ce fecond fleuue produit
Sur ſes bords, en grande abondance,
C'eſt tout pour voſtre obeiſſance.
Prenés donc ces fruits & ces fleurs,
Et enſemble prenés nos cueurs,
Cueurs pleins de foy ferme & entiere :
Teſmoing la Reine voſtre mere.
En trouble, & en tranquillité
Elle a vu la fidelité
Dont nous l'auons touſiours ſeruie,
N'eſpargnans les biens ny la vie.
Sans ſa faueur nous n'euſſions pas
Auſé vers vous tourner nos pas.
Receués-nous, Reine excellente,
A vos pieds elle nous preſente.

Bretaigne portée par le Loire.

Ce grand dieu liquide
Qui me ſert de guide
Et de coche auſſi :
C'eſt Loire mon fleuue,
Qui bien fier ſe treuue
De vous voir icy.
Il coule en la terre
Du Duc qui en guerre
Eſt touſiours vaincueur :
Du Duc voſtre frere
Qui porte du pere

Le nom & le cœur.
Ma riue Bretonne
En ſes flots reſonne
Le nom de Valois :
Puis court de Bretaigne
Vers Tethys qui baigne
Les peuples Anglois.
Receués, Princeſſe,
Toute ſa richeſſe,
Iſles, & poiſſons,
Foreſts, & montaignes,
Prez verds, & campaignes
Iaunes de moiſſons.
Son onde argentine,
Qui de Caterine
Faict ouyr le nom ;
De vous, ſang d'Auguſte,
Reine ſage & iuſte,
Bruira le renom.
Sus Nymphes de Loire,
Des Reines la gloire
Qu'on chante ſans fin.
L'vne eſt d'vn Roy mere,
L'autre toſt eſpere
L'eſtre d'vn Dauphin.

Prouence portée par le Rhoſne.

Le Rhoſne qui charge ſes riues,
Abbreuuant mes champs Prouençaus,
D'orenges, Citrons, & Oliues,
Au lieu de Peupliers & de Sauls :
Vient, o Reine, à bonds & à ſauls

Vous faire vne iuste demande,
Qu'entre vos plus humbles vassaus
Vostre maiesté luy commande.
Commandé par telle Princesse
Il se dira des plus contents :
Sans craindre ni la secheresse,
Ny l'hyuer glaceur des estangs.
Ains vn dous Zephyre en tout temps
Bordera ses eaus de fleurettes,
Fleurettes filles du printemps
Et messageres d'amourettes.
Vne autre chose qu'il souhaite,
C'est chez luy vous bien receuoir :
Si ceste faueur lui est faite
Il se mettra en tout deuoir.
Lors connoistrés le grand pouuoir
De son onde tant renommée,
Qui voudra sortir pour vous voir
Hors de sa riue accoustumée.
Son tiers souhait bientost aduienne :
C'est qu'au iour du Ciel ordonné
La nouuelle heureuse luy vienne
D'vn fils que Dieu vous ait donné.
Desia lui tarde qu'il soit né :
Et semble desia qu'il s'auance
De luy offrir le Dauphiné,
Comme il vous offre la Prouence.

Guyenne portée par la Garonne.

Reine, ie suis la Guyenne,
Terre tienne,
Et bien aise d'estre à toy :

Puisqu'vne si saincte flamme
Te faict femme
De Charles qui est mon Roy.
Icy m'apporte Garonne,
Qui te donne
Ses pays gras & plaisans :
Bien que celuy perd sa peine
Qui se peine
De t'enrichir de presens.
La race illustre d'Austriche
Est si riche
Et a du Ciel si grand heur,
Qu'il n'y a que l'alliance
De la France
Qui pust croistre sa grandeur.
En ces deux maisons Royales
Bien egales,
Tout honneur vient s'enfermer
Comme d'vne roide course
Dès sa source
Toute eau se rend en la mer.

Poictou porté par la Vienne.

Princesse, qui as de la France
Chassé la guerre, & l'estranger :
Poictou te rend obeïssance,
Tiré par toy hors du danger
Mal-heureux auant que tu vinsses
Plus que nulle autre des prouinces.
Mainte Naïade espouuantée,
Qui vsoit ses yeux à pleurer
Dans ma Vienne ensanglantée,

Ores commence à s'assurer.
Vienne mesmes te mercie
De reuoir son onde esclaircie.
Mes pastourelles esueillées,
Sur le bord de ses fraisches eaus,
Aux herbes de fleurs esmaillées
Ramenans paistre leurs troupeaus :
Chantent en chansons Poicteuines
Tes vertus & graces diuines.
Sans toy la discorde, & la rage
Entre membres d'vn mesme corps,
N'eust amolly son dur courage,
Pour viure en pais & bons accords :
Apres tant d'assaults & d'alarmes,
De meurtres, de cris, & de larmes.
Princesse, nos mauls tu alleges,
Appaisant les Cieus irrités :
Les feus, & flammes sacrileges,
Qui ont bruslé tant de cités,
S'esteignent en vne iournée
Par le feu de ton Hymenée.

Basque porté par la Dou.

Fille d'Empereur,
Qui as la fureur
De Mars enchainée;
A toy ie soubmets
Les plus hauts sommets
Du grand Pyrenée.
La Dou que tu vois,
Enroüant sa vois,
Ton nom bruit, & loüe

Iusqu'au bord marin,
Bien loing de ton Rhin,
Et de ton Danoüe.
Ce luy est grand heur,
Royale grandeur,
Que tu luy commandes.
Pour orner ton front
Ses Nymphes te font
Chappeaus & guirlandes.
L'archerot ællé,
Entre elles meslé,
Vante sa puissance;
Dont l'arc bien tendu
D'vn coup a rendu
Repos à la France.
Heureus son flambeau
Qui d'vn feu si beau
Embraze mon Prince!
Heureus l'arc aussi
Qui remet ainsi
D'accord sa prouince.
Enfant, tire encor
Tes sagettes d'or,
Et son cueur enferre.
Le peuple est en pais
Quand d'Amour les trais
Aux Roys font la guerre.

QVATRAINS

des trois Marguerites, pour reciter ſur la Lyre.

1.

Les trois Lis blancs iamais ne fleſtriront,
Fleurs par le ciel à la France donnees :
Sans ſe ternir a iamais fleuriront
De ces trois Lis trois Marguerites nees.

2.

La premiere eſt auec les Dieus,
La ſeconde dés la Sauoye
Se faict vn chemin iuſqu'aus cieus,
Et la troiſieme en prent la voye.

3.

Qui ne ſçait pas quel nom la Palme a pris :
Quelle eſt la fleur de toutes fleurs d'eſlite :
Comment s'appelle vne perle de pris :
Retienne bien le nom de Marguerite.

4.

Fille du ciel ſerein eſt l'humeur cryſtalline
Qui pour la Marguerite és coquilles deſcend :
Auſſi de ſa naiſſance encore elle ſe ſent,
Et n'eſt choſe icy bas plus celeſte & diuine.

5.

Qu'on ne mette le voile au vent
Cherchant des perles au Leuant :
Les Marguerites les plus ſines
Sont Françoiſes non Leuantines.

6.

Pour Marguerites amaſſer
Ceſar fut iuſqu'en Angleterre :
Ore il ne faut la mer paſſer,
La France ſeule a ceſte pierre.

7.

De François & Henry bien grands ſont les merites :
Charles, grande eſt auſſi la gloire de ton nom :
Si peut-on dire encor, croiſſant voſtre renom,
Les ſœurs de ces trois Rois ſont les trois Marguerites.

8.

Venus ne peut bien s'atourner,
Si elle n'a ſes trois Charites :
La France ne ſe peut orner
Sans ſes trois belles Marguerites.

9.

De pays infertile, & mal plaiſant à voir,
Savoye eſt deuenuë heureuſe & belle terre.
D'où vient ce changement? ce n'eſt que pour auoir
Entre ſes grands rochers vne petite pierre.

10.

On lit ſouuent és liures vieus
Qu'on a veu trois Soleils aus Cieus.
Ceus qui ont veu trois Marguerites
Croiront ces merueilles eſcrites.

11.

La Reine de beauté, mere des Amoureaus,
Dedans vne coquille en mer nagea petite :
Vne coquille auſſi dedans les claires eaus
De l'indigne Ocean porte la Marguerite.

12.

Plier encontre bas la palme ne ſe laiſſe :
Tant eſt ſon naturel Royal & genereus.
Prenés garde à ceci, vous Princes amoureus,
Qui en voudra iouyr que point il ne l'abbaiſſe.

13.

Ceſar tant conuoita Marguerites exquiſes
Qu'il les alla chercher aus riuages Anglois :
Que n'eſtiez-vous alors, ô Perles de Valois?
Ceſar conquis par vous n'euſt les Gaules conquiſes.

14.

Maints plus ſçauans, & beaucoup mieus appris
La Marguerite aus Aſtres ont haulſee :
Et toutefois i'emporteray le pris,
Car la loüant la Palme ils m'ont laiſſée.

VERS LYRIQVES

A la loüange des deux Reines.

Quand en la ſaiſon plus ſereine
L'œil du monde, ce grand flambeau,
Le iour ſur la terre rameine,
On y voit comme en vn tableau
Les couleurs de viue peinture
Qui embelliſſent la nature.
Quant à ſon tour la pleine Lune
Iette ſes rayons argentés,
On voit ſoubs la nuit claire-brune,
Les feus qui ſont là haut plantés :
Et des cieus les voutes parees
De cent mille eſtoilles dorees.
Nous auons deux aſtres en France,
Les deux Royales Maieſtés,
Qui de Vienne & de Florence
Y ont apporté leurs clairtés :
O Reines, ces aſtres vous eſtes,
Qui de nous chaſſés les tempeſtes.
Si toſt que paroiſt voſtre face,
L'orgueil de Mars eſt abbatu :
Les beautés, & la bonne grace,
L'honneur ſe monſtre, & la vertu.
Amour qui vole entre les dames
Y darde ſes traits & ſes flames.

HYMNE

Du Sauueur Iesus, pris du Grec de sainct Clement d'Alexandrie.

A MADAME LA CHANCELIERE.

Auteur de toutes bontés :
Frein des poulains indomtés :
Aile, qui les oiseaus guide,
Sans fouruoyer par le vuide :
Vrai gouuernail des enfans tendrelets :
Soigneus berger des royaus aignelets :
Tes petits enfans assemble,
Afin qu'estans tous ensemble,
Leur bouche & cœur innocent
Ton nom aille benissant.
Chante ta gloire, ô Christ, & ta puissance,
Qui les nourris, & conduis leur enfance.
Roi des Saincts, & le Seigneur
A qui est deu tout honneur :
Fils & parole du Pere,
Que Ciel & Enfer reuere,
Ce qui se veoit, ce qui ne se peut veoir,
Te fait hommage & cede à ton pouuoir.
C'est toy, souueraine essence,
Qui depars la sapience :
Le soustien de nos trauaus :
L'allegement de nos maus.
Sans enuieillir tu es auant tout âge
Iesus Sauueur du pauure humain lignage.
Toy, di-ie, le bon berger :
Le laboureur mesnager :

Le gouuernail du nauire,
Qui çà & qui là le vire.
Tu es le frein, l'aille celeſte auſſi
Du ſainct troupeau, ſauué par ta merci.
Peſchant en la mer des vices,
Des plaiſirs, & des delices,
Toy des hommes le peſcheur,
En tires hors le pecheur :
Comme vn poiſſon que l'amorce conuie
Et ceſte amorce eſt vne heureuſe vie.
Guide nous, ô ſainct Berger :
Garde-nous de tout danger :
Meine par des ſentes nettes
Tes aigneaus & brebiettes :
Et ces enfans vueilles tiens auoüer,
Qui ta grandeur ne ceſſent de loüer.
Le chemin pour au Ciel viure,
C'eſt, ô Chriſt, ta trace ſuiure :
Pour de Paradis iouïr,
O Chriſt, il te faut ouïr :
Croire en toy ſeul, ô parole eternelle,
Age ſans fin, lumiere touſiours belle.
O fontaine de pitié,
Source de vraye amitié :
Nulle vertu ſans ta grace
Ne ſe donne à noſtre race.
L'honneſte vie & durable renom,
Eſt propre à ceus qui celebrent ton Nom.
Le lait de la mammelle
De ta ſageſſe immortelle
Degoute diuinement,
Alaicte l'entendement
De nous petits, & a par la rouſée
De ton eſprit noſtre bouche arrouſée.

Nous donques, tes nourriçons,
Ta bonté nous benissons.
Nous t'offrons, ô Roy des Anges,
Ces hymnes, & ces loüanges :
Pour nous auoir dés le bers esleués
En ta doctrine, & en ton sang laués.
Peuple modeste & paisible,
Chantons le Fils inuincible :
Chantons en simplicité
Christ la mesme verité.
Tout d'vne vois, & d'vn cœur qui s'accorde,
Chantons le Dieu de Paix & de concorde.

EPITHALAME

de Monsieur d'Alincourt & de Madamoiselle de Mandelot.

Quelle vois me frappe l'ouïe,
Qui mon ame a tout esiouïe?
Où est-ce que ce peuple court?
La ville est elle forcenee?
Escoutés, on chante Hymenee :
Ce sont les nopces d'Alincourt.
Suiuons ceste troupe enioüée,
Voyons la beauté tant loüée
De ces deus nouueaus mariés :
Beauté qui n'est pas terrienne :
Le dieu Mars & la Cyprienne
Ne seroient mieus appariés.
De l'espous la vertu guerriere
N'esclate pas moindre lumiere
Qu'vn clair Soleil au temps d'Esté
L'Espouse resemble à l'aurore,

Qui ſon front de honte colore,
Où eſt peinte la chaſteté.
Ainſi voit-on vn myrte tendre
Sur vn ieune laurier s'eſtendre,
Que pres de luy on a planté.
Tel eſt l'iuoire que lon dore :
Et la roſe vermeille encore,
Iointe auec vn lis argenté.
Charles, quand tu prens Marguerite,
Digne loyer de ton merite,
Rare fleur, & perle de pris :
C'eſt proprement vne entrepriſe :
Car la belle, auant ceſte priſe,
De ſes yeus t'auoit deſia pris.
Si Paris euſt veu ceſte proye,
Helene n'euſt iamais veu Troye :
Ilion fuſt en ſon entier.
Le bois dont on feit mille poupes,
Pour embarquer les Greques troupes
Ne fuſt pas ſorti du chantier.
C'eſtoit vne choſe ordonnée
Par la fatale deſtinée,
Qu'ils ſe deuoient l'vn l'autre auoir.
Le pareil a pris ſa pareille.
Que point donc on ne s'eſmerueille
Si tant de gens les viennent voir.
Les Amours, d'vne aile legere,
Y volent auecques leur mere,
Armés de fleſches & de feu.
A la ſuite de la deeſſe
Marche la gaillarde ieuneſſe,
Le plaiſir, le ris, & le ieu.
Iunon, & les trois Graces nuës :
Les neuf Muſes y ſont venuës :

Et leur frere aus cheueus dorés.
Du grand Atlas l'eſchine large
S'aperçoit bien qu'on la deſcharge,
Les cieus vuides ſont demeurés.
Au mariage d'Harmonie,
N'eſtoit ſi noble compaignie,
Dans le iardin Idalien.
De la fille du vieil Neree,
Tant ne fut la nopce honoree,
Deſſus le mont Theſſalien.
A ceſte feſte, où tout abonde,
Vient la Paix, nourrice du monde,
Diſcorde ne s'y trouue point.
La pomme d'or point on n'y iette,
Mais gardés vous de la ſagette
Du petit Dieu qui le cœur poingt.
Du berger l'eſtoille brunette,
Benigne & feconde planette,
A tiré ſon chef de la mer.
Son œil, qui d'enhault nous regarde,
Droit ſur Lyon ſes rayons darde,
Pour d'Hymen la torche allumer.
Venés, oiſeaus de bon preſage,
Ratifiés ce mariage :
Bien-heurés ce commencement.
Le vol dextre, & le chant du Cygne,
Luy ſont augure & certain ſigne
De tout aiſe & contentement.
Arriere, dueil & faſcherie :
Il faut maintenant que tout rie :
Les hommes, la terre, & le temps.
Feurier, plein de neige & de glace,
Vn iour ou deus quitte ta place
Au mois le plus gay du Printemps.

Voici le bal : qu'on face bruire
Mainte viole, & mainte lyre,
Dont Echo redouble les ſons.
Faunes, & Nymphes Lyonnoiſes,
Oyans de loin ſi douces noiſes,
Danſeront enſemble aus chanſons.
La Soſne, à l'eau dormante & coye,
S'eſueille au bruit de ceſte ioye :
Le Roſne plus fier que deuant,
Qui meſle ſon onde auec elle,
S'en va conter ceſte nouuelle
Aus Dieus de la mer de Leuant.
Deus grandes maiſons alliees,
De ce nœud chaſtement liees,
Ne ſeront qu'vne deſormais :
Où logeront deus colombelles,
Voire mignardes Tourterelles,
Qui d'amour ne changent iamais.
Comme la vigne l'orme embrace :
Comme le lierre ſe lace
Au tronc d'vn cheine, & aus rameaus :
Ainſi eſt ceſte couple eſtrainte
D'vne amitié plus ferme & ſaincte
Que n'eſt celle de deus iumeaus.
Comme és fournaiſes de Candie
La Pyralide au feu prend vie,
Et dehors elle ne veit pas.
Ainſi l'ardeur qui les enflame,
Les entretient en vne flame
Qui durera iuſqu'au treſpas.
Allés, amans, en voſtre couche,
Ioués au pair & à la couche :
Repoſés-vous en trauaillant.
Souffrés vne agreable peine

En ce trauail, où pert l'haleine
Et eſt vaincu le plus vaillant.
Au beau Verger de Cytherée,
Cueillés la fleur tant deſirée,
Dont bientoſt on voye le fruit.
Allés, & vous tenés de rire
Quand au partir vous orrés dire,
Adieu, bon ſoir, & bonne nuit.
Chaſcun de vous à ce coup penſe
De iouïr de la recompenſe
De ſon Amour, & de ſa foy :
Et vous face Hymen grace telle,
Que rendiés la race immortelle
De Mandelot & Ville-Roy.

VILLANELLE.

Qui en ſa fantaſie
Loge la ialouſie,
Bien tôſt cocu ſera
Et ne s'en ſauuera.
Qu'on mette en vne cage
Ceſt oiſeau ſans plumage.
Bien toſt cocu ſera,
Et ne s'en ſauuera.
A contempler ſa mine,
Qu'vne coeffe embeguine,
Bien toſt cocu ſera,
Et ne s'en ſauuera.
Son regard ſe rapporte
Au Tor qui cornes porte,
Bien toſt cornu ſera
Et ne s'en ſauuera.

Son front, qui bien retire
A vn cornu ſatyre,
Bien toſt cornu ſera
Et ne s'en ſauuera.

Au Roy Henry III. enuers qui il fut calomnié pour quelques vers traduits du VI. de l'Æneïde de Virgile.

Ma Muſe n'eſt point ennemie
De la nouuelle Academie,
Ni ne veult deſplaire à ſon Roi.
Ie ſçai combien on doit au Prince :
Et le bec malin qui me pince
Lui porte moins d'honneur que moi.
I'ai eſcrit que c'eſt choſe vaine
Du diſcours de raiſon humaine,
Où vertu s'endort quelquefois.
Si i'ay failli, iugés-en, Sire,
Qui ſçauez mieus faire que dire,
Comme ont appris les plus grands Rois.
Mais ſi cela ſeulement pique
Quelque petit Academique,
Laiſſés aller les combatans.
Qui me vouldra liurer bataille,
Que hardiment ſa plume il taille :
Vous en aurés du paſſetemps.

Conſolation de Paſſerat deſrobé.

Paſſerat, que ne fais-tu
De neceſſité vertu?
Où eſt la philoſophie,

Qui les eſprits fortifie?
Ne ſois point tant eſperdu.
Et bien, c'eſt argent perdu :
Pour comble de ton dommage,
Veus-tu perdre le courage?
Es-tu ſeul en ces malheurs
Ruïné par les voleurs?
Tout ce qui le cœur te ronge
Ce n'eſt que l'ombre d'vn ſonge,
Que la fortune aus humains
Depart d'inegales mains :
Puis leur oſte, & le retire,
Selon qu'elle ſe veult rire.
Il te reſte, Dieu merci,
Et ancre & papier auſſi :
Il te reſte quelque liure,
C'eſt encor moyen de viure.
Ceſſe de te tourmenter,
Et va des vers preſenter
A Monſieur de Bell'aſſiſe.
Si ta Muſe il fauoriſe,
Comme il a acouſtumé
Tu ſeras toſt remplumé.
Va donc, & te recommande
De par la neufuaine bande,
Le priant d'affection
Qu'il penſe à ta penſion.

ODE

Sur l'entrée du meſme Roy à Ferrare.

Dele, qui au plaiſir du vent
Flotoit en mer auparauant,

Demeura ferme & asseurée
Quand Latone vint en ce lieu,
Et qu'on y veit naistre le dieu
Qui porte la lyre dorée.
A ceste Isle tu ressemblois,
Ferrare, alors que tu tremblois,
D'horrible secousse estonnée :
D'autant que les vents animés,
Pour estre sous toy enfermés,
T'auoient à demi ruinée.
Mais puis qu'vn Phœbus te vient voir,
Qui ne cede à l'autre en pouuoir,
Ou à la paix ou à la guerre,
Ne crain plus aucun tremblement :
Car il a tout commandement,
Et sur la mer & sur la terre.

DIALOGVE D'AMOVR,

par Qvatrains.

1.

Ie ne sçay si l'amour, dont estiés de moitié,
Demeure en son entier, & tousiours continue :
Mais quand ie sens en moy croistre ceste amitié,
Ie crains qu'en vostre endroit elle ne diminue.

2.

Comme on voit deus taureaus au labeur accouplés,
Dont l'vn est plus tardif à tirer en la plaine :
Ainsi par trop d'ardeur mes trauaus redoublés,
De sous vn mesme ioug, allegent vostre peine.

3.

Ie ſuis comme celuy qui, pour aller de nuit,
Porte vn flambeau luiſant, & à vn autre eſclaire.
Moins il a de clarté quand plus le flambeau luit,
Et à ſon compagnon la voye en eſt plus claire.

4.

Ie penſois qu'en Amour, ainſi qu'en vn camp clos,
On partiſt le Soleil, mais ſuis-ie point deceuë?
Car tant moins en aués, quand luy tournés le dos,
Tant plus il m'esblouit, & me trouble la veuë.

5.

Mon feu ne s'amortit, moindre n'eſt ma douleur,
Par vne ialouſie entre nous ſuruenuë.
Ains i'en ſuis plus eſpris d'amoureuſe chaleur,
Comme qui boit l'eau froide en fiéure continuë.

6.

Si Amour eſt oiſeau, plein de legereté,
Que fait-il en mon cœur, ſans ſortir de ſa cage?
Gardés qu'il ne ſe monſtre en moy ſiarreſté,
Pour ſe monſtrer en vous de nature volage.

7.

Touſiours puiſſe entre nous telle noiſe durer.
Et touſiours entre nous s'augmente ceſte enuie.
Plus vous voudrés ſouffrir, & moi plus endurer,
Plus ſentirons tous deus les plaiſirs de la vie.

8.

Ce debat eſt teſmoin de noſtre loyauté :
Et allume en noſtre ame vne flame plus forte.
Viuons donc en amour comme en ſocieté.
Où celuy prent le plus qui le plus y apporte.

SONET.

Nymphes filles du Ciel, Roines de ceſte prée,
De ces tertres gemeaus, & de ces ſaules verds ;
Qui dancés les pieds nuds, & les flancs deſcouuers,
La nuict, ſur voſtre riue en cent lieus diaprée.
Si mon humble chanſon quelquefois vous recrée
Me plaignant de l'Amour, Tyran de l'Vniuers,
Et ſi i'ay façonné la plus part de mes vers
Pour ennoblir le cours de votre onde ſacrée.
Si i'ay vos froides eaus eſchauffé de mes pleurs,
Y reſpandant ſouuent du vin dous, & des fleurs,
Accordez ma priere, ô Naïades diuines,
Quand ma Nymphe viendra de Paris à Hercueil,
Vueillés en ma faueur luy faire vn doux acueil,
Et luy monſtrez qu'elle eſt l'honneur des Catherines.

SONET.

Le grand Mœonien de ſa muſe diuine
N'a pu ſi haultement ſon Achille entonner
Que les Grecs anciens n'ayent ouy tonner
Auſſi hault que les ſiens les poëmes d'Erine.

Par cinq diuerses fois la lyre de Corine
Fit rougir la Thebaine, apprise à mieus sonner :
Mais l'vne & l'autre encor ne sçauoient fredonner
De doigts plus delicats que nostre Caterine.
Memoire ayant ouy de ta vois la douceur
Te contoit, ô Sapphon, pour la dixiesme sœur,
T'aduoüant (ce dit-on) descendre de sa race.
Ainsi Venus qui vit Catherine baler,
Chanter, pincer le luth, & si docte à parler,
Demanda d'où venoit ceste quatriesme grace.

SONET

Du mois d'Avril.

Des mutins Aquilons les esquadrons legers
Ores ne volent plus par la carriere vuide :
Ores les dous Zephyrs, ores l'air plus liquide
Rappellent par deça les oiseaus passagers.
Or l'auare marchant, oubliant les dangers
Dont naguere il sortit, lasche à sa nef la bride,
Hardy s'abandonnant à la campagne humide,
Pour aller s'enrichir és païs estrangers.
Mere des deux Amours, ô Reine Cytherée,
Puisqu'en ceste saison, de ton nom honorée,
Tu fais cheoir la fureur du Ciel & de la mer :
Appaise aussi, Deesse, appaise la tempeste
Que ie sens nuict & iour forcener en ma teste,
Pour en vn trop haut lieu trop hardiment aimer.

SONET

Sur vn Moineau.

Heureux petit Moineau, qui d'vn bec irrité
Pinces les doigts roſins de ma douce cruelle :
Puſſe-ie ainſi que toy me ioüer auec elle,
Sentant en mes mal-heurs quelque felicité?
Tu voles ça & là en pleine liberté,
Et puis quand il te plaiſt pliant l'vne & l'autre aille,
Tu te viens repoſer ſur le chef de la belle,
T'empeſtrant au fil d'or ou ie ſuis enreté.
Pour eſtancher ta ſoif, repu de quelque mouche
Tu ſuçottes le miel de ſa vermeille bouche.
Ha moineau que ie ſuis ſur ton aiſe enuieus!
Quand de ton bec crochu la piquant tu la baiſes,
I'aimeroy mieus ſentir le moindre de tes aiſes
Que boire du Nectar à la table des dieus.

SONET

D'vne hoſteſſe.

Celuy qui n'a pas veu comment la mer Ægée
Heurtant contre ſa riue eſcume en ſa fureur :
Comment le foudre craque, eſclatant ſon horreur,
Sur quelque groſſe tour dont la terre eſt chargée :
Qui n'a pas veu comment la lyonne outragée
D'vn rugir gemiſſant ſe fend preſque le cueur ;
Et ce qu'oit le chaſſeur à demi mort de pœur
Laiſſant ſur l'autre bord la Tigreſſe enragée :
Vienne en noſtre logis, il entendra ſouuent

Les muglements des bœufs, & l'orage des vents :
Les marteaus, & canons : le foudre & la tempeſte :
Bref il orra l'enfer : & ce qu'on peut nommer
D'impetueus au ciel, en la terre, en la mer.
Noſtre hoſteſſe, Ronſard, ſeule a tout en ſa teſte.

SONET

Sur la rare beauté des femmes d'vne certaine ville.

D'où vient cela que les Cieus deſpités
Noyent ces champs d'vne eternelle pluye?
Veu que ſouuent l'air à l'entour s'eſſuye,
Plus dous riant aus prochaines cités?
Du ſang d'Atlas les ſept feus irités
Ou Orion, ou bien le porte buïe
Verſent-ils point ceſte eau qui nous ennuye,
Nous baniſſants de printemps & d'eſtés?
Non, Bellenger, c'eſt vne autre raiſon
Pourquoy Phœbus preſque en toute ſaiſon
Iette à regret deſſus Bourges ſes flames.
Car (ſi ie puis aſſés bien rencontrer)
C'eſt qu'il deſdaigne en ce lieu ſe monſtrer
En y voyant ſi peu de belles dames.

SONET

A la Lune.

O bel œil de la nuict ; o la fille argentée,
Et la ſœur du Soleil & la mere des mois :

O Princeſſe des monts, des fleuues, & des bois
Dont la triple puiſſance en tous lieus eſt vantee.
Puiſque tu es, Deeſſe, au plus bas Ciel montée,
D'où les piteus regrets des amants tu reçois;
Di, Lune au front cornu, as tu veu quelquefois
Vne ame qui d'Amour fuſt ſi fort tourmentée?
Si doncques ma douleur vient ton cœur eſmouuoir,
Tu me peus ſecourir; ayant en ton pouuoir
Des ſonges emplumez la bande charmereſſe.
Choiſi l'vn d'entre tous qui les maus d'vn amant
Sache mieus contrefaire, & l'enuoye en dormant
Repreſenter ma peine à ma fiere maiſtreſſe.

SONET.

Amour qui voletoit auprés du Roy des dieus
Deſroba le tonnerre à ſon aigle endormie,
Puis guignant icy bas la beauté de m'amie
Pour luy donner en garde il l'apporta des cieus.
Il l'auoit ia caché dans l'aſtre de ſes yeus,
Où, ſot, i'alloy chercher ma liberté rauie :
Quand vn eſclair ſortit, qui m'emporta la vie,
Et ſecha tout l'eſpoir de iamais auoir mieus.
Me voyant en ce point, vous demandés, Madame,
Comment mon cœur peut viure en vne telle flame,
Sans que depuis quatre ans ſecours luy ſoit donné.
Et ne ſçauez-vous pas qu'Amour poiſon l'on nomme
Et qu'au milieu du feu la chaleur ne conſomme,
Tant ardente ſoit-elle, vn cueur empoiſonné?

SONET.

Ne me reproche plus, comme quelque grand crime,
Que i'ay trop contre Amour le courage abbatu :
Ainſi l'eut ce grand Dieu, qui auoit combatu
Les Geans accablés ſoubs Ætne & Inarime.
Ne fay point, ie te pri', ſi fort du magnanime :
Ne me blaſme point tant pour loüer ta vertu,
S'il te vient aſſaillir, di moy, que feras-tu,
Auec tous tes baſtons, & toute ton eſcrime?
Braue, tu ne ſçaurois, tant ſoit peu reſiſter
A l'effort de l'Amour, donteur de Iuppiter,
Secouru ſeulement de tes forces mortelles.
Tu penſes (ó fuyard) des pieds faire vn boucler;
Ne ſçais-tu que les vents, le tonnerre, & l'eſcler,
Ne ſont à beaucoup prés ſi legers que ſes ailles?

SONET

Pour reſponſe a celuy d'Alphonſe d'Elbene.

Ne cherche ton bon ſens és yeus de ta maiſtreſſe,
Es leures, & au ſein, qui tes os vont bruſlant,
Ny en ſon dous parler : car l'archerot volant
Plus attiҫe ſon feu quand plus on le careſſe.
Pour trouuer ſeur remede à ce mal qui t'oppreſſe,
Brides ſi tu le peux l'Hippogriphe d'Atlant :
Ainſi deuoit iadis la vertu de Roland,
Non Aſtolphe en ſon lieu, prendre au ciel ſon addreſſe.
Qu'aten-tu dauantage? affranchi ta raiſon
Qui toute ſe conſume en l'auare priſon
D'vne femme ſans foy, & moins belle que fine.

Pren l'anneau de Melisse, & prompt à desloger
Retourne à Logistille, ainsi que fit Roger
Deliure du pouuoir de la sorciere Alcine.

SONET.

En voyant vostre enfant honoré par les dieux
De la mesme beauté, cause de mon martyre,
Quasi pour m'appaiser, ores se prendre à rire,
Ores me caresser du serein de ses yeus.
Sot, alors ie pensoy que ce ris gracieus
Amenderoit mon mal ; toutefois il empire :
Car plus voyant l'ouurage, encor plus ie desire
Ceste ouuriere excellente en qui gist tout mon mieus.
Ainsi iadis Amour, despouillé de sa face,
Vestit de son neueu le visage & la grace
Pour attizer le feu qui brusleroit Didon.
Mais belle nous changeons le sexe & personnage :
Vous estes le Troyen, moy celle de Carthage
Que vous laissés en proye au feu de Cupidon.

SONET.

Response à vn autre sonet de Desportes qui se commence, Ie veux me rendre hermite.

Vous voulés estre hermite, hermite allés vous rendre,
Cachés vous dans les bois pour fuïr Cupidon :
Et pour monstrer qu'en vous est estaint son brandon,
Habillés-vous de gris : c'est la couleur de cendre.
Viués de patience, herbe fort dure à prendre :
Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon :

Le desdain du refus à requerir pardon
D'auoir plus souhaité que ne deuiés attendre.
Mais surtout que l'Amour en ce lieu ne soit peint :
Pour guerir du chaut mal c'est vn dangereus sainct.
S'il rallume vne fois vos flames amorties,
Ne pouuant endurer ceste tentation
Vous sortirés du bois & de deuotion,
Et ietterés bientost vostre froc aus orties.

SONET.

Si la rigueur de la Parque importune
Qui tout gouuerne, a voulu m'abbaisser;
Veux-tu, mon cœur, pour cela me laisser?
Auoir des biens, c'est chose assés commune.
Pille les bords de l'indique Neptune
Qui veut sans fin des thresors amasser :
Ie ne veus point outre la mer passer:
Le Ciel me voit content de ma fortune.
Riche est celuy qui en sa pauureté
Veille sans crainte, & dort en seureté,
Faisant la Cour aus neuf sœurs immortelles :
Mais seulement qu'auecques moy tu sois,
Plus grand seray qu'vn Roy des Escossois
Que ses suiets ont faict voler sans aisles.

SONET

Contre vn Mirouër.

De quel despit est mon ame saisie
Quand ie regarde vn mirouër radieus

Iouïr du bien qui n'appartient qu'aus dieus :
Bien plus exquis que n'eſt leur ambroſie.
Ie ne ſçaurois, pour tout l'or de l'Aſie,
Plus endurer ce riual glorieus,
Sur qui Madame a ſi ſouuent les yeus
Que ie n'en bruſle au feu de ialouſie.
Qu'atten-ie donc, colere, à le caſſer?
Veu qu'elle peut d'vn mirouer ſe paſſer
Prenant mon cœur pour le mettre en ſa place.
Mieus qu'en acier ou qu'en cryſtal luyſant
Dedans mon cœur madame ira liſant
Empraint au vif tout l'honneur de ſa face.

SONET.

Si Phœbus auoit veu la dame de mon cœur
Monſtrer ſa belle taille au milieu de la preſſe
Des Nymphes de Paris, ainſi qu'vne deeſſe,
Il la viendroit baiſer pour Diane ſa ſœur.
Tout tel eſt ſon maintien, & tout tel eſt l'honneur
Que porte ſur le front la vierge chaſſereſſe :
Tout tel eſt ſon eſprit, ennemi de pareſſe,
Où le ciel garde enclos ce qu'il a de bon-heur.
Pourtant ſi de ſon teint Madame eſt claire-brune,
Claire-brune eſt auſſi la face de la Lune,
Que le vent quelquefois colore de vermeil.
Elle a pour ſon mignon le berger de Latmie :
O qu'heureus ie ſerois au gyron de m'amie
En dormant comme luy d'vn eternel ſommeil!

SONET.

Veus-tu sçauoir, Belleau, si ie suis en santé :
Si ie ioue en Berry, ou bien si i'estudie :
Si quelque aigre soucy, & quelque maladie,
En ce pays mal-sain ne m'a point tourmenté?
I'ay autre-fois, gaillard, leu, escrit, & chanté,
(Bourges m'en soit tesmoing) mais ne sçai quelle enuie
Que me portoit amour a changé ceste vie,
A pillé ma raison, & mes sens enchanté.
Si ce n'est doncques rien ce que la mort on nomme
Qu'vne griefue douleur qu'on voit sentir à l'homme
Alors que son esprit se separe du corps ;
Et si cela m'aduint à l'heure qu'à madame
Disant vn triste adieu ie luy laissai mon ame,
Pleure ton Passerat qui gist entre les morts.

SONET.

Quand le Dieu Clarien faict ses cheuaus marcher
Sur le dos du lyon, premier honneur d'Hercule :
Nous souhaitons alors que son char qui nous brusle
Plus esloingné de nous se tourne vers l'Archer.
D'Autonne, pour la peste, on ne veut approcher :
On voudroit en hyuer sentir la Canicule :
De toute autre saison nostre desir recule
Sinon que du Printemps, fils de l'An le plus cher.
Mais en ce beau printemps, Royaume de Zephyre,
Que la terre, le Ciel, la mer porte nauire,
Rendent, chascun chez soy, leurs animaus contents :
Pourquoy sens-ie l'Autonne? Et qui fait que i'endure

La chaleur de l'Esté? de l'hyuer la froidure?
Et seul en l'vniuers ie ne sens le printemps?

SONET

D'vn bouquet de Violettes de Mars.

Ie me resiouissois de ce bouquet receu,
Comme d'vne faueur de ma chere maistresse :
Mais gueres n'a duré ceste mienne liesse,
Et me suis tost aprés du contraire apperceu.
Tout l'espoir que i'auois de mon bon-heur conceu
S'est changé en soucy, qu'Amour au cœur me laisse :
Plus ie voy ce bouquet, plus accroist ma tristesse :
Moy-mesmes ie me suis de mon plaisir deceu.
Croyés doncques, Amans, pour chose veritable,
Ce que l'antiquité n'a conté que pour fable,
Que Mars fut quelquefois engendré d'vne fleur :
Car depuis qu'en ma main ces fleurs de Mars ie porte,
Amour faict naistre en moy vne guerre si forte
Que ie ne sens iamais pais ni trefue en mon cueur.

SONET.

Qui de ses propres mains a estranglé son pere :
Qui a meurtry sa mere, & a tué sa sœur :
Qui comme les Titans aus Astres a faict pœur :
Et qui a faict manger ses neueus à son frere :
Qui son plus grand amy, au temps de sa misere,
A vendu pour argent, ou liuré par faueur :
Qui cruel a fiché sa dague dans le cueur
De son hoste ancien, sans ouyr sa priere :

Qui a rompu l'humaine & la diuine loy :
Qui a trahi ſa foy, ſon pays & ſon Roy :
Et allumé les feus de la guerre ciuile :
Quiconque eſt celuy-là, s'il veut que ſes pechés
Ne luy ſoient à la fin deuant Dieu reprochés,
Qu'il diſne à Arthenay, & ſoupe à Angeruile.

SONET.

Le procés eſt vn Dieu : celuy qui le pourſuit
Par ſa diuinité vit heureus comme vn Ange :
Comme s'il fuſt ſans corps, il ne boit ny ne mange :
Ne penſe qu'en ſon Dieu ny le iour ny la nuit.
Il ne languit iamais : le ſommeil ne luy nuit :
Il n'eſt iamais laſſé, & ſi (miracle eſtrange
Il marche en contemplant, & d'actions ne change :
Touſiours comme le ciel vn meſme train il ſuit.
Puiſque, donc, le procés ſi fort aus dieus reſſemble,
Amaſſons luy, Monſieur, tous leurs honneurs enſemble
Qu'on luy baſtiſſe vn temple, & qu'on dreſſe un autel.
Qu'on l'adore humblement, & qu'on luy face hommage.
Qu'on y perde du temps, qu'on ſouffre tout dommage :
Ie vous pri' ſeulement qu'il ne ſoit immortel.

SONET.

Si i'ay en vn ſeul poinct oublié mon deuoir,
O que ie ſuis ingrat ! mais à tort on m'accuſe,
C'eſt l'aueugle Tyran qui auueugle ma Muſe,
Et m'oſte quant & quant d'eſcrire le pouuoir.
Eſloingné de mon bien, quel blaſme puis-ie auoir
De demeurer muet ? veu que l'ennuy refuſe

L'entrée aus doctes eaus du cheual de Meduse,
Où les doctes esprits vont puiser leur sçauoir.
Quand la Lune s'oppose aus rayons de son frere,
On craint pour tout iamais de perdre la lumiere,
Qui soudain toutefois comme deuant reluit.
Moy donc, dont le malheur à mon Soleil s'oppose,
Desia deux ans entiers, espere-ie autre chose
Qu'à ma Muse aueuglée vne eternelle nuict?

SONET

De l'equipage d'Amour.

Selon mon iugement celuy le pris emporte
Sur tous les peintres Grecs, & les peintres Romains,
Qui voulant peindre Amour de feux arma ses mains,
D'vn arc chargea son dos où des ailles il porte.
D'age il semble vn enfant, mais tant sa dextre est forte,
Tant son arc est puissant, & ses traicts inhumains,
Que seul il a donté les dieus & les humains,
Et qui s'attaque à luy rien que mal n'en rapporte.
Ie sens qu'il est enfant, n'ayant point de raison :
Ie sens aussi le feu qui brusle en trahison :
Ie sens le fer poinctu de ses flesches cruelles.
Le peintre toutefois faillit en vn seul poinct;
Car puisque de mon cueur il ne s'enuole point
Quel besoing estoit-il de luy donner des ailles?

SONET

D'Amour sang-suë, contraire au precedent.

Qui vouldra le croira : ie n'en croi plus de telles :
Amour n'est point enfant, veu qu'il vise si droict :

Il n'eſt aueugle auſſi, veu qu'en vn meſme endroict
Il tire ſans faillir ſes ſagettes mortelles.
Encor moins eſt-ce vn Dieu : des guerres ſi cruelles
Vn Dieu ne meneroit ſans raiſon & ſans droit ;
Il ne part de mon cœur : qui peindre le vouldroit,
Selon la verité, qu'il le fiſt veoir ſans aiſles.
Puis qu'il vient s'appliquer ſoi-meſme à ma douleur
Amoindriſſant ma force, effaçant ma couleur
Puiſqu'il vit de mon ſang, encor qu'il ne me tuë,
Ie ſçai que c'eſt qu'amour : puiſqu'il me traitte ainſi,
Il n'eſt aueugle, enfant, oiſeau, ni Dieu auſſi :
I'oſerois aſſeurer que c'eſt vne ſang-ſuë.

SONET.

Quelle eſt ceſte influence? & de quelles planettes
Deſcend ce changement, cauſe de tant de maus?
Peut bien ſouffrir Cerés emmener les cheuaus
Du labeur à la guerre, & bruſler les charettes?
On ne voit par les champs qu'enſeignes & cornettes :
En la ville on ne voit que brebis & pourceaus :
En la ville on n'oit plus que vaches & taureaus :
On n'oit plus par les champs que tambours & trompettes.
De la ville s'en vont trafiques & marchants :
En la ville s'en vient le bonhomme des champs,
Emportant à ſon col ſa charruë inutile :
Que le ciel faict d'horreur ſur la France pleuuoir!
Delbene, en noſtre temps euſſions nous penſé voir
La ville dans les champs, & les champs dans la ville?

SONET

De quelques financiers executez.

Ceſte fille d'vn œuf, la belle Tyndaride
Cauſa la mort certaine à tous ſes amoureus :
Et auſſi tous ceus-là ſe virent malheureus
Qui du cheual Seian gouvernerent la bride.
Le threſor renommé, mis dans le creus humide
Du ſainct lac Tholoſan, fut ſi mal-encontreus
A ceus qui pour butin le partirent entr' eus
Qu'on le peut bien nommer le threſor homicide.
Qui vouldra maintenant s'eſloigner de bon-heur
Et mettre en grand hazart ſa vie & ſon honneur,
Se face Threſorier : lors Helene il eſpouſe :
Sur le cheual Seian il commence à monter :
Et croira pour certain, quand il fauldra conter,
Qu'il aura manié l'or ſacré de Thoulouſe.

SONET

D'vn aduocat nommé le Roy, qui ſe rendit Chartreus par deſpit de ſa Maiſtreſſe.

Vn pauure Roy, banni de plaiſir & de ioye
A par vn beau deſpit le ſiecle abandonné :
Comme vn Taureau vaincu, de rage eſpoinçonné,
S'enfuit loing à l'eſcart, & ne veut qu'on le voye.
Que t'en ſemble, Belleau, que veus-tu que i'en croye?
Pour vn congé (peut eſtre heureuſement donné)
Deuoit-il deuenir moyne encapuchonné?
Raffreſchit-on ainſi vne chaleur de foye?

Il viuoit amoureus en triſteſſe & ſouci :
Triſte & melancholique ores il vit auſſi :
Ce Roy changeant d'habits n'a changé de martyre.
Amour le miſt en chartre : il s'eſt rendu Chartreus.
N'entend il pas le per? n'est-ce vn fin amoureus?
Ayant perdu la chair, au poiſſon ſe retire.

SONET

Sur deux pais faictes au mois de Mars.

Eſt-ce là donc ceſte belle eſperance
Qu'en mon cerueau trop leger ie conceu,
Lorsque deux fois en cinq ans i'apperceu
L'ombre de pais ſe faire voir en France?
I'imaginois vn repos d'aſſurance
Apres avoir tant de trauaus receu :
Or voire, helas! combien i'eſtois deceu,
Car tout retourne à ſa premiere eſſence.
Le tabourin eſſourde noſtre aureille,
Noſtre œil ne voit qu'vn monde de ſoldarts :
Vne trompette en ſurſault nous eſueille,
Le feu s'allume, & court de toutes parts :
Mais ie ſuis ſot quand ie m'en eſmerueille,
Ce ſont, Belot, ce ſont des pais de Mars.

SONET.

Que fais-tu tant, Pimpont, au pays de Bretaigne?
Tu nous as ia deux mois de vain eſpoir nourris :
Prens-tu ſi grand plaiſir loing de tes fauorits,
Et pres de l'Ocean en qui l'Anglois ſe baigne?

Si ton œil ſe recree a voir ceſte campaigne,
Mere des bons cheuaus, nous n'en ſommes marris :
Mais nous ſommes ialous que tu priues Paris
De la troupe des ſœurs qui partout t'accompagne.
Mande nous pour le moins ſi les faſcheus propos,
Tels qu'on tient pardeça, troublent point ton repos ;
Quand on veut diſcourir ſur nos guerres ciuiles.
Y dit-on que la guerre, ayant pillé les champs,
Pour faire le ſemblable aus bourgeois & marchants,
Sous le maſque de Pais eſt entree en nos villes?

SONET.

Ne t'eſmerueille point que ſi peu i'eſtudie
Ou ès lois des Romains ou à faire des vers :
Car tous nos beaus printemps ſont changés en hyuers ;
Et plus auant on va, plus croiſt la maladie.
On a ioüé deux fois la meſme tragedie,
A la tierce on verra ſecher les lauriers verds
Du roc Parnaſſien : tout s'en va de trauers,
L'on n'imite l'accord des peuples de Candie.
Delbene, voy l'eſtat où la France on a mis
Par la rage & diſcorde entre nous allumée :
Naguere nous faiſions vne guerre d'amis,
Teſmoings en ſont les ieus de l'vne & l'autre armée :
Nous faiſons maintenant vne pais d'ennemis :
La guerre ſe deſarme, & la pais eſt armée.

SONET.

O qu'heureus ie viuray ſi ie ſuis en meſnage!
O que i'auray bon̄ temps riant en liberté!

Ie feray d'vn hyuer, s'il me plaiſt vn Eſté;
Qui loge chez vn hoſte il ne vit qu'en ſeruage.
Ie diſcourois ainſi : mais ce braue langage
Trop & trop vainement eſtoit en l'air ietté :
L'vn y manque auſſi toſt que l'autre eſt acheté :
Qu'il y faut de fatras & de menu bagage?
A quoy penſoy-ie donc meſnager apprenti?
A l'humeur d'vn valet ie ſuis aſſuietti,
A conter ſes Items, & à y prendre garde.
Or outre tant de frais qui me viennent troubler,
Voicy venir encor, pour du tout m'acabler,
Fortifications, & ſentinelle, & garde.

SONET

De la miſere de plaider & d'aimer.

Eſchappé des liens, où m'auoit arreſté
Si longtemps en langueur vne flame amoureuſe,
Sot, alors ie penſoy que quelque eſtoille heureuſe
M'euſt remis en repos, & en ma liberté.
Ie ne ſuis toutefois plus doucement traité
Par vn nouueau procés, choſe malencontreuſe :
Et croy que de mon bien la fortune enuieuſe
M'a pour vn autre Enfer ce procés ſuſcité.
O mauls preſque pareils! quiconqu' aura l'enuie
De genner ſon eſprit, & bourreler ſa vie;
De ne dormir iamais ny de nuict ny de iour :
De ſouffrir tout l'ennuy, & toute la miſere
Qu'oncq Oreſte ſentit pourſuiuy de Megere;
Qu'il plaide contre moy, ou qu'il face l'Amour.

—

SONET.

Ie n'ay receu de toy qu'vne faueur petite
De deux maigres baizers, chichement departis :
L'vn quand ie m'en allay, l'autre quand tu partis :
Eſt-ce là tout le bien que tel Amour merite?
Mille ſoucis cuiſans vont trainant à leur ſuite
Ces vmbres de baiſers, de tes léures ſortis;
Et ralumants les feus deſia preſqu'amortis
Me font chercher Amour lorſque plus ie l'euite.
Par eus ſont retombés en leur vieille priſon
Ma chere liberté, mes ſens, & ma raiſon,
Sans vice auoir commis, ſi t'aimer n'eſt vn vice.
Là, cruelle, tu veus mon treſpas auancer :
Et quand ie ſeray mort, pour m'en recompenſer,
Ainſi qu'à domp Carlo me faire vn beau ſeruice.

SONET.

Dous ſont les traits, Amour, que deſſus nous tu iettes :
Dous le bras aſſure qui dedans nos cueurs tire :
Dous auſſi le venin que boire ie deſire :
Dous le ioug de Venus liant nos amourettes.
Sans cette doulce ardeur de tes flames ſecrettes
Ma vie eſt vne mort, ma ſanté vn martyre :
Toute ioye & plaiſir loing de moy ſe retire,
Quand ailleurs il te plaiſt deſcocher tes ſagettes.
Puiſque mon ame donc ſe trouue langoureuſe
Si elle eſt ſans ſouffrir vne flame amoureuſe,
Ie veus touſiours aimer; & que deſſus ma lame
Pour vn bel epitaphe on n'engraue autre choſe

Que ces mots ſeulement : Celuy qui là repoſe,
Viuant touſiours aima, & aimant rendit l'ame.

SONET.

Ie ſçay bien qu'icy bas rien ferme ne demeure :
Qu'il y a des eſtats vn fatal changement :
Que tout aura ſa fin qui a commencement :
Et que tout ce qui naiſt il faut auſſi qu'il meure.
Ie ſçay que l'homme ſage en fortune meilleure
Craint le mal-heur futur, qu'il porte doucement:
Ie ſçay que du hault Ciel tout ſuit le mouuement
D'vne egale conſtance; & inconſtant ie pleure.
Ie veus viure & mourir en ma première foy :
Ie ne veus point changer ny de lois ny de Roy :
Nonobſtant tout cela ie ne puis voir ſans larmes
En moins de ſix eſtés le mal-heureus François,
Butin de l'eſtranger, pour la troiſieſme fois
Aiguiſer contre ſoy ſon courage & ſes armes.

SONET.

Tu ſçais entretenir les Princes, & leurs Cours,
Par vn attique miel de ta douce eloquence.
I'ay trop peu au dedans, & moins en apparence,
Pour l'aureille d'vn Roy emplir de mes diſcours.
Fortune, & ta vertu, t'appellent tous les iours
Aus charges & honneurs les plus beaus de la France :
Et ie n'ay d'y monter deſir ny eſperance,
En ce temps où la force & la rage ont leur cours.
Mais pource que ie vi ſans qu'on me ſache en vie,
Il ſemble qu'à mon heur tu portes quelque enuie,
DE MESMES, *ſi i'ay bien recueilly tes propos.*

Faiſon donc entre nous vne metamorphoſe :
Que ie ſois toy, de rien ie ſeray grande choſe ;
Et toy deuenant moy, tu ſeras en repos.

SONET.

A Madame de Roiſſy.

D'vne ſi belle fille à bon terme acouchée,
Grâce en ſoit à Lucine, & ſon vouloir puiſſant
Dites pourquoy, Madame, allés vous languiſſant
Comme de ſon Ormeau la vignette arrachée?
Seule ſans voſtre per, ſi vous eſtes faſchée
Croyés-vous pas de luy, qu'encor qu'il ſoit abſent
De ſa loyale eſpouſe, autant que vous il ſent
Par deuoir le regret dont vous eſtes touchée?
Renforcés-vous d'eſpoir : ceſſés de vous troubler :
Toſt reuiendra le iour qui vous doit raſſembler :
Mettés bas cependant ceſte plaint inutile
Sans ame eſtants tous deux, ie m'esbahi comment
Faire ſe peut qu'ayés du mal le ſentiment :
Car voſtre ame eſt aus champs, & la ſienne en la ville.

SONET.

Que Paris eſt coquin ! tant plus on y demeure
Englué de plaiſir, moins on en peut vuider :
Si faut-il deſloger, va garçon, va brider :
Tire hors les cheuaus, parton à la bonne heure.
Iuppiter nous vient voir de ſa face meilleure :
Phœbus qui nous cherit s'en va l'air deſrider ;
Mercure nous attend, ioyeus de-nous guider :
Qu'on diſe adieu, qu'on monte, & que point on ne pleure.

Et n'eſt-ce pas grand cas qu'on ne s'en peut tenir?
Damoiſelles ceſſés, c'eſt pour toſt reuenir :
Nous ne ſerons long temps courtiſans & gendarmes :
Contrechangés ces pleurs à vn ris gracieus :
Voyés, ce bon viſage a eſclarcy les cieus.
Qui s'eſtoient ia troublés, comme eſmeus de vos larmes.

SONET.

A madamoiſelle de l'Eſpine.

Le mois qui eſt ſacré au nom du Dieu de Thrace,
De ſes premieres fleurs priuant les amoureus,
Contre ſon naturel eſtoit ſi froidureus
Qu'on penſoit que Ianuier ſe fuſt mis en ſa place.
Vous vous monſtrés aus champs ; voicy fondre la glace :
Voicy tomber des vents l'orage furieus :
Voicy luire Apollon : voicy rire les Cieus.
Mais dites-moy pourquoy ont-ils changé de face?
Seroit-ce point que Mars ſur la fin de ſon temps
Auroit conceu le feu le plus chault du printemps,
OEilladant icy bas voſtre beauté diuine?
Ou que le mois de May, craignant d'eſtre tancé
Comme trop pareſſeux, ſe ſeroit auancé
Auſſitoſt qu'il a veu aus champs flourir l'Eſpine?

SONET.

Ce ſage Tarentin, ce grand Pythagorique,
Qui ſans partir de terre aus aſtres a monté ;
A connu leur puiſſance, & leur nombre a conté,
Et les flots de la mer, & le ſable Libyque.

Auec tous les ſecrets de ſa mathematique
En vn poinƈt toutefois ſe trouua ſurmonté ;
Quand il ne put ſçauoir des dieus la volonté
Sur ſa future mort dedans l'onde Illyrique.
Moins ſçauant philoſophe & plus doƈte amoureus,
I'ay preueu dés longtemps mon deſtin mal-heureus.
C'eſt que ie doy mourir & par eau & par flame.
Or eſt venu ce iour que doublement ie meurs,
Car ie bruſle en ſouſpirs, & me noye en mes pleurs,
Pour auoir trop aimé les beaus yeus d'vne dame.

SONET.

Voicy les iours deuots, où la pais adoree
Se doit chercher au temple en ieuſne & oraiſon :
Haine & inimitié, enuie & trahiſon
Maintenant ne doibt eſtre en nos cueurs demeurée.
Ore on met en oubly toute iniure endurée :
De ſoy-meſme vn chacun ſe range à la raiſon
Et neantmoins la pais faiƈte en ceſte ſaiſon
A eſté par deux fois de bien peu de durée.
Mais eſtoit-ce la pais? la pais euſt elle eſté
Si pleine d'inconſtance, & de legereté?
Ce n'eſtoit pas la pais, c'eſtoit Amour luy-meſme.
Quand nous penſions tenir ceſt Archerot aiſlé
Ie ne m'esbahi pas s'il s'en eſt enuolé,
Veu qu'on ne peuſt iouïr des Amours de Careſme.

SONET

Sur le meſme ſujet.

Les champs ſeront bien toſt tapiſſés de verdure :
Ia la Bize faiƈt place à Zephyr qui la ſuit :

Le iour qui va croiſſant faict decroiſtre la nuict :
Les troupeaux hors du toict vont chercher leur paſture :
Voicy le renouueau, fils aiſné de nature;
Le ſoleil ſe raproche, & moins blafart nous luit :
Chacun eſt plus gaillard, meſmement pour le bruit
Que la guerre s'enfuit auecques la froidure.
Toutefois pour cela ie ne puis m'eſſiouyr,
Bien que le nom de pais ſoit plaiſant à ouyr,
Quand i'oy tant diſcourir ſur ceſte pais troiſieſme.
I'ay connu ſes deux ſœurs : ie ne m'oſe aſſeurer
Eſtant faitte en ce temps qu'elle puiſſe durer :
Trop maigres ſont les pais que l'ont faict en careſme.

SONET

Sur le meſme ſujet.

Quand noſtre nef froiſſée en ce troiſieſme orage
Au fond de l'Ocean s'en alloit abiſmer,
L'Eſtoille des iumeaus qui commande à la mer
De ſon beau feu doré l'a conduite au riuage.
Ne nous embarquons plus pour faire vn tel voyage :
Ne voyons que du bord la marine eſcumer :
Heureux & ſot auſſi on doit celuy nommer
Qui a pu eſchapper par trois fois du naufrage.
C'eſt or' que le François ne ſera plus moqué
Par vne pais fourrée au viſage maſqué,
Sans voile ny ſans maſque elle ſera connuë.
I'ay de quoy le prouuer : car ſi Mars enragé
Plus rien ne trouue en France, ayant tout ſaccagé,
Il faut bien qu'il y laiſſe vne pais toute nuë.

SONET.

Roſſignol Roy des bois, vous Tourtre ſolitaire,
Linotes, & Tarins, & vous Chardonnerets :
Gentils muſiciens des champs & des foreſts,
Qui vous plaingnés du mal dont ie ne me puis taire.
Donnés commun ſecours à vn commun affaire :
Plus heureus i'en ſeray, plus heureus vous ſerés.
Ainſi les treſbuſchets, les gluaus, & les rets
Des traiſtres oiſeleurs ne vous puiſſent mal faire.
Ie vous pri' mes mignons, & vous coniure tous,
Si vous reconnoiſſés vn oiſeau entre vous
Que lon appelle Amour, (c'eſt luy qui nous affole :)
Des ongles & du bec, dont vous eſtes armés,
Bourrés-le moi ſi bien, & ſi bien le plumés,
Que iamais le cruel en nos cueurs ne reuole.

SONET.

Viſion des trois Marguerites.

Au milieu d'vn beau pré ie vei trois belles fleurs ;
D'vn hault nom de Princeſſe eſtoit chaſcune eſcrite ;
Soubs trois liz argentés croiſſoient ces fleurs d'eſlite,
Que l'Aurore ſoingneuſe arrouſoit de ſes pleurs.
Ie vei pour les cueillir venir trois grands ſeigneurs,
Dont vn Roy emporta la grande Marguerite :
Vn grand Duc la moyenne ; & la fleur plus petite
Fut priſe auſſi d'vn Roy, pour la planter ailleurs.
Auſſitoſt que ce pré fut priué de ſa grace,
Ie luy vei de regret iaunir ſa verde face :

Ie vei flestrir les liz; mal-heur pour les bergers.
Depuis que ces trois fleurs d'eus se sont departies,
Rien ne croist en ce pré que chardons & qu'orties,
Et tousiours est foulé des troupeaus estrangers.

SONET

D'vn baiser pris en pleurant.

Ma maistresse en pleurant sembloit si desolée
Qu'elle eust faict de pitié souspirer vn rocher :
Ie m'aduenturai lors de ma bouche approcher,
Pour succer de ses yeux ceste humeur emperlée.
Ce n'estoit à mon goust qu'eau de sucre gelée,
(Au moins ie le disois) pour ma soif estancher;
Mais, ô sot que i'estoy! ie n'y deuoi toucher,
Me voulant rafreschir i'ay mon ame bruslée.
Ma maistresse, à mon dam vous m'aués faict sçauoir
Combien sur la nature Amour a de pouuoir,
Veu que pour mon martyre il change l'eau en flamme.
Or pleurez vostre saoul : ie ne veus plus baiser
Les yeus qui m'ont trahi pensant les appaiser;
C'est vn trop aspre feu que des pleurs d'vne femme.

SONET.

Tu resembles, Soreau, à ce harpeur de Thrace
Aprés qu'il eut perdu comme toy ses Amours;
Ne pensant qu'à sa femme il la pleuroit tousiours.
Tousiours on voit rouler des larmes sur ta face.
Les rochers & les bois alloient suiuans sa trace :
Des fleuues esbahis il arrestoit le cours,

Il faiſoit ſouſpirer les lyons & les ours ;
Et rien eſt-il ſi grand que ta douleur ne face?
Quand vn ſerpent mordit Euridice au talon,
Le malheureus Orphé fut contraint de la ſuiure
Pour voir le Roy des morts, & ſon portier felon.
Mais de ſi long chemin, Soreau, tu es deliure :
Car ſans partir d'icy la lyre d'Apollon
Ton eſpouſe & toy-meſme à iamais faict reuiure.

SONET

Sur vn May.

Ce May que i'ay planté, belle pour qui i'endure,
Et qui trop m'aués faict endurer ſans raiſon,
Quelque choſe a de vous : ie fay comparaiſon
De voſtre beauté ieune à ſa belle verdure.
Le cheſne eſt vn dur arbre, & vous eſtes bien dure :
Vous n'eſtes moins que bois ſourde à mon oraiſon :
Le May ſert de parer l'amoureuſe ſaiſon :
Auſſi faict le ieune âge, âge qui ſi peu dure.
Si toſt que de ce May l'honneur ſera ſeché,
Pour le ietter au feu il ſera detranché :
Vous pouuez de cecy voſtre aduenture apprendre.
Si ieune vous n'aimés, Amour, pour vous punir,
Lors que vous ſentirés la vieilleſſe venir,
De regret & de dueil vous doibt tourner en cendre.

SONET

Sur le meſme ſujet.

Heureus les corps humains qui ont changé leur eſtre
En racine, & en tronc, & en branches auſſi,

Pour honorer Amour en ce beau mois icy :
Ce n'estoit pas mourir, c'estoit trop mieus renaistre.
Ie voudroy que le Ciel vn arbre m'eust faict estre,
Non pour perdre estant May sentiment & souci :
Mais afin que madame vn iour me vist ainsi,
Ie la verrois souuent lié à sa fenestre.
Escoutans ce souhait, vous me dirés, Amis,
Quand sec ie deuiendrois qu'au feu ie serois mis :
C'est tout vn, ie le veus, & ne crain ceste flame :
Plus cruel est le feu qui me brusle en verdeur.
O trois fois, voire six, heureuse mon ardeur,
Si en me consumant elle eschauffoit madame!

FIN DU TOME PREMIER.







NOTES

DU TOME PREMIER.

Page 1, ligne 2. — Sully, le fameux ministre et ami de Henri IV, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer une longue note. Il naquit à Rosny en 1560 et mourut à Villebon en 1641. Il est enterré à Nogent-le-Rotrou avec Marie de Cochefilet, sa seconde femme, sous un magnifique mausolée, dans une chapelle de l'église, qui a été murée pour le recevoir, et à laquelle on accède par le dehors.

Page 2, dernière ligne. — Rougevalet (Jean de), neveu de Passerat, éditeur de ses œuvres latines et françaises. Le sonnet de la page 3 est évidemment de lui.

Page 5, ligne 3. — Le roy : Henri III.

Page 6, vers 17. — Le Prince Troyen, enlevé par l'aigle de Jupiter, est Ganymède.

Page 7, vers 8. — *Cerne :* cercle.

Page 7, vers 23. — *Chiens Bauls*, appelés aussi *chiens cerfs* et *chiens muets;* race de chiens courants originaires de Barbarie ; doivent ce nom à une chienne appelée *Baude*, dont ils sont issus.

Page 7, vers 29. — Chiens célèbres, ayant appartenu à Charles IX et à Henri III.

Page 7, vers 33. — *Requerants :* acharnés à la poursuite du gibier.

Page 8, vers 2. — *Se forpayser :* s'éloigner du gîte.

Page 8, vers 13. — *Esverer :* enlever, sous la langue du chien, un petit nerf qu'on prenait pour un ver occasionnant la rage.

Page 9, vers 13. — *Forhu :* appel de cor pour rassembler les chiens.

Page 9, vers 22. — *Hurvari* ou *Hourvari :* ruse du lièvre.

Page 9, vers 24. — *Trouver* et *défaire la nuit* d'une bête : Découvrir son gîte et l'y surprendre.

Page 10, vers 1. — Le *grèle* est le son le plus haut de la trompe. Le *gros* est le son le plus bas.

Page 10, vers 30. — *Murte* ou *meurte.* Passerat écrit aussi *myrte,* comme on le fait aujourd'hui.

Page 15, vers 18. — *Faé :* ensorcelé.

Page 16, ligne 15. — Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV, en 1572 : la reine Margot.

Page 18, vers 22. — Se *forpayſe :* s'éloigne du gîte.

Page 21, ligne 7. — Adonis. Voyez les *Métamorphoses* d'Ovide, l. X.

Page 22, vers 8. — *Mangeures :* pâture des sangliers. *Boutis :* le terrain où ils ont fouillé.

Page 25, ligne 16. — Gabrielle d'Estrées, née en 1572, fille d'Antoine d'Estrées et de Françoise Babou de la Bourdaisière, amante de Henri IV, devint marquise de Monceaux, vers 1595. Le roi l'eût épousée, si elle ne fut morte, probablement empoisonnée par Zamet, à Paris, le 9 avril 1590.

Page 29, vers 26. — *Adjourner :* faire jour. *Aveſprir :* faire soir. *Annuiter :* faire nuit.

Page 30, ligne 5. — Villeroy (Nicolas de Neufville, seigneur de), né en 1542, mort en 1617, épousa Made-

leine de l'Aubespine et, à la mort de son beau-père, en 1567, fut pourvu de la charge de secrétaire d'Etat; fut admis dans le conseil secret de Henri III, devint un des affidés de Mayenne et de la Ligue; puis se rallia à Henri IV, qui le réintégra, en 1594, dans ses fonctions de secrétaire d'État. Il exerça une grande influence dans les conseils du roi, puis de Catherine de Médicis. Sacrifié à Concini, il fut rappelé à sa mort et succomba peu de temps après.

Page 33, ligne 22. — Marisy (François de), seigneur de Machy, tenait à la famille Hennequin, alliée à Henri de Mesmes, dont la femme était une Hennequin.

Page 37, vers 14. — *Picmars :* Pivert.

Page 38, ligne 3. — Gobelin (Baltasar), arrière-petit-fils du célèbre Jehan Gobelin, teinturier à Paris, fut correcteur de la chambre des comptes, trésorier général de l'artillerie, conseiller secrétaire du roi, trésorier de l'Épargne en 1589, conseiller en 1600 et président de la chambre des comptes en 1602. Il mourut peu après. Il avait épousé, en 1571, Anne de Raconis.

Page 42, ligne 25. — Imité de Properce.

Page 49, ligne 2. — Forget (Pierre), sieur de Fresne (1544-1610), secrétaire d'État sous Henri III et sous Henri IV; rédigea l'édit de Nantes. Il aimait et protégeait les lettres.

Page 61, ligne 28. — Bellassise (N. de), trésorier de l'Épargne. Je trouve dans Le Bœuf (*Hist. du diocèse de Paris,* xv, 12), Claude Garrault, seigneur haut justicier de Bellassise ou Bienassise, qui vivait en 1580; était-ce le trésorier de l'Épargne?

Page 67, vers 33. — *Villonisé :* attrapé, filouté. On trouve Villonner dans Cotgrave. Le surnom, qui est devenu le nom propre du célèbre poète Villon, venait de là.

Page 73, vers 18. — *Pennes :* plumes. On usait beaucoup de ce rébus au xvie siècle : un cœur entouré de plumes signifiait : *Cœur en peines.*

Page 75, ligne 11. — Pinart (Claude), seigneur de Cra-

mailles, baron de Valois, secrétaire d'État en 1570, en remplacement de Claude de l'Aubespine, dont il avait épousé la cousine germaine, fut ambassadeur en Suède sous Henri III, perdit sa charge en 1588, vit son fils le vicomte de Comblisy, condamné pour avoir rendu à Mayenne Château-Thierry, dont il était gouverneur. Pinard fit rétablir l'honneur de sa maison et remettre son fils dans ses biens. Il mourut à Cramailles en 1605.

Page 76, ligne 18. — Cette ode est un des plus déplorables spécimens de vers mesurés dont tant de poètes du xvi[e] siècle essayèrent sans pouvoir les acclimater dans notre langue.

Page 78, ligne 1. — L'éditeur veut dire que ces œuvres poétiques paraissaient pour la première fois en 1606.

Page 78, ligne 5. — Ce morceau fut primitivement imprimé à Paris, B. Prevost 1559, in-4, sous ce titre : *l'Adieu à Phœbus et aux Muses, avec une Rime à Bacchus,* par J. P. T. La rime à Bacchus se trouve page 131 de ce volume.

Page 84, ligne 28. — *L'Efpaignol à trois corps* est l'épagneul, le chien à trois corps, ou Cerbère.

Page 91, ligne 18. — L'écrivain des *Annales* est Tacite ; mais il était d'Ombrie et non de Calabre

Page 91, ligne 23. — Ovide.

Page 92, ligne 19. — D'Elbene (Alphonse), fils d'un patrice florentin, abbé de Hautecombe, en Savoie, puis de Maizières, en Bourgogne, évêque d'Alby en 1588, mort en 1608. Les d'Elbene étaient alliés des de Mesmes.

La plupart des détails de cette pièce sont empruntés au début des *Métamorphoses* d'Ovide.

Page 97, ligne 26. — Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV, blessé au siège de Rouen et mort des suites de sa blessure le 17 novembre 1562.

Page 97, ligne 29. — Charles de la Rochefoucault, comte de Randan, blessé mortellement, le 4 novembre 1562, au siège de Rouen.

Page 97, ligne dernière. — Saint-André (Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André), servit sous Henri II et ses successeurs. Il fut blessé en 1562 à la bataille de Dreux et achevé par les lansquenets.

Page 98, ligne 5. — François II de Clèves, duc de Nevers, né le 31 mars 1539, mort en 1562 à la bataille de Dreux.

Page 98, ligne 8. — Montbron (Gabriel, seigneur de), quatrième fils du connétable Anne de Montmorency, tué à vingt et un ans à la bataille de Dreux.

Page 98, ligne 10. — Le duc de Guise, tué d'un coup de pistolet par Poltrot le 18 février 1563.

Page 102, ligne 19. — Voyez la note sur la page 16, ligne 15.

Page 103, ligne 16. — Voyez la note sur la page 92, ligne 19.

Page 104, ligne 21. — *Coquemare* : Cauchemar.

Page 110, ligne 27. — Achéloüs, sous la forme d'un serpent, puis d'un taureau, disputa Déjanire à Hercule. De sa corne arrachée le demi-dieu fit la corne d'abondance.

Page 111, ligne 6. — Jupiter, sous la forme d'un cygne, séduisit Léda, femme de Tyndare, qui pondit deux œufs, d'où naquirent Castor et Pollux.

Page 111, ligne 25. — Cippus, préteur romain, ayant rêvé qu'il lui poussait des cornes, consulta les augures, qui lui prédirent que, s'il rentrait à Rome, il serait roi. Il préféra l'exil à la couronne.

Page 111, ligne 29. — Thoni, nom du fou de Henri III, est pris ici comme synonyme d'insensé.

Page 113, ligne 4. — La *Mandegloire* ou *Main-de-gloire* : talisman qui donnait à son possesseur le pouvoir et la fortune. On donnait aussi ce nom à la mandragore qui avait des pouvoirs magiques.

Page 113, ligne 23. — Roissy (Henri de Mesmes, chevalier, seigneur de), fut un grand homme d'État et le

Mécène des savants et des littérateurs. A seize ans, il professait le droit à Toulouse; à vingt ans (1551), il fut conseiller à la cour des aides, puis au grand conseil et maître des requêtes. Nommé par Henri II, podestat à Sienne, il combattit avantageusement les Espagnols, négocia avec le pape et divers souverains d'Italie. Il fut ensuite conseiller d'État et chancelier de Navarre. Il avait, en 1552, épousé Jeanne Hennequin, sa cousine au troisième degré. A l'époque où cette pièce fut écrite (1569), H. de Mesmes, chargé, ainsi que le maréchal de Biron, de négocier avec les huguenots, était parti pour La Rochelle, laissant enceinte sa femme, qui accoucha en son absence de Judith de Mesmes.

Biron étant boiteux et de Mesmes possédant la terre de Malassis, la paix, conclue en 1570, fut dite *Boiteuse* et *mal-assise.*

Page 115, ligne 18. — Ilithye, fille de Junon, présidait chez les Grecs aux accouchements.

Page 117, ligne 1. — Imité de Théocrite.

Page 125, ligne 27. — Le manoir de Malassis, dont de Mesmes était seigneur, appartenait au territoire de Bagnolet. Ce fut à propos de cette maison que Passerat écrivit la pièce intitulée : *Sauvegarde,* etc.

Page 126, ligne 16. — Allusion à la bataille de Montcontour (1562).

Page 127, ligne 1. — Cette traduction et les vers qui la suivent datent de l'an 1584, où fut établie une académie au Louvre, sous la protection de Henri III, qui présidait les séances et prenait part aux discussions, roulant sur des sujets littéraires et philosophiques, souvent proposés par lui. Le roi, qui se piquait d'éloquence, fut peu flatté des vers de Passerat. Aussi le poète tenta de s'excuser en disant (page 198) :

Ma Muſe n'eſt point ennemie
De la nouvelle Académie, etc.

Sainte-Beuve relate le fait dans son *Tableau de la poésie française au* XVI[e] *siècle,* dernière édition donnée par

M. Troubat ; Paris, Lemerre, 1876, 2 vol. elzéviriens.

Page 128, ligne 4. — L'entrée de Henri III à Lyon eut lieu en 1575.

Page 130, ligne 5. — Probablement écrit pour Henri III.

Page 136, ligne 26. — Voyez la note sur la page 113, ligne 4.

Page 138, ligne 1. — Imité d'Horace.

Page 139, ligne 3. — Cette chanson est écrite sur deux rimes.

Page 147, vers 3. — *Corner prise,* terme de chasse : Annoncer par un son de trompe qu'on a forcé et pris la bête.

Page 147, vers 15. — Élisabeth d'Autriche, reine de France, femme de Charles IX.

Page 155, ligne 2. — Marguerite, reine de Navarre, Marguerite, duchesse de Savoie, et Marguerite, première femme de Henri de Navarre, la reine Margot.

Page 158, ligne 2. — Catherine de Médicis et Élisabeth d'Autriche.

Page 159, ligne 4. — Mme la chancelière : Mme de Mesmes, dont le mari était chancelier de Béarn.

Page 161, ligne 14. — Charles de Neufville, marquis d'Alincourt, seigneur de Villeroy, etc., épousa, le 26 février 1588, Marguerite de Mandelot, dame de Pacy.

Page 167, ligne 20. — Bellassise. Voyez la note sur la page 61, ligne 28.

Page 167, ligne 29. — Ces vers font supposer que Passerat fit le voyage d'Italie, pour aller au-devant de Henri III, revenant de Pologne (1574).

Page 173, ligne 8. — Les dames de Bourges mériteraient encore la réputation de laideur que leur fait le poète, si l'on en croyait les mauvaises langues. Pour ma part, je crois que toutes les Françaises sont charmantes.

Page 175, ligne 17. — Sur d'Elbene, voyez la note sur la page 92, ligne 19.

Page 176, ligne 20. — Voici le sonnet de Desportes qui se lit aux *Amours de Diane*, liv. II, s. x, avec la réponse de Passerat.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon Hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.

D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs : & par l'obſcurité,
Le feu qui m'ard le cœur, ſervira de clairté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.

Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret, qui tenaile mon ame.

D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Page 179, ligne 17. — Il est question, dans ce sonnet, des signes du zodiaque. L'*archer* est le Sagittaire.

Page 181, vers 6. — Arthenay et Angerville sont deux bourgs, entre Orléans et Étampes. On y mange mieux aujourd'hui qu'au XVIe siècle.

Page 181, vers 8. — Plus haut (page 64) se trouve une ongue pièce qui roule sur la même idée.

Page 184, vers 1. — La fille d'un œuf, c'est Hélène. Le cheval de Séjan portait malheur à ceux qui le montaient. L'orde Toulouse était un trésor qui causa la perte de ceux qui le trouvèrent.

Page 184, ligne 18. — Cet avocat Le Roy doit être Pierre Leroy, chanoine de Rouen, l'un des auteurs de la satire Ménippée.

Page 185, ligne 22. — Belot (Jean), Agenois, maître des requêtes de l'hôtel du roi.

Page 185, ligne 24. — Pimpont (Germain Vaillant de Gueslis, abbé de), conseiller au parlement de Paris, poète

latin, commentateur de Virgile, mourut en 1587, au moment de faire son entrée, comme évêque, à Orléans, où il était né.

Page 186, ligne 20. — D'Elbene. Voyez la note sur la page 92, ligne 18.

Page 188, ligne 15. — Don Carlos, fils de Philippe II, roi d'Espagne, accusé de conspiration contre son père, condamné par l'Inquisition et exécuté en 1568.

Page 189, ligne dernière. — De Mesmes (Henri), chevalier, seigneur de Roissy, fils aîné de J.-J. de Mesmes et de Nicole Hennequin. Voyez la note sur la page 113, ligne 23.

Page 190, ligne 5. — Jeanne Hennequin, cousine et femme de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy. Elle venait d'accoucher de Judith de Mesmes.

Page 191, ligne 8. — La famille de Lespine ou Spina était d'origine italienne.

Page 195, ligne 22. — Ce Soreau était-il musicien ou poète? Il est inconnu sous cette dernière qualité. Je ne trouve de ce nom que Marin Soreau, médecin et astrologue normand.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.







TABLE

DU PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



